

ENTRETIENS
SUR LA
PREMIÈRE ÉPITRE
AUX
CORINTHIENS

par H. R.

Quatrième édition

ENTRETIENS

SUR LA
PREMIÈRE ÉPITRE
AUX
CORINTHIENS

par H.R.

Quatrième édition

Entretiens
sur la Première Epître aux
Corinthiens

Chapitres 1-2, 5

Chers amis,

Mon intention n'est pas de
faire une exposition
méthodique de cette épître, ni
d'entrer dans tous ses
détails. J'ai plutôt à cœur de

vous présenter certains principes contenus dans ces chapitres, principes d'une grande actualité, qui font appel à nos cœurs et à nos consciences, pour que nous y conformions notre marche collective.

A qui cette épître est-elle adressée ? telle est notre première question. Si elle ne l'avait été qu'à l'assemblée locale de Corinthe, on pourrait invoquer ce fait pour éluder les règles et les commandements qu'elle nous donne, ou pour ne pas s'y conformer strictement. Or nous voyons que cette épître est en

voyée non seulement aux
chrétiens de Corinthe, mais
à «tous ceux qui en tout lieu
invoquent le nom de

notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre». Il n'y a là aucune limitation de lieu, de personne, ni de temps. Tous les chrétiens qui reconnaissent l'autorité de Jésus Christ y sont compris. Nous pouvons donc dire que cette épître est, d'une manière très spéciale, adressée à chacun de nous et à nous tous. Vous n'en trouverez *aucune autre* dont l'adresse soit aussi générale. Eh bien ! n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les prescriptions de cette épître soient plus violées que toutes les autres dans la chrétienté professante; et, notons-le

bien, c'est ici que les commandements les plus positifs de tout le Nouveau Testament sont donnés à l'Eglise. Mais n'oublions pas non plus que, si ces commandements ne sont pas écoutés par ceux qui méconnaissent leur valeur obligatoire, tous les chrétiens, qui désirent servir fidèlement le Seigneur, doivent les imprimer sur leurs cœurs et les mettre en pratique.

Signalons tout d'abord les pièges dans lesquels étaient tombés les saints de Corinthe. Sous une forme ou sous une autre, on ne les rencontre que trop

souvent parmi nous. Et cependant, plus instruits que les Corinthiens, qui ne possédaient pas encore toute la pensée de Dieu dans la Parole écrite, nous sommes plus coupables qu'eux de nous y laisser prendre. En faisant le tableau de ce qui manquait à l'assemblée de Corinthe, nous nous peignons donc nous-mêmes sous beaucoup de rapports. Cependant, une chose les distinguait favorablement de nous, et leur donnait un caractère qui fait défaut aux chrétiens d'aujourd'hui: les Corinthiens «ne manquaient d'au

cun don», non seulement de dons miraculeux, au jourd'hui perdus, mais ils avaient été enrichis « en toute parole et *toute connaissance*». Cela ne pourrait guère se dire de nous. Si l'on rencontre aujourd'hui, ici et là, des chrétiens à qui Dieu a confié, pour le temps actuel, des vérités importantes, le nombre de ceux qui ignorent ces vérités, et même les vérités élémentaires du salut, dépasse le leur de beaucoup.

Mais si nous considérons l'usage que les Corinthiens faisaient de dons si multiples, nous décou

vrons, hélas ! qu'ils s'en servaient *pour satisfaire leur orgueil spirituel*, en s'exaltant eux-mêmes. Combien de fois l'apôtre leur répète: «Vous êtes enflés d'orgueil ! » Leur jetterons-nous la pierre ? Non, certes. Nous, chrétiens d'aujourd'hui, nous sommes plus inexcusables qu'eux; dès que nous avons reçu du Seigneur quelque don de grâce, nous n'avons rien de plus pressé que de nous en faire valoir, quand notre extrême pauvreté, comparée à la «richesse» des Corinthiens, devrait nous maintenir dans une humilia

tion profonde.

Les Corinthiens étaient coupables d'une deuxième faute très grave. Il y avait parmi eux des dissensions et des divisions. Réunis autour du nom de Christ, c'est-à-dire comme représentant l'unité de son corps, ils étaient séparés par des opinions divergentes (v. 10-12). Nous y reviendrons; mais, je le demande, ne les voyons-nous pas parmi les chrétiens d'aujourd'hui ? Chacun se vante d'une *opinion* à laquelle il se rattache: or, les opinions, mêmes justes et orthodoxes,

comme dans le cas des Corinthiens, ne peuvent produire que la division, quand on les met en avant au détriment d'autres vérités. Le Christ est-il divisé ?

De fait, un chrétien éclairé ne doit pas avoir d'opinion propre. Je n'exagère pas en parlant ainsi; car quelle valeur peuvent avoir nos opinions personnelles, si «*nous avons la pensée de Christ*» ? (2, 16).

Jamais «la pensée de Christ» ne me rattachera à une secte, tandis que le maintien de mes opinions y mène invariablement. Jamais non plus *la parole de Dieu*, comme toute cette épître nous

le prouve, ne m'y con-
duira, tandis que *mes opinions*
sur la Parole me met-
tent, si Dieu ne me garde,
continuellement en danger
de les faire prévaloir. Dieu
n'autorise pas ses enfants
à avoir des opinions
différentes. Qu'elles existent
parmi les chrétiens, cela est
incontestable, car cela
correspond à la nature humaine
pécheresse, mais non
pas à la nouvelle nature et à
l'Esprit de Dieu. L'épê-
tre aux Philippiens (3, 15, 16)
admet leur existence,
mais ne les attribue pas à ceux
qui, par l'Esprit, ont
saisi la perfection de leur

position en Christ. Sans doute, l'apôtre s'adresse aussi à ceux qui, «en quel que chose», ont «un autre sentiment»; seulement, il n'approuve ni n'excuse ces pensées divergentes, et ne les contredit pas non plus, mais s'attend à Dieu pour qu'il révèle à ceux qui diffèrent, les choses auxquelles ils ne sont pas encore parvenus. Il n'entre pas en discussion avec eux sur leurs divergences de pensées; il compte sur le Seigneur pour les faire disparaître, mais, dans les choses auxquelles ils sont parvenus, il exhorte les chrétiens à marcher

ensemble dans le même sentier.

Il n'en était pas ainsi des Corinthiens qui maintenaient leurs opinions les uns vis-à-vis des autres.

Remarquez qu'elles étaient fondées sur des vérités présentées, soit par des apôtres, soit par des hom

mes de Dieu dignes de toute confiance, comme Apol-

los; mais dans leur esprit sectaire, les Corinthiens ne voyaient pas qu'ils épousaient une manière de voir,

au détriment d'une autre, et qu'ainsi, tout en insis

tant sur *des vérités*, ils altéraient *la vérité*. La vérité est une: Christ qui est la vérité

ne peut être divisé.
Les dons sont divers, mais
proviennent d'un seul
Esprit; les opérations sont
diverses, mais proviennent
du même Dieu qui opère tout
en tous. Il ne peut y
avoir de division dans le corps.
Si leurs opinions di
visaient les Corinthiens, cela
provenait, d'une part,
du manque de support envers
leurs frères qui accom
pagne toujours un esprit
charnel; d'autre part, de la
valeur qu'ils-s'attribuaient à
eux-mêmes, n'ayant pas
réalisé que la croix de Christ
était la fin du moi et
de son importance.

Les divisions étaient donc un des graves manquements des Corinthiens; mais on trouvait encore d'autres choses chez eux. Toute sorte de maux s'étaient introduits dans leur sein. Il y avait au milieu d'eux un cas d'impureté tel, que son pareil n'existait pas même parmi les païens; il y avait encore des gens qui s'enivraient, des frères qui se disputaient, se citaient devant les tribunaux, se faisaient des procès, toutes choses des plus blâmables. On trouvait aussi parmi eux de fausses doctrines, des gens enseignant

qu'il n'y avait «pas de résurrection de morts» — et tout cela se produisait au milieu d'une activité spirituelle tout à fait extraordinaire.

N'est-il pas remarquable qu'en présence de tant de choses humiliantes, les Corinthiens fussent très empressés à s'instruire sur certains points de détail ? Ils oubliaient l'humilité, l'union entre les frères, la pureté, la tempérance, et posaient à l'apôtre des questions, comme, par exemple, s'il était préférable de se marier, ou de ne pas se marier, si l'on pouvait répudier sa femme incrédule, manger des choses sacri

fiées aux idoles, etc. L'apôtre répond à toutes leurs questions, mais sans manquer jamais d'en appeler à leur conscience, et en aucune manière pour satisfaire leur curiosité ou leur intelligence.

Ayant exposé en quelques mots l'état des Corinthiens, nous pourrions maintenant nous rendre mieux compte du *but* de cette épître. L'Esprit se sert du désordre qui les avait envahis, pour nous instruire sur l'ordre qui convient à la maison de Dieu, aussi pourrions-nous donner pour titre à l'écrit qui nous

occupe: *L'ordre dans
l'Assemblée.* S'il y a donc,
parmi les chrétiens réunis au
nom du Seigneur, des
traces de désordre — et il y en
a toujours — étu
dions ces chapitres avec soin,
sous le regard de Dieu;
comprenons-en
l'enseignement, afin de voir
l'ordre
se rétablir. C'est ce que désirait
l'apôtre.

Le but de cette épître nous
conduit à un court
exposé de sa *division*.

Dans les deux premiers
chapitres, l'apôtre montre
ce qui est à la base de tout
témoignage, de tout ordre

chrétien dans la maison de Dieu. Il commence par nous parler de ce qu'est un *chrétien*. Les Corinthiens ne le savaient qu'imparfaitement. Lorsque nous posons cette question à nos frères en Christ, nous recevons souvent pour réponse : Un chrétien est un homme qui, ayant reçu le pardon de ses péchés par la foi au sang de Christ, est un enfant de Dieu. Or cette définition restreinte, vous ne la trouvez pas dans ces deux premiers chapitres. L'apôtre montre, sans doute, qu'un chrétien a

obtenu le salut par la foi (v. 18, 21), mais, en contraste avec l'état charnel qui régnait à Corinthe, il établit qu'un chrétien est un homme *complètement condamné quant à toute sa vie précédente*, ayant trouvé la fin de son existence comme homme dans la chair, le jugement de lui-même, dans la personne de Christ à la croix, jugement complet, puisque Jésus a été fait *péché* à notre place. Un chrétien, dans toute l'acception de ce terme, est un homme qui a réalisé cette vérité. C'est aussi pourquoi l'apôtre leur dit

— car, tout en les
considérant comme sauvés, il
les appelle de petits
enfants en Christ: — «Je n'ai
pas jugé bon de savoir
quoi que ce soit parmi vous,
sinon Jésus Christ, et
Jésus Christ crucifié »,
c'est-à-dire : en vous présen-
tant sa personne, je vous ai
déclaré que vous-mêmes êtes
placés par sa croix sous le
jugement définitif de
Dieu.

Quelle sera donc notre
marche, si nous réalisons
ce caractère essentiel du
chrétien, de nous considérer
comme absolument condamnés
en notre qualité
d'hommes dans la chair, toute

notre conduite antérieure, toutes nos pensées, ayant trouvé leur jugement à la croix de Christ ? Condamnés et jugés, nous ne chercherons pas à nous donner de l'importance à nos propres yeux, ni aux yeux des autres. Soyons attentifs à ce premier pas qui devrait toujours accompagner la conversion et le pardon des péchés. La croix de Christ est l'endroit où j'ai trouvé *la fin de l'homme pécheur*, et aussi *la fin de l'homme naturel* et *la fin du monde*, comme nous l'enseigne l'épître aux Galates. C'est pourquoi l'apôtre n'avait voulu

savoir autre chose parmi eux que Jésus Christ crucifié.

A la fin du premier chapitre (v. 30, 31), nous

trouvons un second caractère du chrétien, et je con

nais peu de passages qui le définissent d'une manière

plus frappante : Vous êtes- de Dieu « dans le Christ

Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu,

et justice, et sainteté, et rédemption, afin que, com

me il est écrit, celui qui se glorifie, se glorifie dans le

Seigneur ». Comme pécheur, j'étais en Adam ; du

moment que j'ai cru au Seigneur Jésus, j'ai trouvé

ma condamnation, celle du premier homme, à la croix. Mais maintenant, je suis *une nouvelle création* dans le Christ Jésus. C'est ma position, et l'épître aux Romains la développe merveilleusement ; je suis de Dieu dans le Christ Jésus. Tout ce que je possède comme chrétien, je le possède de la part de Dieu, en Christ et par Christ. C'est Lui qui m'a fait tout ce que je suis. Je suis *de Dieu'*, je tire mon. origine de Lui. Si j'ai quelque sagesse, quelque justice, quelque sainteté, c'est en Christ; si j'arrive à la rédemption, comme terme de la

course, c'est en Lui. Il n'y a
là aucune place quelconque
pour le vieil homme ;
tout est du nouvel homme ; je
ne puis attribuer ce
que je suis qu'à Christ.

Au chap. 2, nous trouvons
un troisième caractère
du chrétien. Il possède l'Esprit
de Dieu, la puissance
de la vie nouvelle, qui le rend
capable de comprendre
les choses divines. Elles nous
sont révélées dans la
parole de Dieu, de sorte que
l'homme nouveau est
caractérisé par une puissance
spirituelle qui le sou
met à cette Parole.

Reprenons maintenant la
division de cette épître.

Nous venons de voir que les deux premiers chapitres nous parlent de la croix de Christ, comme base de toute notre position chrétienne. Les chap. 3 à 9 traitent de l'ordre qui convient à la *maison de Dieu'*, les chap. 11 à 14, de l'ordre qui convient *au corps de Christ*. Entre ces deux séries de chapitres se place le chap. 10, sorte de parenthèse, introduite entre la maison de Dieu et le corps de Christ. C'est la chrétienté, ou la *profession chrétienne* sans la vie. Ce chap. 10 est très important ; car ce qui était une

exception du temps de l'apôtre
ne l'est plus aujourd'hui. La chrétienté actuelle possède la cène, le baptême, marche extérieurement dans le chemin chrétien, sans avoir la vie divine. Or cette profession sans vie aboutit au jugement. Le chap. 15 traite la question vitale de la résurrection. L'épître est donc encadrée entre ces deux grandes vérités: la croix, au chap. 1, et la résurrection, au chap. 15.

II

Nous avons vu que l'état moral des Corinthiens n'était absolument pas proportionné aux dons multiples qu'ils possédaient. Il est important de nous en souvenir, car nous sommes souvent disposés à penser, en voyant Dieu agir par son Esprit au milieu des siens, que leur état d'âme est nécessairement à la hauteur de ses dons. L'exemple des Corinthiens nous fournit la preuve du contraire. Le monde même pouvait s'étonner de leurs dons, et cependant rien dans leur conduite morale ne correspondait à ces

bénédictions. Leurs tendances, héritées du paganisme grec, les poussaient vers l'admiration de l'homme dans la chair et vers la sagesse humaine. Dans ce monde-là, la sagesse des philosophes attirait des disciples et faisait école ; les orateurs, les littérateurs avaient une immense influence; on les suivait, on les écoutait; les Corinthiens avaient gardé ces habitudes humaines et charnelles, et les avaient transportées dans leur christianisme. Ces écoles de doctrine produisaient des dissensions parmi eux; l'un s'attachait

à tel homme instruit, l'autre à tel homme éloquent; un autre encore à tel homme plus puissant et plus énergique. Ils disaient: Moi, je suis de Paul; moi, d'Apollos; moi, de Céphas; d'après leurs préférences naturelles. Selon la chair, Paul était un homme versé dans la science de son temps, élevé aux pieds de Gamaliel, connu par son éducation littéraire, familier avec les poètes d'alors; très habile comme docteur. Aussi tel d'entre eux se prévalait de ce que Paul était par nature, pour dire: Moi, je suis de Paul. — Apollos était un Juif d'Alexandrie,

ville renommée pour les lettres; les paroles éloquentes coulaient de ses lèvres et captivaient son auditoire; aussi tel d'entre eux estimait l'éloquence d'Apollos plus savoureuse que la culture de Paul. — Pierre était un homme du commun, mais doué d'une énergie remarquable; il avait fait beaucoup de miracles notoires; ayant reçu directement du Seigneur des révélations capitales, il était placé à la tête des douze... — Moi, je suis de Céphas, disait un troisième. — Moi, je suis de Christ, disait un dernier: Je m'en tiens aux

enseignements sortis de sa bouche quand il était ici-bas; je me conforme à la simplicité et à la pureté de sa morale divine, par exemple, dans son sermon sur la montagne; c'est lui que je choisis pour docteur. — Mais Paul demande: «Le Christ est-il divisé ?» Y a-t-il différents esprits, ou un seul Esprit, qui animent ces diverses personnes ?

Cette parole de Paul aux Corinthiens s'adresse aussi à nous qui invoquons le nom du Seigneur. Reconnaît-on certains de ces traits au milieu de

nous ? De tels sentiments n'ont-ils pas quelque place dans nos cœurs ? Nous devons, hélas ! répondre par l'affirmative. L'apôtre dévoile, comme nous l'avons dit, la cause de ce mal qui, au lieu d'unir les enfants de Dieu, les désunit. Il dit : Frères, vous n'avez pas réalisé ce qu'est, au fond, la croix de Christ. Il fait bon marché de toutes leurs prétentions. Je suis venu, dit-il, évangéliser, non point avec sagesse de parole, afin que la croix du Christ ne soit pas rendue *vaine*.

« Avec sagesse de parole !
» Plus je réfléchis sur l'état actuel de la chrétienté

dont nous faisons partie,
plus je suis frappé de voir une
tendance générale à
s'adresser à l'intelligence de
l'homme. On pense réus
sir à convaincre le monde, en
lui présentant l'évi
dence des vérités chrétiennes
(je ne parle pas ici de
fausses doctrines), souvent
avec beaucoup d'élo
quence, et en fournissant des
preuves de ces vérités
qui s'imposent à l'intelligence
des grands auditoires
attirés par les qualités
éminentes des orateurs. D'ha
bitude, ceux qui les ont écoutés
sont convaincus par
eux et reconnaissent combien

ce qu'ils ont entendu est remarquable. L'orateur a expliqué l'origine du péché dans le monde, a prouvé l'existence de Dieu, développé la doctrine de la vie éternelle, etc. ; mais l'effet produit par ces vérités sur le cœur et la conscience de l'auditoire est nul. En s'adressant aux hommes avec sagesse de parole — non pas, avons-nous dit, avec de fausses doctrines, si fréquentes, hélas ! de nos jours — en se servant de la sagesse de l'homme pour prouver aux âmes la vérité des choses révélées, la croix de Christ est *rendue vaine*. L'apô

tre ajoute : « La parole de la croix est folie pour ceux qui périssent », mais pour nous, comme moyen de salut, «elle est la puissance de Dieu» (v. 18). Ainsi, laissant de côté toute sagesse de parole, Paul prêche simplement *la parole de la croix*. Une telle prédication a pour effet que les hommes intelligents s'en détournent, car elle est folie pour eux ; mais, *pour nous*, elle est la puissance de Dieu. Elle n'est comprise que de ceux qu'elle atteint dans leur conscience. Arrivé à ce point, l'apôtre s'écrie : « Où est le sage ? où est le scribe ? où

est le disputeur de ce siècle ? » Dieu lui-même, en présentant la croix de Christ, n'a-t-il pas fait, de la sagesse du monde, une folie ? Ce passage est une allusion à Esaïe 33, 17, 18. « Tes yeux verront le roi dans sa beauté ; ils contempleront le pays lointain. Ton cœur méditera la crainte : Où est l'enregistreur [scribe] ? où est le peseur ? où est celui qui compte les tours ? » Du moment, dit le prophète, que tu verras le roi dans sa beauté, tous les moyens que tu avais employés pour détourner l'ennemi de

Jérusalem, n'auront plus aucune valeur pour toi. Le roi étant manifesté dans sa gloire, l'ennemi est vaincu, et tu n'as plus à chercher des armes pour lui résister. Ce passage qu'Esaië applique dans son sens immédiat à Israël, Paul l'adresse à nous, chrétiens. Sans doute, ce passage d'Esaië nous parle de la gloire future du royaume.

Israël la verra, quand le Seigneur de gloire sera manifesté ; nous aussi, car nous verrons sa face, et son nom sera sur nos fronts (Apoc. 22, 4). Bien plus encore ; il est dit de nous, au chap. 2 de l'épître aux

Hébreux, que nous voyons actuellement Jésus couronné de gloire et d'honneur, après la passion de sa mort (v. 9) ; mais notre passage suppose que déjà nous l'avons contemplé, « élevé de la terre », dans une place où il a enduré le mépris du monde, où ce dernier n'a vu en lui que la folie de Dieu et la faiblesse de Dieu, mais où nous avons vu sa sagesse et sa puissance. Oui, c'est sur la croix que le Fils de l'homme est glorifié, et que Dieu est glorifié en lui, comme le Seigneur le dit lui-même en Jean 7, 31.

C'est là, qu'avant le
déploiement de sa gloire
future,
nous avons contemplé le roi
dans sa beauté. Dans
cet endroit même, la croix, j'ai
connu la gloire de
Christ, une puissance salutaire,
victorieuse de Satan,
du péché, de moi-même et du
monde ; et, quand je
l'ai contemplé là, je dis : Est-ce
qu'un homme quel
conque ose venir, devant la
croix, faire montre de
sa sagesse ou de sa
connaissance ? La philosophie
la
plus sublime de l'homme,
peut-elle, un seul instant,

se faire valoir en présence de la
beauté de la croix
du Christ ? Toute cette sagesse
a pour toujours dis
paru ; je ne la verrai plus,
comme dit notre prophète
(Esaïe 33, 19).

Retenons bien que l'apôtre
nous présente ici par
ticulièrement un côté de la
croix, quoiqu'elle ait un
premier côté qui, même dans
ce passage, ne peut être
séparé de l'autre. C'est ainsi
qu'il est dit ici : « Il a
plu à Dieu, par la folie de la
prédication, de *sauver*
ceux qui croient » (v. 21). Tout
pécheur commence
par trouver à la croix le
fondement de son salut, le

pardon de ses péchés, et le chap. 15, 3, marque ce côté-là d'une manière très puissante : « Christ est mort pour *nos péchés*, selon les Ecritures ». Rom. 5, 8 dit: «Lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». Tite 2, 14, dit encore: «Notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ... s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité ». Sans le pardon de nos péchés, nous ne pouvons avoir part au salut, et nous ne devons pas oublier que, dans les épîtres comme dans les évan

giles, cette simple vérité est toujours la première que la Parole nous présente comme fondement du christianisme. Citer les innombrables passages qui nous parlent de la rédemption, serait citer la Parole toute entière. Mais, comme nous l'avons dit et le trouvons ici, ce n'est pas *le seul* côté qui nous soit donné de la croix. *Elle est la condamnation la plus absolue de l'homme*, et je dirai : non pas de l'homme pécheur seulement, mais de *l'homme naturel* en général. Elle est le point final de son

histoire, qu'il n'est pas possible de recommencer. La première partie de l'épître aux Romains traite du pardon des péchés, la seconde montre la condamnation du vieil homme. Christ a mis fin, dans la mort, à son histoire, et nous avons le droit de le tenir pour mort. L'épître aux Galates va, pour ainsi dire, plus loin. Elle condamne *l'homme* sans lui donner aucune place, aucun droit, aucune autorité quelconque. Elle dit : « Je suis crucifié avec Christ ». Elle ajoute : « Le monde m'est crucifié, et moi au monde ».

Cette vérité capitale, les

Corinthiens ne l'avaient pas saisie. Ils étaient des chrétiens rachetés, sauvés, mais des chrétiens *charnels*. Ils n'avaient pas réalisé ce côté de la croix de Christ ; ils n'avaient pas compris que toute la sagesse du monde, tous les dons de l'homme naturel n'avaient aucune valeur quelconque dans les choses de Dieu. Celui qui a réalisé cela est affranchi, ne s'enfle pas, n'a plus confiance en lui-même. C'en est fait du *moi* ; on ne se fie plus à sa puissance et à son intelligence ; car la puissance du monde, la sagesse de l'homme,

ne sont que faiblesse
et folie. On a mis sa confiance
dans la faiblesse et la
folie de Dieu : là est la vraie
puissance et la vraie
sagesse. J'ai vu ces deux
choses à la croix ; j'y ai
appris que cette faiblesse de
Dieu — Dieu lui-même,
crucifié dans la personne d'un
homme, Christ —
était la puissance de Dieu pour
le salut. C'est là que
j'ai trouvé le début de mon
existence devant Dieu,
que j'ai appris à connaître les
pensées de Dieu, qui
ne sont que sagesse, justice,
sainteté et rédemption en
Christ — pour moi.

Remarquez ici trois sujets :
L'apôtre a présenté en
premier lieu *la croix*, la
faiblesse et la folie de Dieu,
qui se trouve être Sa
sagesse et Sa puissance à salut.
Il présente, en second lieu,
les *objets* que Dieu
avait en vue dans cette œuvre.
A-t-il pris des sages,
des intelligents, des nobles ?
Ah, comme cela rabais
sait les prétentions des
Corinthiens ! Il dit : « Consi-
derez votre appel, frères —
qu'il n'y a pas beaucoup
de sages selon la chair, pas
beaucoup de puissants,
pas beaucoup de nobles... Mais
Dieu a choisi les
choses *folles* du monde pour

couvrir de honte les hommes sages ; et Dieu a choisi les choses *faibles* du monde pour couvrir de honte les choses fortes ; et Dieu a choisi les choses *viles* du monde, et celles qui sont *méprisées*, et celles *qui ne sont pas*, pour annuler celles qui sont ; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu ». Toutes les choses auxquelles prétendaient les Corinthiens n'avaient pas de valeur pour Dieu ; et ils n'auraient pas été ses enfants, s'ils avaient été à ses yeux ce qu'ils ambitionnaient d'être dans ce monde. Ils tendaient à

occuper une place
honorale parmi les intelligents
de ce siècle, et ainsi
à se glorifier d'eux-mêmes,
tandis que, dans l'œuvre
accomplie pour eux, Dieu ne
leur donnait aucun rôle
et revendiquait toute la gloire
pour « le Seigneur ».

De degré en degré, il les fait
descendre, dans leur
estime, jusqu'au rang des
«choses qui ne sont pas» !

En troisième lieu (2, 1-5),
l'apôtre se donne lui-
même à eux comme exemple.
Il avait réalisé son pro
pre néant dès le début de sa
carrière, car il dit dans
sa seconde épître aux

Corinthiens : « C'est le Dieu
qui a dit que du sein des
ténèbres la lumière resplen
dît, qui a relui dans nos cœurs
pour faire luire la connaissance
de la gloire de Dieu dans la
face de
Christ » (2 Cor. 4, 6). Son âme
de Juif zélé, ortho
doxe et intelligent, était
plongée, comme le monde
entier lors de la création, dans
les ténèbres les plus
complètes ; Dieu avait dit :
Que la lumière soit — et
la lumière fut ; en sorte que de
choses *qui ne sont*
pas, il avait fait des choses qui
parussent. J'apparte
nais, semble dire l'apôtre, aux
choses qui n'étaient

pas ; Dieu les a prises pour en faire sortir une création nouvelle. Et, dans notre passage, il ajoute : « Quand je suis allé auprès de vous... je ne suis pas allé avec excellence de parole ou de sagesse ». Ces choses n'étaient pas en lui, quand il leur avait apporté l'Évangile, il n'avait pas jugé bon de savoir quoi que ce fût parmi eux, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié. La croix était avant tout le caractère du Christ qu'il prêchait, et ce caractère mettait fin à toutes leurs prétentions. Quand ils avaient

porté les yeux sur l'apôtre, avaient-ils dit : Comme ce Paul est intelligent ? Parmi vous, j'étais « dans la *faiblesse*, et dans la crainte, et dans un grand tremblement ». Vous n'avez certes rien trouvé dans ma personne, ni dans mes paroles, qui pût vous faire penser que j'avais une confiance quelconque en la chair et dans la puissance de l'homme.

Après leur avoir présenté la croix, comme la condamnation de tout ce qui est dans l'homme, Paul leur montre (7, 30, 31), qu'il y a pour le croyant une

autre place que celle de l'homme naturel: Vous êtes de Dieu « dans le Christ Jésus ». Quelle vérité ! Ces pauvres Corinthiens (et combien souvent nous aussi) mettaient plus d'importance à la glorification de l'homme, qu'au fait que nous sommes *de Dieu*, que notre origine, comme chrétiens, que notre naissance, sont de Dieu, et qu'en nous sauvant Dieu a pris des choses qui n'étaient pas, pour en faire des choses qui demeurent éternellement. Il n'y a donc plus, dans le plan du salut, une place quelconque pour l'homme. C'est ce qui

faisait dire à l'apôtre :
« Je connais *un homme en Christ* ». Il n'y avait plus pour lui d'autre place que celle-là. Celui qui a compris sa position en Christ n'a plus aucun sujet de se glorifier, et Paul ne désirait pas autre chose que d'être trouvé en Lui (Phil. 3, 9).

Vous rencontrerez, tout au long de cette épître, la condamnation de *l'orgueil de la chair*, qui a toujours une bonne opinion d'elle-même (3, 21 ; 4, 6, 7, 18 ; 5, 2-6 ; 8, 1, 2 ; 13, 4). Au milieu de tant de traits

qui caractérisaient chez les
Corinthiens l'homme
charnel, il y en avait un de
spécial : la haute estime
qu'ils avaient d'eux-mêmes et
de leurs dons, parce
qu'ils n'avaient pas réalisé que
l'homme, comme tel,
n'a aucune place devant Dieu.

III

Chapitre 2, 6-16

Nous arrivons ici à un troisième caractère du chrétien. Le premier était d'en avoir fini avec tout ce que l'homme le plus favorisé pouvait être dans la chair ; le second, d'avoir en Christ, de la part de Dieu, une vie, une nature nouvelle, avec toutes les perfections que cette nature implique. Le troisième est de posséder la puissance de cette vie, le Saint Esprit, qui peut sonder toutes choses, même les choses profondes de

Dieu.

Mais avant de traiter ce sujet, l'apôtre mentionne une chose qu'il n'avait pas jugé utile d'annoncer aux Corinthiens quand il avait été parmi eux, car il n'avait désiré savoir alors que Christ, et encore Christ crucifié. En effet, il y a pour le chrétien autre chose que la croix de Christ : un secret, un mystère, caché dès les siècles en Dieu, une sagesse que seuls peuvent comprendre ceux qui en ont fini avec leur ancien état, et qu'il appelle des « parfaits », ou des hommes faits. Et cette sagesse, il aimait à en parler

à ceux qui étaient arrivés,- par
le jugement d'eux-
mêmes, à un état spirituel
capable de la comprendre.
Ce secret avait été de tout temps
caché en Dieu ; car,
chose merveilleuse, depuis
l'éternité, Dieu avait dé
créé d'introduire l'homme dans
la gloire. Comment
a-t-il réalisé cette pensée,
préordonnée dans son

cœur ? L'apôtre n'avait pas voulu en parler aux Corinthiens, parce que, comme nous l'avons vu, ils étaient enflés d'orgueil, et si Paul leur avait dit qu'ils étaient destinés à la gloire éternelle, ils auraient eu une opinion d'autant plus excellente d'eux-mêmes ; mais il y avait des hommes faits, auxquels il pouvait en parler, des hommes qui, en ayant fini avec eux-mêmes, avaient trouvé toute leur perfection en Christ seul.

Pour arriver à accomplir ses desseins quant à l'homme, pour pouvoir l'introduire dans la gloire,

qu'est-ce que Dieu a fait ?
L'homme tombé était en
tièrement séparé, par le péché,
de la gloire de Dieu.
Il fallait donc qu'il fût délivré
du joug du péché ;
non seulement de ses péchés,
mais de sa nature pé
cheresse. La sagesse de Dieu
avait trouvé le moyen
de réaliser ses pensées secrètes,
d'en finir d'un côté
avec le vieil homme, avec sa
vieille nature et, de
l'autre, d'introduire devant Lui
un homme nouveau,
ayant *Sa* propre nature et
capable de le comprendre.
Pour en finir avec le vieil
homme, il fallait que Jésus

mourût. C'est là que s'est
montrée la première partie
de la sagesse de Dieu.
Maintenant que la chose est
accomplie, nous comprenons
pourquoi il a fallu que
Dieu sacrificât son propre Fils.
Mais nous avons
trouvé, à la fin du premier
chapitre, cette deuxième
partie de la sagesse : Dieu nous
a donné une nature
nouvelle, sa propre nature. S'il
nous a délivrés en
Christ de notre ancien état, il
nous a communiqué,
en Lui, une nature qu'il peut
reconnaître comme répondant
parfaitement à ses pensées, car
nous avons
été élus en Christ pour être

«saints et irréprochables»
devant Dieu, en amour. Son
amour repose sur nous,
dans la même mesure illimitée
qu'il repose sur Christ.
Il y a, certes, de quoi nous
prosterner devant Lui,
quand nous pensons qu'il nous
aime, sans aucune
différence, du même amour
dont il aime son propre
Fils ! Une telle perfection nous
donne droit à la
gloire de Dieu! Telle était la
sagesse que l'apôtre
annonçait.

Remarquez que ce mot
«parfait» est souvent fort mal
interprété. Beaucoup d'âmes
pensent qu'un homme
parfait est un homme si

affranchi du péché, qu'il ne pèche plus ici-bas; mais jamais Dieu ne nous dit cela. Selon lui, un homme parfait est un «homme fait», qui a compris davantage que le pardon de ses péchés, vérité saisie par tout petit enfant dans la foi, et que les Corinthiens avaient reçue dès leur conversion. L'homme fait sait que Dieu, après avoir exécuté sur lui, pécheur, un jugement définitif à la croix, l'a introduit en Sa présence comme un nouvel homme en Christ, uni avec Christ, de manière à ne plus être vu qu'en Lui. Ce n'est pas que, moi, je ne

doive pas voir ce qu'il y a dans mon cœur : je dois, au contraire, être profondément humilié en pensant à la manière dont je réalise ici-bas ma position céleste ; mais il s'agit ici de ce que *Dieu voit*, et la pensée, qu'en vertu de la mort et de la résurrection de Christ, il ne voit en moi que des perfections absolues, me prosterne de vant Lui. Or c'est dans cette connaissance que je trouve le motif pour marcher ici-bas saintement et d'une manière digne de Dieu.

Si les chefs de ce siècle avaient su que le but de Dieu, en donnant son Fils, était

d'acquérir à l'homme
 cette place glorieuse, ils
 n'auraient certes pas crucifié
 le Seigneur de gloire, mais ils
 étaient absolument
 ignorants de ce que nous
 connaissons maintenant
 comme chrétiens. Ces choses,
 entièrement nouvelles,
 n'étaient pas même révélées
 dans l'Ancien Testa
 ment ; car ce dernier nous fait
 connaître des gloires
 concernant la terre, et ne nous
 dévoile rien des con
 seils de Dieu quant au ciel. Ces
 derniers sont la sa
 gesse de Dieu en mystère. Il est
 très intéressant de
 comparer le passage du
 prophète Esaïe avec la ci

tation qui en est faite ici. Esaïe dit : « Jamais on n'a entendu, jamais on n'a ouï de l'oreille, jamais l'œil n'a vu, *hors toi, ô Dieu*, ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à lui » (Es. 64, 4) ; l'apôtre ajoute à ce passage : « Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu ». Ainsi personne n'avait vu, dans l'Ancien Testament, les choses que Dieu avait préparées pour les siens ; *Dieu seul les connaît* ; mais il lui a plu, dans le temps actuel,

de nous faire connaître,
entendre, voir et sonder par
son Esprit les desseins secrets
de son cœur.

Cela nous ramène au
troisième des caractères du
chrétien, contenus dans cette
introduction de l'épître
aux Corinthiens. Si Dieu nous a
communiqué sa na
ture et la vie de Christ, il nous a
communiqué en même temps la
puissance de cette vie, le Saint
Esprit,
par lequel nous connaissons
maintenant les desseins
cachés, les mystères profonds
de Dieu.

Si vous éprouvez le besoin
de répondre à ceux qui
attaquent la parole de Dieu, et

cherchent à la ra
baisser au niveau d'une œuvre
entachée de faiblesse
humaine, il vous suffira de
prendre ce passage pour
les confondre ; car il répond
victorieusement à toutes
les objections des hommes,
inspirées par Satan, con
tre la parole de Dieu. Vous
trouvez ici que l'Esprit
de Dieu *révéla*t ces choses, et
les faisait *connaître* au
cœur et à l'intelligence de
l'apôtre, et que *les paroles*
exprimées ou écrites par lui,
étaient elles-mêmes *en*
seignées par l'Esprit. Elles ne
contenaient rien qui
procédât de l'enseignement
humain ou de la sagesse

humaine. Il y avait une différence considérable entre l'apôtre inspiré et les prophètes de l'Ancien Testament. Ces derniers pouvaient parler par l'Esprit sans connaître la valeur de ce qu'ils annonçaient, mais les choses que disaient les hommes inspirés du Nouveau Testament, faisaient partie, par l'Esprit, de leur propre intelligence spirituelle. L'apôtre connaissait ces choses ; l'Esprit seul pouvait les révéler, les faire connaître, les enseigner, et enfin les *faire recevoir*. Telle est aujourd'hui notre part, bien-aimés. Quelle

position que la nôtre ! Quelles
bénédictions nous
possédons ! Elles n'ont pas de
limite ; elles sont
éternelles ! Quand nous serons
dans la gloire, nous
en sonderons toute l'étendue,
tandis que, comme
êtres finis, nous ne les
connaissons ici-bas qu'en partie
; mais Dieu ne nous en a rien
caché. Il nous in-
vite à prendre la mesure de son
amour, la mesure
de Christ, à sonder les
profondeurs de ce qu'il y a
dans son cœur. Ce cœur tout
entier nous est ouvert,
mais, pour pouvoir en jouir
librement, il faut que no-
tre marche n'y mette pas

obstacle, et qu'elle glorifie
Celui qui nous a appelés à son
propre royaume et à
sa propre gloire.

En rapport avec le fait que
nous avons reçu le
Saint Esprit, nous trouvons
encore ici un quatrième
caractère du chrétien : « Mais
nous, nous avons la
pensée de Christ », c'est-à-dire,
comme vous le trou
verez en note, « la faculté
intelligente de Christ, avec
ses pensées ». Possédant sa vie
et son Esprit, nous
pouvons comprendre comme
lui, penser comme lui,
jouir comme lui, et nous
sommes rendus capables
d'avoir les mêmes affections,

les mêmes désirs, la même joie que Lui ! Ah ! de telles bénédictions me font dire : Peut-il y avoir dans ce monde un caractère plus élevé que celui d'un chrétien ? J'entendais un jour chanter un cantique allemand, dont chaque verset se terminait par ce refrain : « Oh ! quel bonheur d'être un homme ! » C'était une pensée pieuse : « Quel bonheur d'être un homme, afin de pouvoir être sauvé ! » Mais combien cela est infiniment au-dessous de ce que nous possédons ! Disons plutôt : « Quel bonheur d'être un

chrétien ! », de posséder
une nature capable d'aimer ce
que Dieu aime, une
vie qui puisse participer à toutes
les perfections de
Christ, une puissance capable
d'entrer dans la jouissance de
toutes les pensées de Dieu !
Qu'il nous soit
donné de goûter, non par
l'intelligence, mais par le
cœur, ces choses profondes de
Dieu qui appartiennent
à ceux qu'il a amenés à Lui
par l'œuvre adorable
de son Fils !

IV

Chapitre 3

En contraste avec la description merveilleuse qu'il a faite d'un chrétien, l'apôtre apprécie maintenant en détail l'état de ceux auxquels il écrit. Deux choses caractérisaient les Corinthiens : Premièrement, ils étaient *charnels*. Cela ne veut pas dire qu'ils ne fussent pas des enfants de Dieu. L'homme étranger aux pensées de Dieu n'est pas appelé un homme charnel, mais un homme *animal* (2, 14), un homme actionné seulement par son âme créée et dirigé par sa volonté naturelle, mais auquel manque la vie divine et

l'Esprit de Dieu. Un homme charnel peut être un croyant, mais avec les traits de la chair (Rom. 7, 14) qui caractérise le vieil homme. On ne pourrait pas dire d'un enfant de Dieu qu'il est un homme *dans la chair* mais, quoique né de nouveau, il peut porter les caractères du vieil homme, au lieu d'être un homme spirituel. Ses pensées sont aux choses de la terre; il juge, estime, comprend, pratique les choses, comme le font les hommes. C'est pour cela que Paul dit: « Ne marchez-vous pas à la manière *des hommes* ? » Et encore: «N'êtes-vous pas *des*

hommes ?» N'avez-vous pas les mêmes principes que *les hommes* ? Ja mais les chrétiens, sinon comme blâme, ne sont appelés de ce nom, tandis qu'il caractérise le monde : Ce qui est réservé aux *hommes*, c'est de mourir une fois (Héb. 9, 27). Ce monde est composé de deux familles : la famille du diable, *les hommes* ; et la famille de Dieu, *les saints*. Un saint a été séparé, par la grâce, du milieu des hommes pour appartenir à Dieu, et ainsi toute la famille de Dieu est composée de saints. C'est le nom dont les croyants sont cons

tamment appelés dans le Nouveau Testament. Mais ces saints peuvent marcher d'une manière charnelle, et les Corinthiens auraient dû être profondément humiliés, en pensant que, comme rachetés, ils avaient reçu toutes les bénédictions spirituelles sans réserve, et qu'ils se conduisaient, non pas comme des saints, mais comme des hommes. Dans leur marche, ils étaient « de petits enfants en Christ ».

Un pécheur, au moment où il arrive à la connaissance de Dieu le Père, par la conversion, est un petit

enfant : c'est son état normal. Il connaît le Père, il est désormais en rapport avec Lui ; mais ce petit enfant est appelé à grandir et à se développer ; les Corinthiens, par contre, étaient restés à une connaissance élémentaire de Christ. Ils pensaient, agissaient, parlaient comme des enfants. Était-ce un état désirable ? Nous pouvons apprécier cela dans l'ordre de la nature. Une personne, arrivée à un âge respectable, dont les goûts, les occupations, le langage et la manière d'agir, seraient ceux d'un petit enfant, et qui ferait à cinquante ans ce

qu'elle faisait à trois ans, serait justement considérée comme atteinte d'idiotie. Il en est de même pour les enfants de Dieu qui ne font pas de progrès spirituels et se contentent toute leur vie d'un christianisme élémentaire, caractérisé par le pardon de leurs péchés.

Vous trouvez un état différent dans l'épître aux Hébreux. Ceux-ci, après avoir progressé dans la connaissance de Christ, étaient revenus en arrière à l'état de petits enfants, et avaient ainsi perdu la faculté d'entrer dans des vérités plus hautes (Héb. 5, 12),

semblables à des vieillards,
arrivés jadis au plein
épanouissement de leur
intelligence et qui tombe
raient dans l'enfance. Lequel de
ces deux écueils est
plus grave que l'autre ? Je les
crois, pour ma part,
également blâmables.

Il avait donc fallu que
l'apôtre donnât une nour
riture très simple à ces
Corinthiens, qu'il ne leur par
lât que de Jésus Christ crucifié.
Il ne pouvait leur
parler de tout ce qui a suivi la
croix, de la gloire cé
leste dans laquelle le Seigneur
se trouvait, et eux en
Lui. Il était obligé de leur

présenter des notions élémentaires, sans lesquelles leur condition enfantine ne pouvait prendre fin.

Leur état charnel se montrait dans leurs divisions, leurs sectes, leurs partis et leurs querelles. L'un disait : Moi, je suis de Paul ; l'autre, d'Apollos, choses qui se rencontrent bien plus souvent encore parmi nous, chrétiens d'aujourd'hui. Que signifient les préférences pour tel prédicateur plus instruit, plus éloquent, plus littéraire, si ce n'est qu'on est « des hommes » ? On juge dans ces matières comme les hommes, comme le monde étranger

à l'Esprit de Dieu.
On oublie que Dieu choisit ses instruments, et que nous avons à les recevoir comme venant de Lui.
L'apôtre cite comme exemple le caractère qu'Apollos et lui avaient au milieu des Corinthiens (v. 5-8).
Ils étaient des *serviteurs*. Dans son champ, Dieu avait confié à l'un le travail de planter, à l'autre celui d'arroser ; la fonction de tous deux concourait au même but. Un seul pouvait faire prospérer leur travail ; ni Apollos, ni Paul, n'étaient rien ; c'était Dieu qui donnait l'accroissement. Si les serviteurs du Seigneur

pensent être quelque chose, ils perdent toute la valeur de ce que Dieu leur a donné à accomplir.

L'apôtre montre ensuite que chacun recevra sa récompense selon son propre travail. Tel chrétien peut avoir reçu un don éminent ; il est récompensé, non pas pour ce don, mais pour la manière dont il s'est acquitté de sa tâche ; non pour ses qualités, mais pour son propre travail. Dieu seul en juge et personne n'en peut juger.

Après avoir présenté les caractères des serviteurs de Dieu, Paul dit: «Car nous

sommes collaborateurs de Dieu; vous êtes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu» (v. 9). Il met l'accent sur le mot *Dieu*, car tout dépend de Lui. L'apôtre passe immédiatement de l'image d'un champ à celle d'un édifice, à la *maison de Dieu*. Ici, nous entrons dans ce qui fait le grand sujet de ces chapitres : l'ordre et l'organisation de la maison de Dieu. Elle ne nous est pas présentée ici comme un édifice qui s'accroît jusqu'à ce que la dernière pierre y soit ajoutée et qu'il soit achevé dans la gloire — mais comme la maison de Dieu, dont la

construction a été confiée à notre responsabilité. En effet, nous avons une responsabilité quant à la manière dont nous travaillons à cet édifice, et en particulier ceux auxquels Dieu a confié une fonction spéciale dans ce travail. Il n'y a qu'un fondement ; c'est Christ. Paul l'avait posé comme un sage architecte ; mais ensuite, Dieu appelle ses ouvriers à continuer sur ce fondement l'édification de sa maison. Vous trouvez ici deux classes d'ouvriers. La première édifie sur le fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Ce sont autant de

doctrines apportées à l'édification de la maison de Dieu, mais, en même temps[^] autant de personnes formées par ces doctrines et ajoutées par le ministère des ouvriers du Seigneur.

Les uns apportent de l'or. Dans la Parole, l'or est toujours l'emblème de la justice divine. C'est un sujet d'une immense importance à présenter aux âmes, qu'il n'y a point de justice dans l'homme pécheur, et que Dieu seul justifie de sa propre justice. — D'autres apportent de l'argent. L'argent représente toujours, d'une part la Parole, de

l'autre la sagesse de
Dieu, deux choses inséparables.
Si vous édifiez les
hommes sur la parole de Dieu,
quel bon ouvrage vous
accomplirez ! N'ayant plus la
pensée de s'ap
puyer sur la sagesse humaine,
ils s'adresseront à la
Parole, et recevront d'elle seule
les vérités dont ils ont
besoin. — Les pierres
précieuses sont l'image des
gloires à venir. Occupées des
gloires qui leur sont ré
servées, sorties de la poussière
terrestre pour penser
aux choses d'en haut, où Christ
est assis à la droite
de Dieu, les âmes seront
fondées par les ouvriers du

Seigneur, de manière à être
placées hors de l'atteinte
du mal.

Hélas ! il y a d'autres
matériaux, du bois, du foin,
du chaume. Tous peuvent être
détruits par le feu, les
uns un peu plus, les autres un
peu moins rapidement,
mais, en fin de compte, tout
devient la proie de l'in
cendie. Quand un serviteur de
Dieu, au lieu de met
tre les âmes en rapport avec
Dieu, les asservit à son
autorité, ou les place sous le
joug de la loi, comme
moyen de se concilier la faveur
divine ; quand il leur
promet la perfection dans la
chair, ou fait appel à

leur volonté pour acquérir le salut et la sainteté — doctrines largement répandues aujourd'hui — c'est autant de bois, de foin, de chaume, qu'il ajoute à l'édifice. Combien d'âmes introduites par ces doctrines dans la maison de Dieu, n'ont pas même une étincelle de vie divine ! Au jour où le jugement tombera sur cette maison, tout ce qui est précieux résistera au feu, et toute autre chose sera consumée sans qu'il en reste rien.

On trouve ici de bons ouvriers qui font du bon ouvrage ; de vrais ouvriers — et

l'on en rencontre partout un grand nombre — qui font du mauvais ouvrage, pensant obtenir de bons résultats avec de mauvais matériaux. Ils ne seront pas perdus, pour ce travail-là ; mais du moment que leur maison brûlera, il ne leur restera d'autre alternative que la fuite. Semblables au juste Lot, ils seront sauvés comme à travers le feu.

Chers amis, nous tous qui sommes appelés à travailler pour le Seigneur, gardons-nous d'introduire dans la maison de Dieu autre chose que des âmes, établies sur des principes divins, non sur les principes

des hommes. Imitons les chefs
 des tribus d'Israël qui,
 pour bâtir le temple, offrirent
 volontairement cinq
 mille talents d'or, dix mille
 talents d'argent, et au
 tant de pierres précieuses qu'ils
 en purent rassembler
 (1 Chron. 29, 6-9).

A la fin de ce passage, nous
 trouvons une troi
 sième catégorie d'ouvriers qui
 courent au-devant d'un
 sort terrible. Il y a dans
 l'édifice, devenu la chré
 tienté, des hommes qui
 introduisent des doctrines dé
 létères, attaquent l'inspiration
 des Saintes Ecritures,
 la sainteté et la divinité de la
 personne de Christ,

nient l'existence de Satan,
prêchent l'universalisme
qui renverse la croix du
Sauveur. Je ne chercherai
pas à dresser le catalogue de ces
abominables er
reurs, mais je demande quel
sera le sort des hommes
qui les propagent dans l'Eglise.
«Ne savez-vous pas,
dit l'apôtre, que vous êtes le
temple de Dieu et que
l'Esprit de Dieu habite en vous
? Si quelqu'un *cor*
rompt le temple de Dieu, Dieu
le *détruira*, car le
temple de Dieu est saint, et tels
vous êtes. » Ces doc
trines, largement répandues de
nos jours, sont des
signes de la fin, la preuve que

nous avançons rapi
dement vers l'apostasie finale.
Quand le jour du ju
gement se lèvera, il détruira tout
ce mal et, du même
coup, ceux qui ont travaillé, par
leur enseignement,
à corrompre le temple de Dieu.

L'apôtre revient ensuite (v.
18-22) au danger que
courageaient les Corinthiens
d'estimer la sagesse des
hommes. Il cite Job 5, 13, pour
montrer que toute
cette sagesse ne peut arriver à
un résultat. Dieu
« prend les sages dans leurs
ruses ». Leur sagesse est
un piège dans lequel ils se
prennent et où Dieu les
confond. Ils ont la prétention
d'avoir la lumière, et

cette lumière n'est que ténèbres
; d'êtres sages, et
leur sagesse n'est que folie,
tandis que les pauvres,
les chétifs, les humbles sont
sauvés, élevés et assis à
toujours (Job 36, 7). L'apôtre
cite encore le Ps. 94,
11, pour montrer que Dieu «
connaît les raisonnements
des sages, qu'ils sont
vains». Contredirons-
nous ce que Dieu sait et nous
déclare ? Plaçons-nous
donc du côté de Dieu et ne nous
glorifions pas dans
les hommes, pas même en un
Paul, ou un Apollos,
ou un Céphas. Dieu nous les a
donnés pour main

tenir *conjointement* la sagesse et la vérité de Dieu.

Ils ne sont qu'un moyen de nous faire dépendre de Christ seul, et Christ nous conduit à Dieu. Toute autre chose, monde, vie, mort, choses présentes, ou choses à venir, nous appartient, parce que nous sommes à Christ, auquel toutes choses sont assujetties.

Chapitre 4

Comme nous l'avons vu, l'apôtre vient de décrire l'assemblée de Dieu sous l'aspect d'une bâtisse confiée à la responsabilité de l'homme. Or c'est de cet aspect de la maison de Dieu qu'il est spécialement question dans la première épître aux Corinthiens.

Celle aux Ephésiens nous présente la construction de la maison de Dieu comme confiée à Christ, tandis qu'ici, elle s'édifie par le travail de l'homme. Au chap. 3, l'apôtre avait établi une sorte de contraste

entre lui et les autres ouvriers ;
il était ouvrier aussi,
mais avec une vocation
spéciale, celle *^architecte*.

Lui avait posé le fondement,
Christ, sur lequel d'au
tres après lui étaient appelés à
élever leur œuvre.

Plusieurs y apportaient des
matériaux excellents,
d'autres de mauvais matériaux.

A la suite de cela, le
quatrième chapitre nous
entretient des ministères ;
car, dans la maison de Dieu,
certains services sont
confiés à certaines personnes.
Ici, nous trouvons, non
plus la différence, mais la
similitude entre le minis

tère des apôtres et celui de leurs vrais compagnons.

A Corinthe, lieu de tant de troubles, on trouvait certains personnages assumant le titre de docteurs et cherchant à supplanter l'apôtre, pleins de prétentions, voulant gagner des sectateurs et se faire écouter. Il est remarquable de voir avec quelle délicatesse

l'apôtre, qui ne doit pas les épargner, s'occupe d'eux sans les nommer. Il aurait pu signaler nominalement ceux qui venaient troubler l'assemblée et qui avaient fait de la maison de Dieu leur monde, où ils tenaient à être des hommes importants, à occuper la première place, et se servaient de l'état charnel des Corinthiens pour les entraîner à leur suite. On voit dans tout ce chapitre que c'était le grand danger auquel les Corinthiens étaient exposés. L'apôtre leur dit au v. 6 : « Or, frères, j'ai *tourné* ceci sur moi et sur Apollos, à cause de vous ». Cela signifie que,

sans nommer qui que ce fût, il avait pris, pour se faire comprendre, l'exemple de lui, Paul, et celui d'Apollos. Vous trouverez dans votre Nouveau Testament annoté, que ce mot *tourner* signifie qu'en présence de ceux qui venaient au milieu des Corinthiens avec de grandes prétentions, Paul *transportait* tout sur lui et sur Apollos, afin d'établir le principe d'une manière universelle sans nommer ces personnes. Sommes-nous, dit-il, venus fonder des écoles de doctrines et faire des sectes et des divisions parmi

vous ? Avons-nous une haute opinion de nous-mêmes ? Faisons-nous valoir notre autorité ? Il s'asocie Apollos, le déclare un serviteur, établi comme lui, l'apôtre Paul, l'avait été ; un serviteur auquel, bien qu'il ne fût pas apôtre, une fonction officielle avait été confiée par le Seigneur, tout aussi bien qu'à Paul. Il leur demande : Voyez-vous chez nous la même chose que chez ceux qui vous incitent à vous enfler pour l'un contre un autre ? Et que faisaient ces gens-là ? Une œuvre d'édification, ou une œuvre de destruction ?

Nous voyons ainsi, tout au long de ce chapitre, la *similitude* entre les apôtres, malgré leur position privilégiée, et d'autres vrais serviteurs, leurs compagnons d'œuvre, ainsi que le *contraste* entre eux et ceux qui cherchaient à occuper dans l'assemblée une place que Dieu ne leur avait pas confiée. Ces choses se sont vues de tous temps, et bien plus encore de nos jours, où l'église professante offre si souvent ce spectacle. Des hommes, n'ayant reçu aucun don du Seigneur, s'en arrogent indûment ; d'autres, en ayant reçu, s'en servent pour se faire

valoir au détriment
d'ouvriers humbles et fidèles,
ou cherchent à imposer
aux autres la haute opinion
qu'ils ont d'eux-mêmes.

On ne trouvait rien de
semblable, ni chez l'apôtre,
ni chez le fidèle Apollos : « Ici,
au reste, ce qui est
requis dans des administrateurs,
c'est qu'un homme
soit trouvé *fidèle* » (v. 2), et non
qu'il acquière de la
réputation. A la fin du chap. 3,
Paul leur avait don
né la preuve de l'oubli
d'eux-mêmes qui caractérise
les vrais serviteurs : « Toutes
choses sont à vous, soit
Paul, soit Apollos... ». Lui, un

apôtre, abandonnait toute idée d'avoir une prérogative, quoiqu'il en eût le droit : Vous ne m'appartenez pas, leur dit-il ; c'est moi qui vous appartiens. Il leur donne l'exemple de l'humilité la plus complète, mais aussi de la fidélité dans le service : « Que tout homme pense ainsi à notre égard — qu'il nous tienne pour des *serviteurs de Christ* et pour des *administrateurs des mystères de Dieu* » (v. 1). C'était, en effet, par son ministère que les mystères de Dieu étaient révélés aux croyants. Avait-il été un administrateur fidèle ?

En lisant le Nouveau Testament, vous verrez combien de mystères il contient. Vous y trouverez le mystère du corps de Christ (Eph. 3, 4 ; Col. 4, 3) ; le mystère de Dieu (son conseil pour la gloire de Christ) (Col. 2, 2) ; le mystère de Sa volonté (Eph. 1, 9) ; le mystère de l'Épouse (Eph. 5, 32) ; le mystère de la venue du Seigneur (1 Cor. 15, 51) ; le mystère de l'Évangile (Eph. 6, 19) ; le mystère de Christ parmi les gentils (Col. 7, 27) ; le mystère de la foi, celui de la piété (1 Tim. 3, 9, 16) ; le mystère d'iniquité (2 Thess. 2, 7). Je

n'entre pas dans le détail de ces divers sujets. Ces mystères, c'est-à-dire ces secrets de Dieu, n'étaient pas connus dans l'Ancien Testament, car il est dit dans le Deutéronome : « Les choses cachées » sont *pour Dieu* ; mais dans le Nouveau Testament, les choses cachées sont *pour nous*. Dieu ne garde pas pour lui un seul de ses secrets éternels ; il nous les a tous révélés ; il fait pour nous bien plus que pour Abraham, quand il disait : « Cacherais-je à Abraham ce que je vais faire ? » (Gen. 18, 17), car il dit maintenant :

Cacherai-je à mes enfants ce que j'ai de plus secret dans mon cœur ? Un mystère est toujours *un secret révélé*, et Dieu a employé l'apôtre Paul pour nous les faire connaître tous, comme administrateur de ces merveilles. Pouvait-on dire que Paul n'eût pas été fidèle dans cette administration ? Ceux qui lui faisaient opposition parmi les Corinthiens essayaient d'asseoir leur autorité aux dépens de la sienne. Il dit : « Il m'importe fort peu, à moi, que je sois *jugé* par vous, ou de jugement d'homme » (v. 3). Ce mot ne signifie pas proprement «pro

noncer un jugement », mais : « faire subir un interrogatoire à un accusé pour qu'il rende compte de lui-même ou de ses actes »^t, afin de décider si son ministère était acceptable ou non. Cela importait fort peu à Paul. Personne, dit-il, n'a le droit de me dire : « Nous allons te faire passer devant notre tribunal ». Ce n'était pas aux Corinthiens, mais au Seigneur, qu'il était responsable de son service. Non pas que l'enseignement d'un serviteur de Dieu ne puisse pas être contrôlé par l'Assemblée, au moyen de la Parole — c'est ce que

firent les gens de Bérée
à l'égard de Paul lui-même —
ou que, si ce serviteur
fait du mauvais ouvrage,
l'Assemblée n'ait le devoir
de le reprendre — «mais ce
n'est pas de cela qu'il
s'agit ici. Paul avait reçu un
ministère de la part de
Dieu : Il arrivera un moment,
dit-il, où j'aurai à ré-
pondre de la manière dont je
m'en suis acquitté ;
« Celui qui me juge, c'est le
Seigneur » (vers. 4, 5).

Cette vérité est d'une grande
importance pour
nous, si nous désirons être utiles
dans la maison de
Dieu. Nous devons comprendre,

même sans qu'il
s'agisse proprement du
ministère de la Parole, que
Dieu a confié un service à
chacun d'entre nous, et
nous avons à nous en acquitter,
non pas en vue de ce

i Voyez le Nouveau Testament annoté.
qu'on en pourra dire ou penser,
mais en vue du Sei-
gneur, Lui remettant le soin de
l'apprécier. Combien
cela nous donne de force et de
zèle, quand nous re-
gardons au Seigneur et non pas
aux hommes. Si Lui
est en vue, le jugement des
hommes nous importe
fort peu, car c'est pour Lui que
nous agissons. Un

moment arrivera, où chacun
aura sa louange de la
part de Dieu, où les
récompenses seront distribuées
selon la fidélité du service.
Alors les choses cachées
des ténèbres seront mises en
lumière et les conseils
des cœurs seront manifestés ;
alors chacun recevra
sa louange *de la part de Dieu*.

Ensuite, l'apôtre engage les
Corinthiens à ne pas
élever leurs « pensées au-dessus
de ce qui est écrit »
(v. 6). « Ce qui est écrit », est ce
qu'ils avaient sous
les yeux dans cet écrit inspiré de
l'apôtre Paul, où
ils apprenaient que la sagesse de
l'homme, ce qui

l'exalte et l'enorgueillit, sa force, son influence, son énergie, ne sont bons qu'à être cloués à la croix, afin que Dieu seul demeure. Une seule chose reste pour nous, c'est d'estimer les serviteurs d'un tel Dieu. Et s'il y avait des différences parmi ces serviteurs, c'était Dieu lui-même qui les avait établies. Si Saul de Tarse avait été choisi comme apôtre plutôt qu'un autre, pouvait-il s'en glorifier ? Non, car c'était une chose *reçue* (v. 7). Déjà, c'est-à-dire avant le temps où ils seraient appelés à régner avec Christ, les Corin

thiens régnaient dans ce monde.
Toute l'activité de
ceux qui cherchaient à
s'emparer d'eux pour les as
sujettir, les amenait à se
glorifier et à exalter la chair.
Le moment n'était pas venu
pour eux d'obtenir une
place privilégiée que le monde
reconnût et dont il
pût dire : Voyez comme ces
chrétiens sont sages,
instruits, intelligents ! L'apôtre
n'avait jamais reçu
ces louanges de la part du
monde ou des assemblées.
« Car je pense, dit-il, que Dieu
nous a produits
les derniers sur la scène...
comme des gens voués à
la mort. » Je pense que ce mot «

les derniers », si
gnifie que Dieu avait envoyé
d'abord les prophètes
sur la scène, ensuite le Seigneur,
et enfin, ses apôtres.

Ils étaient les derniers, et ont été
voués à l'opprobre
et à la mort, comme pas un ne le
sera après eux.

Quel reproche pour les
Corinthiens et les hommes
qui se donnaient de
l'importance parmi eux ! Ceux
que le Seigneur employait
étaient la folie, les ba
layures du monde et le rebut de
tous ; ils étaient con
sidérés comme des ordures.
L'apôtre ajoute : « Je
vous supplie... d'être mes
imitateurs » (v. 16), et au

chap. 11 : «Soyez mes imitateurs, comme moi... je le suis de Christ ». Le Christ avait-il trouvé dans ce monde autre chose que l'opprobre et le mépris ? Et il conclut en disant : « Je vous avertis comme mes enfants bien-aimés ». Parole touchante ! Il aurait pu, comme il le dit à la fin de ce chapitre, prendre la verge ; mais non, il les reprend avec une tendresse paternelle. « Quand vous auriez, dit-il, dix mille maîtres (ou plutôt pédagogues) dans le Christ, vous n'avez cependant pas beaucoup de pères » (v. 15).

Ceux qui agissaient au milieu d'eux assumaient des fonctions et une autorité de pédagogues, mais une telle chose ne venait pas à la pensée de l'apôtre. 11
était leur père, qui les avait enfantés en Christ. Il les supplie, comme ses enfants bien-aimés, de suivre le même chemin que lui, car c'est celui de Christ : chemin d'humiliation et de mépris, de petitesse et de laibours, mais où Christ est glorifié par ceux qui suivent ses traces.

Ce qui sépare du monde l'enfant de Dieu qui a compris sa vocation, c'est qu'il ne vient pas s'y faire

une place, qu'il ne recherche ni son honneur, ni son approbation en quoi que ce soit. Il a devant lui la personne du Seigneur Jésus, et ne désire pas autre chose que de marcher dans le chemin où Jésus a marché pour plaire à Dieu, chemin sur lequel les yeux de Dieu reposent et qui nous conduit à la gloire.

L'apôtre dit en terminant : « J'irai bientôt vers vous, si le Seigneur le veut, et je connaîtrai, non la parole de ceux qui se sont enflés, mais la puissance. Car le royaume de Dieu n'est pas en parole, mais en puissance » (v. 19, 20). On peut

prononcer de belles
paroles, faire de beaux discours
; la question du mi
nistère chrétien n'est pas là du
tout ; il faut qu'il soit
accompagné de *puissance*. Le
royaume de Dieu est
un royaume spirituel, dans
lequel nous sommes in
troducts maintenant ; là les
paroles ne signifient rien.
L'apôtre n'était pas un homme
éloquent selon le
monde, mais la puissance de
Dieu agissait par le
moyen de ce fidèle serviteur, et
quand il était en
danger de s'élever à cause de
l'extraordinaire des ré
vélations, il était souffleté par

un ange de Satan. La seule chose sur laquelle il pût compter était la grâce qui lui suffisait, et l'Esprit de Dieu qui était la source de sa puissance. Tous ceux qui agissaient dans un autre esprit, pouvaient avoir des paroles séduisantes (surtout en Grèce, où l'on tenait beaucoup à l'élégance du langage), mais la puissance n'était pas avec eux. Elle appartenait à ceux qui étaient le rebut du monde, mais qui avaient, au milieu de toute leur faiblesse extérieure, l'approbation de Dieu et les secours de son Esprit pour édifier les âmes.

VI

Chapitre 5

Je rappelle que cette épître nous parle dans ces premiers chapitres de l'Eglise ou de l'Assemblée, comme maison de Dieu, non pas des églises, comme les hommes les ont faites, dans leur désobéissance à la parole de Dieu. Or quoique, dans cette maison, confiée à la responsabilité de l'homme, toute sorte de mauvais éléments aient été introduits, nous avons cependant à nous conduire dans cette

Eglise responsable, dont nous faisons partie, d'une manière qui soit à l'honneur de Christ et du Dieu dont elle est la maison. Il y a là un certain ordre à observer. C'est pourquoi, nous trouvons ces mots dans la première épître à Timothée, où la maison responsable est encore en bon état : « Afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (3, 15). Beaucoup de désordre s'était, par contre, glissé, comme nous l'avons vu, au milieu des

Corinthiens. Au lieu de considérer les dons divers comme étant au service de la maison de Dieu, ils en usaient pour se glorifier eux-mêmes : s'enflant « pour l'un contre un autre », exaltant l'homme, formant des sectes. C'est qu'ils étaient charnels et qu'au lieu de se bien conduire, ils ne rendaient témoignage qu'au désordre. Mais Dieu s'est servi de ce désordre même, pour nous enseigner tous quant à l'ordre qui convient à sa maison.

Notre chapitre signale un scandale supporté par l'assemblée de Corinthe, un cas de fornication tel

qu'il n'en existait pas de semblable parmi les nations. L'apôtre n'en dit que deux mots, tellement il lui répugne d'entrer dans les détails. Les Corinthiens, tout en sachant beaucoup de choses — car si vous parcourez les chap. 5 et 6, vous trouverez continuellement ces mots : « Ne savez-vous pas ? » qui indiquent toujours la certitude chrétienne — en ignoraient d'autres, et avaient à apprendre la manière de se conduire à leur égard. Il en était ainsi pour le cas scandaleux qui s'était passé parmi eux. Si vous ou

vrez l'Ancien Testament aux chap. 17 à 21 du Deutéronome, vous y trouvez une parole, répétée continuellement : « Otez le mal du milieu de vous » ; mais pour ôter le mal, il fallait que l'assemblée d'Israël lapidât de telles gens ; elle devait donc les retrancher par la mort corporelle. S'il s'agissait de l'assemblée chrétienne, les Corinthiens savaient bien qu'ils ne pouvaient le faire ; mais quoi donc ? — Une chose, avant tout, qu'ils savaient et ne faisaient pas, parce qu'ils étaient remplis d'orgueil : Ils préféraient passer le mal sous

silence, plutôt que de s'humilier ; aussi l'apôtre leur dit : « Vous êtes enflés d'orgueil, et vous n'avez pas *plutôt mené deuil*, afin que celui qui a commis cette action fût ôté du milieu de vous » (v. 2). Ce qu'ils avaient à faire, c'était de se diriger, non d'après une connaissance qu'ils n'avaient pas encore, mais d'après celle qu'ils avaient. Ils ne savaient pas encore *comment* ôter le méchant, mais ils devaient s'humilier, afin qu'il fût ôté.

C'est une leçon importante pour nous, bien-aimés. Quand nous avons reçu de la part de Dieu, ne fût-

ce que la connaissance d'une de ses pensées, nous devons nous y conformer sans restriction, et Dieu nous enseignera ce qui nous manque encore. L'humiliation était-elle de saison ? Les Corinthiens ne savaient-ils pas ? Cette vérité s'applique à tous les cas. Si nous, chrétiens, nous obéissions tous à l'égard des choses auxquelles nous sommes parvenus, nous marcherions dans le même chemin, et le Seigneur nous révélerait ce qui nous manque encore. Sans doute, nous n'aurions pas tous la même connaissance, mais

jamais la connaissance d'une vérité, toute incomplète qu'elle soit, ne nous conduira, si nous y obéissons, dans un autre chemin que dans celui de Dieu. Avec une connaissance très limitée, je pourrai marcher dans le même sentier que mon frère qui en a beau coup plus que moi.

Si les Corinthiens avaient agi de cette manière, ils auraient mené deuil, en attendant que Dieu leur révélât ce qu'ils avaient à faire pour se purifier du mal. Mais leur orgueil les faisait penser à eux-mêmes et à leur réputation, et ainsi, en présence du mal le plus

affreux, ils ne pouvaient être purifiés. Dieu ne leur demandait pas d'exercer une discipline qu'ils ne connaissaient pas encore, mais de mener deuil, et cela, ils devaient le savoir.

Quand il s'agissait de l'exercice de cette discipline, l'apôtre pouvait user au milieu d'eux de l'autorité spéciale qui lui avait été confiée (v. 3-5). Il aurait pu — et il l'avait déjà décidé, si l'obéissance à Dieu ne se manifestait pas chez les Corinthiens — livrer un tel homme à Satan. L'apôtre Pierre, avec cette même puissance, avait retranché Ananias et Sapp-

phira qui avaient menti au Saint Esprit. Ici, il s'agis sait de livrer le fornicateur à Satan, c'est-à-dire de laisser l'Ennemi faire de lui sa proie, jusqu'à la destruction du corps, afin que l'esprit fût sauvé dans la journée du Seigneur Jésus. Malgré son affreux péché, cet homme était considéré comme appartenant à la maison de Dieu, mais l'apôtre pouvait disposer de lui. Cet acte n'était confié à personne d'autre qu'à un apôtre ; et nous ne pouvons dire, quand nous exerçons la discipline envers celui qui a péché, que

nous le livrons à Satan. Dans la première épître à Timothée, l'apôtre dit l'avoir fait lui-même, et sans qu'on le voie uni à l'assemblée pour cela (2, 20).

Quand il s'agissait de blasphèmes contre la personne de Christ, il n'avait pas hésité un instant, afin que cet homme apprît à ne pas blasphémer ; mais s'il avait résolu de le faire à l'égard du fornicateur, il ne semble pas ici avoir exécuté la chose, et voici pour quoi : s'il l'avait fait, la conscience des Corinthiens n'aurait pas été en jeu, et il fallait avant tout la réveiller au sujet du mal (v. 6). Ce

manque de conscience est toujours le caractère des chrétiens qui marchent selon la chair. Leur « vanterie » n'était pas bonne. Combien d'humiliations ceux auxquels le Seigneur a confié un témoignage pourraient éviter, s'ils ne pensaient pas à eux-mêmes et ne nourrissent par leur orgueil ; et que de fois, nous étant estimés quelque chose, nous avons été jetés dans la poussière, comme l'étaient les Corinthiens à ce moment-là.

« Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ? » Ce

passage qui se retrouve en
Gai. 5, 9, à propos des
ordonnances de la loi, est
employé ici au sujet de la chair.
Un péché, toléré
dans l'assemblée, exerce son
influence corruptrice
sur tout l'ensemble, et le
légalisme agit de même.
Aussi l'apôtre dit : « Otez le
vieux levain, afin que
vous soyez une nouvelle pâte,
comme vous êtes sans
levain » ; c'est ainsi que Dieu
nous voit, en vertu de
l'œuvre de Christ. Tout cela est
une allusion à la
Pâque et à la fête des pains sans
levain, en Exode 12.
Le sang de l'agneau pascal avait

été mis sur les poteaux et le linteau des portes, et quand l'ange destructeur avait passé, il avait épargné les fils d'Israël, parce que Dieu voyait le sang. Mais ce n'était pas la pâque qui était la fête ; elle en était le point de départ. Vous le voyez au chap. 28, 16, des Nombres :

« Au premier mois, le quatorzième jour du mois, est la Pâque à l'Etemel. Et le quinzième jour de ce mois, est *la fête* », la fête des pains sans levain. De même ici, v. 7, 8 : « Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée : c'est pourquoi célébrons *la fête* ».

Il ne s'agit pas dans ce

passage de la Cène, mémorial de la mort de Christ ; nous la trouvons au chap. II de cette épître. Ceux qui ont compris la valeur du sang de Christ, savent qu'en vertu de ce sang, ils sont sans levain devant Dieu, et peuvent se présenter à Lui, revêtus, comme Christ, d'une sainteté parfaite, mais ils doivent chercher soigneusement à correspondre, dans leur marche ici-bas, au caractère qu'ils possèdent en sa présence, et ils sont capables de le faire. Ils ont à célébrer les sept jours des pains sans levain en traversant ce monde. Le

nombre sept est toujours, dans
la Parole, le nombre
de la plénitude, et correspond
ici au temps complet
de notre marche ici-bas. Si nous
avons compris le
but de Dieu, en nous rachetant
par le sang de Christ,
quelle pensée pour nous, que
notre vie soit une fête
perpétuelle, une fête de sainteté
pratique selon Dieu,
et pour Dieu !

L'apôtre ajoute au v. 9 : « Je
vous ai écrit dans
la lettre, de ne pas avoir de
commerce avec des fornicateurs
». On a pensé, d'après ces
paroles, que
l'apôtre avait écrit une première
lettre, maintenant

perdue. Cette pensée est fausse, et nous en avons la preuve au chap. 4, 6, où l'apôtre leur dit ne pas élever leurs pensées au-dessus *de ce qui est écrit* ; mais en outre, ce mot : « Je vous ai écrit », se retrouve constamment dans 1 Jean, pour désigner l'épître même que l'apôtre leur adressait. Il en est de même ici ; c'est dans notre épître que l'apôtre montre aux Corinthiens qu'ils ne pouvaient pas avoir de commerce avec les fornicateurs. Cela ne signifiait pas, ajoutait-il, qu'ils n'eussent aucun commerce avec les fornicateurs *de ce monde*. Nous y

sommes continuelle
ment en contact avec le mal,
sinon il nous faudrait
être « ôtés du monde » — mais
« si quelqu'un *appelé*
frère est fornicateur », etc., nous
ne devons pas
avoir de commerce avec lui.
C'était un des caractères
de la discipline que les
Corinthiens ne connais-
saient pas, et l'apôtre les
renseigne maintenant sur
ce qu'ils avaient à faire.

Nous devons obéir à cette
parole, comprendre que
si quelqu'un a été retranché de
l'assemblée, nous ne
pouvons pas même manger «
avec un tel homme »,

afin que, réalisant l'exclusion dans laquelle il est placé, il soit forcé de retrouver la communion avec l'assemblée. Il a été mis dehors comme méchant et garde ce caractère jusqu'à son retour.

Il ne s'agissait pas, pour l'assemblée, d'exercer un jugement judiciaire sur cet homme, mais d'ôter le levain du milieu d'elle, en vue de la pureté de la maison de Dieu dans ce monde. Si les Corinthiens ne l'avaient pas fait, ils auraient perdu tout droit à être l'assemblée de Dieu à Corinthe. Nous sommes, hélas ! souvent appelés à exercer

cette discipline : ne
l'exerçons pas comme l'acte
d'un tribunal, mais dans
un but d'amour, pour que le
chrétien en chute re
trouve la communion qu'il a
perdue et que, l'Esprit
de Dieu agissant par
l'humiliation dans son âme, il
soit ramené à la place dont il a
fallu le priver. D'au
tre part, n'agissons jamais,
envers le retranché, avec
ce faux amour que l'on constate
si souvent, en main
tenant des relations fraternelles
avec lui, qui trahis
sent notre indifférence quant au
mal, et empêchent,
de fait, la discipline de produire
son effet sur sa cons

science. Cela ne signifie pas que nous n'ayons à nous enquérir des effets produits par l'exclusion, que nous ne devons pas surveiller avec sollicitude les premiers symptômes d'un retour au bien, et encourager dans ce chemin celui qui est tombé, afin que l'œuvre de restauration soit complète. Nous voyons dans la seconde épître que l'exhortation, écoutée par les Corinthiens, avait produit un grand zèle dans leur cœur, qu'ils s'étaient enfin humiliés de leur orgueil, et qu'un travail béni de

restauration s'était accompli
dans l'âme du retranché. Alors
l'apôtre change de
langage, et exhorte l'assemblée
à le recevoir de nou
veau, afin qu'il ne fût pas
consumé par une trop
grande tristesse.

VH

Chapitre 6

Le chap. 5 nous avait entretenus de la discipline nécessaire pour que la sainteté de la maison de Dieu pût être maintenue. Les Corinthiens devaient ôter « le méchant du milieu » d'eux-mêmes. Au chap. 6, l'apôtre aborde un autre mal, habituel parmi les Corinthiens et qui, hélas ! ne se rencontre que trop souvent aujourd'hui. Un frère faisait tort à un autre et, pour régler leur différend, ils allaient devant un

tribunal humain. L'apôtre les reprend avec tout le sérieux possible. Il leur parle de choses qu'ils avaient, mais qu'ils avaient oubliées, non pas de celles qu'ils ignoraient encore ; mais ils possédaient assez de vérités pour pouvoir se diriger, d'une manière qui honorât le Seigneur Jésus, dans le monde. «Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ?» Comment vous feriez-vous juger par ce dernier que vous jugerez vous-mêmes ? Et s'il est jugé par vous d'un si grand jugement, êtes-vous indignes de juger des

affaires de cette vie ? Il ne s'agit pas là de la vengeance exercée par le Seigneur, quand il sortira du ciel avec ses armées, mais d'un tribunal, d'un jugement judiciaire. Le Seigneur, comme cela nous est montré en beaucoup de passages, viendra s'asseoir sur le trône de sa gloire pour juger les nations, et nous serons associés avec lui dans ce jugement.

Et de plus, « ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? » On entend souvent appliquer cette parole aux anges « qui n'ont pas gardé leur origine », et qui sont réservés dans des chaînes éternelles, « sous l'obscurité, pour le jugement du grand jour » ; — ou encore à Satan et à ses anges qui seront jetés dans le feu éternel préparé pour eux (Matt. 25, 41). Mais il s'agit ici du fait que le trône judiciaire et gouvernemental est confié aux saints, et que ce trône est au-dessus des anges. S'il y a quelque acte de gouvernement envers les anges, Dieu

nous y emploiera. Ils sont envoyés comme serviteurs en faveur de ceux qui vont hériter du salut. Il n'est pas question de leur donner une position de suprématie, mais, au contraire, ils sont soumis à la suprématie de ceux que le Seigneur a associés à son gouvernement.

« Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? et nous ne jugerions pas les affaires de cette vie ? Si donc vous avez des procès pour les affaires de cette vie, établissez ceux-là pour juges qui sont peu estimés dans l'assemblée. » Le mot *peu*

estimés ne signifie pas qu'il nous faille choisir pour cela des frères qui soient dans un faible état spirituel. Ceux qui sont peu estimés sont ceux qui n'ont pas dans l'assemblée la place spéciale qu'occupaient, par exemple, « Jacques, et Céphas, et Jean, qui étaient considérés comme étant des colonnes » (Gai. 2, 9). Ces chrétiens peu estimés, n'ayant pas un don spécial, étaient néanmoins des hommes *sages*, car l'apôtre dit : « Ainsi il n'y a pas d'homme *sage* parmi vous, pas même un seul, qui soit capable de décider entre ses

frères ? »

Il fallait que de tels hommes eussent beaucoup de prudence, d'honnêteté, de bon sens, mais ils n'étaient pas des hommes en vue. Remarquez combien cela atteignait la conscience des Corinthiens. Leur grande prétention était la sagesse selon l'homme ; ils ne pouvaient assez exalter ceux qu'ils estimaient avoir, sous ce rapport, une position supérieure à d'autres, et quand arrivaient les difficultés les plus ordinaires de la vie, il n'y avait pas même un seul de tous leurs sages pour juger entre deux frères qui se disputaient !

Oh ! si nous avions davantage le
sentiment de ces
choses, quand nous voyons —
comme cela peut ar
river, car la chair est partout la
même dans les as
semblées des saints — surgir
une difficulté entre les
frères ! Si nous comprenions
que ces fonctions n'in
combent pas aux frères estimés
pour leurs dons, et
que ce n'est pas à eux à régler
ces différends !

Ici, l'apôtre exhorte les deux
parties. Il dit à celui
à qui l'on fait tort : « Pourquoi
ne vous laissez-vous
pas plutôt faire tort ? » A celui
qui fait tort : « Vous

faites des injustices et vous faites tort, et cela à vos frères ! » Les deux sont jugés, l'un parce qu'il n'a pas supporté l'injustice, l'autre parce qu'il l'a faite ; ce pendant, au sujet du dernier, il ajoute : « Ne savez-vous pas que les *injustes* n'hériteront point du royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni fornicateurs... ni voleurs, ni avares, ni ivrognes, ni outrageux... n'hériteront du royaume de Dieu ». Comme cela est sérieux, bien-aimés ! Ces cas d'injustice, d'outrages, d'ivrognerie, sont-ils donc inconnus dans les assemblées des chrétiens ?

L'apôtre les assimile
au fornicateur, dont il avait
parlé au chapitre précé
dent. Ils n'hériteront pas plus du
royaume de Dieu
que lui. Tous tombent sous le
jugement de l'assem
blée et sont considérés comme
des *méchants*.

De telles paroles ont de quoi
nous effrayer, et cela
est juste. Ne pas hériter du
royaume de Dieu, c'est
être exclu de sa présence ; c'est
ne pas entrer dans
le ciel, c'est être laissé sur la
terre pour le jugement. Il
ne faut pas oublier, et nous en
avons ici un exemple,
que jamais la parole de Dieu
n'atténue la responsa

bilité chrétienne. Mais il y a une ressource, la grâce, et nous le savons tous, sans quoi nous ne pourrions subsister. Les chrétiens non affranchis se servent de ces paroles pour se prouver à eux-mêmes qu'une fois sauvés ils peuvent être perdus de nouveau. Ce n'est en aucune manière ce que la Parole nous dit ; mais, quand elle nous place en présence de notre responsabilité, nous apprenons que, si nos actes ne nous laissent aucun espoir d'échapper au jugement, nous avons dans le cœur de Dieu les ressources de la grâ-

ce. Notre conscience est atteinte, l'humiliation est produite ; comme Pierre, nous pleurons amèrement, et nous disons à Dieu : Ton jugement est juste ! Alors Dieu nous répond comme à David : « J'ai fait passer l'iniquité de ton péché ». Il se plaît alors à nous montrer que là où l'injustice de l'homme a tout perdu, où le péché a abondé, la grâce de Dieu a surabondé.

Après avoir terminé ce sujet, l'apôtre aborde au v. 12 la seconde partie de ce chapitre. Il traite en deux versets de la liberté chrétienne. « Toutes choses

me sont permises, mais toutes choses ne sont pas avantageuses. » C'est de là que découle notre devoir comme chrétiens. S'il n'est pas avantageux pour mes frères que j'use de ma liberté, je ne dois pas en user. Jamais le Seigneur n'a fait une chose qui ne fût pas avantageuse pour d'autres. « Les viandes pour l'estomac, et l'estomac pour les viandes ; mais Dieu mettra à néant et celui-ci et celles-là. » Je n'aurai dans le ciel, ni viandes, ni organe qui les digère. Il y a, dans ce monde, des choses dont j'ai pleine liberté d'user, mais qui ne durent pas.

Partant de là, l'apôtre montre qu'il y a d'autres choses qui durent : « Or le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps ». Le corps dure. La conscience de toutes les nations païennes ne leur disait rien au sujet de la fornication, mais, lors de leur conversion, un immense changement avait eu lieu : leur corps avait été racheté, aussi bien que leur âme et leur esprit. Aussi leur dit-il : « Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres de Christ ? » (v. 15). Quel honneur donné au

corps du chrétien !
Il fait désormais partie de
Christ. Et l'apôtre ajoute :
« Mais Dieu a ressuscité le
Seigneur, et il nous res
suscitera par sa puissance ». Il
ne restera rien de nos
corps mortels et corruptibles
dans ce monde. Par
une puissance de vie qui les fera
sortir incorruptibles
du sépulcre, nous aurons des
corps glorieux, mais ce seront
nos corps. Du moment que, par
la foi et le
don du Saint Esprit, je fais
partie de Christ, mon
corps est un de ses membres.
Nous ne pouvons as
sez penser à cela. Nous faisons
tout entiers partie

de Lui, comme nouvelles créatures, les choses vieilles étant passées, et il met un honneur sur notre corps, parce qu'il l'a racheté, comme tout le reste, au prix de son sang sur la croix. Au commencement du christianisme, de faux docteurs enseignaient aux chrétiens à ne pas épargner le corps et à ne pas lui rendre un certain honneur (Col. 2, 23), tandis que le Seigneur lui donne, au contraire, une grande valeur, puisqu'il le ressuscitera incorruptible.

L'apôtre ajoute (v. 18) : « Fuyez la fornication : quelque péché que l'homme commette, il est hors du

corps, mais le fornicateur pèche contre son propre corps ». Contre son propre corps ! Introduirai-je la souillure dans le corps de Christ, dont le mien est un membre ? Comme cela devrait frapper nos esprits, nos cœurs, nos consciences ! Est-il possible que, uni si intimement à Christ, je puisse traiter légèrement la souillure ? Cette exhortation est d'une importance capitale pour les jeunes gens qui commencent dans le chemin de la foi, et sont exposés plus que d'autres aux convoitises de la jeunesse. Qu'ils méditent ce

chapitre, afin de se mettre en garde de compromettre la pureté du corps de Christ, sans parler de la manière dont ils s'exposent, par leur conduite, au jugement de Dieu et à la discipline de l'assemblée.

L'apôtre ajoute : « Ne savez-vous pas » — mentionnant toujours les choses qu'ils devaient connaître — « que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu ? »

Ainsi, non seulement notre corps est un membre de Christ, mais il est un temple du Saint Esprit. L'Esprit, don que nous avons reçu

directement de Dieu,
peut, en vertu de la rédemption,
habiter dans ce
temple. Le Seigneur Jésus,
lui-même, a appelé son
corps un temple, et, ayant été
affranchis du péché
par Lui, nous avons le droit de
considérer nos corps
de la même manière que Lui
considérerait le sien. Naturellement, en lui-même, il
était l'Être saint, ce que
nous ne sommes nullement,
mais il nous a si complètement purifiés par son œuvre,
que le Saint Esprit
peut venir habiter dans nos
corps. Contristerai-je
donc cet hôte divin par ma
conduite, en marchant

comme le monde, moi qui en ai
été retiré par le sang
de Christ, et vivrai-je comme
ceux dont le corps est
le domicile de Satan ? Puis-je
tolérer quelque impu
reté que ce soit, là où l'Esprit de
Dieu habite ? De
plus : « Vous n'êtes pas à
vous-mêmes ; car vous
avez été achetés à prix ». Je ne
m'appartiens plus ; je
ne puis plus faire ma volonté
dans ce monde ; le
Seigneur m'a acheté (et à quel
prix !) afin que je lui
appartienne à Lui seul, et que je
le serve. Et l'apô
tre conclut: «Glorifiez donc
Dieu dans votre corps».

Ainsi se termine ce chapitre si important, comme du reste tous ces chapitres qui contiennent une telle quantité d'exhortations pratiques pour notre vie journalière. Dieu veut que nous marchions dans une vraie séparation pratique du mal, jusqu'au moment béni où nous n'aurons plus à veiller sur nous-mêmes, ou à serrer nos vêtements autour de nos reins, avec la ceinture de la sainteté et de la justice, mais où nous pourrons, comme on l'a dit, les laisser flotter librement dans un milieu d'une pureté absolue, autour de Celui qui nous a acquis pour

Lui, à toujours !

VIII

Chapitre 7

Nous avons vu que, si les Corinthiens ignoraient certaines choses et avaient à les apprendre, ils en savaient fort bien une quantité d'autres, mais en négligeaient la portée dans leur conduite journalière, ou dans leur vie d'assemblée. C'était, de fait, plus grave encore que de les ignorer complètement ; aussi l'apôtre leur répète avec une juste sévérité : « Ne savez-vous pas ? » Ils ne

tenaient pas compte de leur état de mort dans la chair, à laquelle ils attribuaient de l'importance ; ils n'estimaient pas avoir été « crucifiés au monde », car, s'ils avaient des difficultés entre eux, ils recouraient à son jugement ; ils avaient affaire à un mal moral dans l'Eglise, et s'enorgueillissaient au lieu de s'humilier, pour que la discipline pût être exercée. En un mot, les premiers chapitres nous ont montré que ce qui manquait aux Corinthiens c'était, chose capitale, de réaliser que la croix de Christ avait mis fin au vieil homme par

le juge
ment. Or voici qu'omettant
cette question principale,
ils avaient toute sorte de détails
de casuistique à sou
mettre à l'apôtre. Néanmoins,
Dieu s'en sert pour les
éclairer au sujet de l'ordre qui
convient à la maison
de Dieu.

Ils demandaient s'il fallait,
oui ou non, avoir des
rapports conjugaux ; si des
chrétiens, ayant des
païens pour conjoints, devaient
vivre avec eux et ce
qu'ils devaient faire de leurs
enfants ; si, étant es
clave, on devait demeurer dans
cette condition, ou
s'en affranchir ; si l'on devait
rester vierge, ou non ;

si l'on pouvait manger des choses sacrifiées aux idoles ou s'en abstenir. Dieu répond à ces questions, intéressantes à leur place, car elles touchent la liberté chrétienne, mais qui, comme questions de détail, s'étaient emparées de l'esprit des Corinthiens, au détriment des vérités essentielles et d'ensemble. Un pareil état d'âme se rencontre fréquemment. En proportion de l'affaiblissement spirituel, on est volontiers occupé de questions qui ne mettent pas en rapport direct avec la personne de Christ. On donne

une importance exagérée au baptême, à la manière extérieure dont la cène doit être administrée, à la nourriture, aux vêtements, etc., questions auxquelles Dieu répond à l'occasion, car il a réponse à tout, mais dont Satan aime à se servir pour détourner les âmes du Seigneur.

Or je suis frappé de la manière dont l'apôtre traite ces sujets dans le chap. 7. Du v. 1 au v. 17, il ne parle pas comme *apôtre inspiré*, mais simplement comme *apôtre*, c'est-à-dire comme ayant reçu de la part de Dieu une *autorité* qui n'était pas l'inspira

tion, mais que, vu son origine, il avait le droit d'exercer ; car il avait mission divine de régler une quantité de questions dans les assemblées (v. 17), comme nous le voyons aussi dans les épîtres à Timothée et à Tite. L'apôtre donne donc des ordonnances, en vertu de son autorité apostolique qu'il met ici en contraste avec ce qu'il dit de la part du Seigneur (v. 10), c'est-à-dire avec l'inspiration.

Dans la seconde partie de ce chapitre (v. 25-40), Paul parle aux Corinthiens comme un homme ayant une *autorité spirituelle* au

milieu des saints. « Je n'ai pas », dit-il, « d'ordre du Seigneur ; mais je donne mon opinion comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle ». Vous direz peut-être : Dans ce cas-là, je ne suis pas tenu d'obéir. Comment! nous ne serions pas tenus d'écouter un homme qui est manifestement dirigé par l'Esprit de Dieu ? Si nous ne suivions pas ce qu'il nous dit, nous ne serions que des orgueilleux, nous estimant capables de décider une chose beaucoup mieux que l'apôtre, et nous oublierions ce que Dieu pense de

l'orgueil.

Quant à *Vinspiration*, nous serions bien embarassés de la *définir* et, n'étant pas inspirés, nous n'arriverions probablement jamais à le faire, mais nous savons que, dans l'inspiration, Dieu révèle à des hommes choisis de Lui, ses pensées et nous les communique, par leur moyen, d'une manière aussi complète qu'ils les ont reçues, les gardant de tout mélange de la chair, car il veut que ses pensées, qui nous sont destinées, arrivent à nous dans toute leur perfection divine.

Les quelques passages

contenus dans ce chapitre illustrent ces trois choses : l'autorité apostolique, l'inspiration, et le droit du chrétien spirituel à se faire écouter. Au v. 6 : « Or je dis ceci par indulgence, non comme commandement ». Ainsi, c'était simplement par égard pour leur faiblesse qu'il n'exprimait pas un ordre, ayant, pour le faire, l'autorité de la part de Dieu. Au v. 17 : « C'est ainsi que j'en ordonne dans toutes les assemblées ». Nous trouvons ici cette autorité s'exerçant partout dans l'Eglise. Au v. 25 : « Je n'ai pas d'ordre du Seigneur ; mais je

donne mon opinion comme
ayant reçu miséricorde
du Seigneur pour être fidèle ».

Il parle comme
homme spirituel qui devait être
écouté. Au v. 40 :

« Or j'estime que moi aussi j'ai
l'Esprit de Dieu ».

Il estime que, comme tel, il doit
être entendu. —

Quand il arrive à l'inspiration, il
dit au v. 10 : « Je

leur enjoins, non pas moi, mais
le Seigneur » ; mais

« quant aux autres, je dis, moi,
non pas le Seigneur »

(v. 12), distinguant entre sa
parole comme apôtre et
sa parole inspirée. Cette
dernière est la parole du

Seigneur, sortie du reste de la propre bouche de

Christ : « Ce donc que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas » (Matt. 19, 5, 6; Marc 10, 6-9).

Quand il s'agit du mariage, le Seigneur mentionne ce qui a été déclaré par inspiration dès le commencement : « Les deux seront une seule chair », puis il le confirme par sa propre parole, et l'établit ici par la parole inspirée de l'apôtre.


Ce chapitre 7, qui traite des liens et des relations appartenant à notre vie ici-bas, pourrait être intitulé:
La liberté chrétienne, réglée par une entière dépen

dance du Seigneur et de sa Parole. L'apôtre admet que les circonstances diffèrent, qu'il est légitime d'en tenir compte, et que chacun est libre d'en juger pour lui-même. Quand il s'agit du service du Seigneur, il voudrait toutefois que « tous les hommes » fussent comme lui (v. 7). C'est ce qui lui faisait dire à Agrippa : « Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de *toutes manières tels que je suis*, hormis ces liens » (Actes 26, 29). Cependant, en ce qui concernait le mariage ou la

vocation, il n'y avait aucun mal à ce qu'on agît autrement que l'apôtre, pourvu que ce fût « dans le Seigneur », chacun ayant « son propre don de grâce de la part de Dieu, l'un d'une manière, et l'autre d'une autre » (v. 7, 39). Le célibat offre de grands dangers, le mariage de grandes difficultés ; que chacun pèse cela devant le Seigneur et se décide ; il n'y a pas de mal dans cette décision. L'apôtre met au large le cœur des Corinthiens que cette pensée préoccupait; seulement, la femme ne devait pas être séparée de son mari, ni le

mari de sa femme.

Il y avait cependant des relations moins simples, celle par exemple d'une femme chrétienne avec un mari païen, ou d'un mari chrétien avec une femme



païenne (v. 12-17). Devaient-ils se séparer? Selon la loi juive, il aurait dû en être ainsi, comme on le voit au dernier chapitre d'Esdras : il fallait que l'Israélite se séparât de la femme étrangère, afin de pouvoir faire partie de la congrégation sainte qui était le peuple de l'Étemel. L'apôtre part de cette pensée pour montrer que, sous le régime de la grâce, les choses étaient exactement le contraire du régime légal. Un mari chrétien ne devait pas se séparer de sa femme païenne, parce que la femme était sanctifiée par le mari, et vice versa. Il va sans dire, qu'en par

lant de l'union d'un chrétien
 avec une personne du
 monde, l'apôtre ne pense pas un
 instant qu'il ait pu
 contracter une union pareille
 depuis sa conversion,
 mais suppose que la conversion
 de l'un ou de l'autre
 a eu lieu depuis le mariage et
 qu'il ne donne aucune
 liberté de s'allier à des
 personnes mondaines. L'in
 crédule étant donc sanctifié par
 le conjoint chrétien,
 les enfants, issus de cette union,
 sont saints et ont
 droit, par leur position, de faire
 partie de la maison
 de Dieu. Il faut se rappeler que
 c'est de la *maison*
 qu'il est question dans tous ces

chapitres, et non pas du *corps* de Christ. Les enfants sont placés dans une position de sainteté, de mise à part, condition exté-
rieure qui a rapport à la terre. Il ne s'agit pas ici de leur salut éternel, mais ils sont considérés comme fai-
sant partie de la maison de Dieu sur la terre, afin d'avoir part à toutes les bénédictions qui s'y trouvent.

L'apôtre aborde ensuite une autre question : Comment les chrétiens doivent-ils se comporter à l'égard des diverses conditions qu'ils occupaient lors de leur conversion ? D'abord, quand on est appelé dans la

circoncision ou dans
 l'incirconcision, il ne s'agit ni
 de
 l'une ni de l'autre, mais de «
 l'observation des com
 mandements de Dieu » (v. 18,
 19). Ensuite, il passe
 à l'état d'esclavage. Cette
 sentence qui semble ne pas
 nous toucher est, au contraire,
 d'une haute impor
 tance pour nous. Nous sommes
 très souvent appelés,
 étant dans une condition
 dépendante; nous voudrions
 secouer le joug, et ce désir
 devient le point de départ
 de beaucoup de misères dans
 notre vie chrétienne.
 S'agit-il d'esclavage ? il
 semblerait qu'un chrétien de
 vrait immédiatement se délivrer

de tels liens. L'apôtre ne donne point le conseil de se sauver de chez son maître, lui qui renvoyait à Philémon l'esclave fugitif, Onésime. L'esclave avait à rester dans la vocation dans laquelle Dieu l'avait appelé. Si Dieu lui donnait les moyens de se libérer, il devait plutôt en user (v. 21, 22), mais « que chacun demeure *auprès de Dieu* dans l'état dans lequel il a été appelé » (v. 24).

Enfin, les Corinthiens avaient interrogé l'apôtre au sujet de ceux qui n'étaient jamais entrés dans les liens du mariage. Il leur donne

les indications qu'un homme spirituel comme lui pouvait donner, car il estimait que lui aussi avait l'Esprit de Dieu (v. 40).

Il leur dit : que celui ou celle qui sont vierges, ne se marient pas. Sans ces liens, vous pouvez faire beaucoup de bonnes œuvres, car alors vous n'avez à plaisir *qu'au Seigneur*, ce qui est beaucoup meilleur. Je

vous donne ce conseil, mais vous êtes libres, absolument libres d'agir selon votre degré de foi, pourvu que vous ayez affaire au Seigneur ; et il ajoute : « Le temps est difficile ». Ce mot ne rend pas complètement la pensée du texte ; il signifie : « Le temps est raccourci ». Nous nous trouvons, depuis la croix, dans un temps où tout avance rapidement vers la fin. Tout passe ; qu'est-ce qui subsistera ? Ne vous embarrassez donc pas de ce qui pourrait entraver votre marche en avant. Et nous pouvons le dire encore bien plus que l'apôtre, car nous nous trouvons

tout près de la venue du
Seigneur. Voulons-nous
nous charger de tant de
fardeaux, de tant de liens qui
jouent nécessairement un très
grand rôle dans nos
vies ? Ils passeront avec la
courte existence à la
quelle ils s'attachent. Eh bien !
soyons comme ceux
qui ne sont pas mariés ; ne nous
laissons pas im
poser, dans notre marche
chrétienne, même les cho
ses les plus légitimes. Si nous
avons cette pensée
devant les yeux, comme nous
serions préservés d'in
térêts terrestres ! Et si nos cœurs
sont remplis de

Christ, nous aurons davantage
affaire à Dieu ; nous
serons attachés au Seigneur et à
ses intérêts ; nous
serons plus simples, plus
heureux, plus tranquilles ;
au lieu de subir toutes les
agitations du monde qui
nous entoure, nous pourrons le
traverser dans un
vrai repos moral.

Soyons attentifs à ces
exhortations d'un homme
qui, sujet aux mêmes passions
que nous, était par
excellence « l'homme spirituel
», lors même qu'il ne nous
donne pas ces conseils comme
des commande
ments, et ne les établit pas de
par son autorité apos

tolique. Ayons l'oreille ouverte
pour les entendre,
et des cœurs soumis aux
pensées exprimées par celui
qui pouvait dire : « J'estime que
moi aussi j'ai
l'Esprit de Dieu ».

IX

Chapitres 8-9, 23

Dans les chapitres 8 et 9,
l'apôtre répond encore
à deux questions ; celle du
chapitre 8 était si l'on
osait manger des choses
sacrifiées aux idoles, ques
tion bien sèche en elle-même,
mais au sujet de la
quelle l'Esprit de Dieu va

atteindre directement la conscience des Corinthiens. Il nous semble peut-être que ce sujet, ne nous concernant pas, peut être laissé de côté, mais nous allons voir que nous ne pouvons aucunement l'omettre. L'apôtre commence par dire : « Nous savons », terme de la connaissance chrétien ne, « car nous avons tous de la connaissance », puis il introduit une petite parenthèse : « La connaissance enfle, mais l'amour édifie. Si quelqu'un pense savoir quelque chose, il ne connaît rien encore comme il faut connaître ; mais si

quelqu'un aime Dieu, celui-là
est connu de Lui » (v. 1, 2).
Voilà donc qui nous
touche tous ! La question des
idoles est laissée un
instant de côté. On peut
connaître très bien la Pa
role, en exposer clairement les
détails et l'ensemble,


trouver la solution des difficultés qu'elle présente, et cette connaissance qui paraît si désirable, peut être une source d'orgueil spirituel, le pire orgueil de tous.

C'était précisément le piège des Corinthiens. Leur connaissance, à laquelle ils désiraient encore ajouter des éléments nouveaux, les avait enflés. L'apôtre revient, je ne sais combien de fois dans cette épître, sur ce péché. Prenons garde de ne nous occuper des choses de Dieu — je ne dis pas : avec la connaissance humaine, parfaitement incompétente, et ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ici

— mais en recherchant
la connaissance sans que notre
conscience soit en
jeu, car « la connaissance enfle
». Si nous n'avons
qu'elle, nous marchons vers la
ruine. Une seule
chose édifie : ce n'est pas la
connaissance, mais
l'amour, et si l'on n'est pas
conduit par l'amour,
aucune édification n'est
possible. Nous verrons au
chap. 14, que l'édification est le
but de toute action
dans l'assemblée ; une
prédication qui ne la produit
pas, n'a rien qui vaille : «
L'amour édifie ». « Si
quelqu'un pense savoir quelque

chose, il ne connaît rien encore comme il faut connaître » ; et l'apôtre ajoute : « mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de Lui ». Il est connu de Lui ! Voilà ce dont j'ai besoin comme chrétien ! Il me faut *la connaissance que Dieu a de moi* : cela me sort de moi-même. Ce sont les regards de Dieu, et non les miens, qui me sondent et jugent s'il y a dans mon cœur quelque affection pour Lui. Dans l'évangile de Jean, lors de la restauration de l'apôtre Pierre, le Seigneur


lui demande trois fois : « M'aimes-tu ? » Pierre en est profondément humilié ; il y avait, sans doute, chez lui de l'amour pour le Sauveur, mais il répond ce qu'un cœur humilié devait répondre : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime ». Il s'en remettait à la connaissance de Dieu, et non à la sienne. Désirant que les yeux de Dieu se portassent dans son cœur, il disait : « Sonde-moi » et connais-moi. La triste expérience qu'il avait faite lui avait montré que lui n'y voyait pas clair, mais que Christ le voyait, et cela lui suffisait. Ne nous laissons pas



entraîner à chercher la
connaissance pour elle-
même ; sans l'amour qui édifie,
elle n'est qu'une oc-
casion de chute.

L'apôtre ajoute : « Nous
savons qu'une idole n'est
rien dans le monde, et qu'il n'y
a point d'autre Dieu
qu'un seul ». Pour les hommes,
il y a beaucoup de
dieux et beaucoup de seigneurs,
beaucoup qui sont
appelés dieux, soit dans le ciel,
soit sur la terre, mais
« pour nous, il y a un seul Dieu,
le Père, duquel sont
toutes choses, et nous pour lui,
et un seul Seigneur,
Jésus Christ, par lequel sont
toutes choses, et nous

par lui ». Telle est la connaissance chrétienne. Tu ajoute : « Toutefois la connaissance n'est pas en tous », c'est-à-dire qu'il y avait parmi eux des gens qui, sortis du paganisme, n'avaient pas encore réalisé que l'idole n'était rien en elle-même, et, quand ils mangeaient des choses qui lui étaient sacrifiées, comme ils ne pouvaient faire abstraction de l'idole, leur conscience, étant faible, en était souillée. Comment les Corinthiens avaient-ils à se comporter vis-à-vis de ces faibles? L'apôtre donne des prescriptions à cet égard. Tu as toute liberté de




manger des choses sa
crifiées aux idoles, mais si un
frère pour lequel l'ido
le est quelque chose, t'en voit
manger, tu l'engages
dans le même chemin que toi ;
sa conscience est
souillée, et si tu as souillé sa
conscience, ce frère pé
rira. Cela ne veut pas dire que
ce frère soit perdu,
mais que je suis responsable
d'avoir conduit un frère
faible à la mort. Dieu est
puissant pour l'en sortir
par sa grâce, mais moi, par ma
connaissance, j'aurai
accompli un acte qui fait périr
mon frère. Par cet
acte, je pèche « contre Christ ».

Telle est la fin de ce chapitre


qui revient à ceci :
Que toutes choses soient faites
pour Christ, en
amour, et s'il en est ainsi, je
puis être certain que ce
sera pour l'édification de mon
frère, au lieu d'être
pour sa destruction.

Si le premier de ces deux
chapitres traite de la
liberté quant aux idoles, le
deuxième nous entretient
de la liberté quant au ministère.
Je ferai remarquer
en passant que les mots *droit*
dans ce chapitre et
liberté, dans le chapitre
précédent, sont un seul et
même mot (5, 9 ; 9, 4). Nous
avons ici la réponse à



la dernière question adressée à l'apôtre par les Corinthiens. Il se trouvait au milieu d'eux des personnes qui prétendaient avoir des droits égaux à ceux de Paul (cf. chap. 4), et mettaient en question jusqu'à la valeur de son apostolat. Les Corinthiens qui avaient été convertis par son moyen s'étaient sentis la liberté de le questionner à ce sujet. L'apôtre de mande d'abord : « Ne suis-je pas apôtre ? » Un apôtre était caractérisé par le fait qu'il avait vu le Seigneur ; or Paul l'avait vu (v. 1). Quant au résultat de son œuvre, ils en étaient


eux-mêmes la preuve
(v. 1-3). Il y avait, comme
toujours, des personnes
parmi les chrétiens, qui faisaient
de l'assemblée de
Dieu leur monde, cherchant à y
jouer un rôle, à s'y
faire une position, à y accaparer
une autorité. Pour
y réussir, ils cherchaient à
détruire l'influence de
ceux que Dieu lui-même avait
établis dans sa mai
son. Lorsqu'un frère cherche à
acquérir une autorité
personnelle dans l'assemblée, il
se met nécessaire
ment en conflit avec ceux
auxquels le Seigneur l'a
confiée. L'apôtre aborde ce
sujet et montre qu'il



avait les mêmes droits, la même liberté que tous les autres apôtres, le droit de manger et de boire, le droit de se marier et de conduire sa femme avec lui.

Est-ce que lui et Barnabas étaient les seuls qui n'eussent pas le droit de ne pas travailler ? Les autres apôtres ne travaillaient pas, tandis que Paul faisait des tentes, choisissant une vocation des plus humbles, et travaillant de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux des autres. N'avait-il pas le droit d'attendre quelque profit de son ministère ? La pa

role de Dieu elle-même
enseignait les frères sur ce
point : « Tu n’emmuseras pas
le bœuf qui foule
le grain ». Dieu avait-il les
bœufs en vue ? Il y avait
donc, dans ce passage du
Deutéronome, une allu
sion directe à l’œuvre de ceux
qui travaillaient pour le
Seigneur. Mais l’apôtre avait
renoncé à tous ces
avantages. Il avait toute liberté,
quant à son minis
tère, d’user des droits que Dieu
conférait à ceux qui
s’occupaient de l’Evangile,
mais il s’en était privé et
ne voulait pas voir anéantir sa
gloire. Malheur à lui,
s’il ne remplissait pas ses




obligations ; mais sa gloire
était liée à l'Évangile, parce que
son cœur y était
tout entier ; sa gloire était de
rendre l'Évangile
exempt de frais, de ne pas lui
coûter quoi que ce fût.
Il le voulait aussi libre que
lui-même, et toute sa vie
avait eu cette direction.

Depuis le v. 19, il ajoute
encore un autre point.
Il était libre, entièrement libre,
mais lui qui était li
bre à l'égard de tous, s'était
asservi à tous. C'est un
des beaux traits du caractère de
ce cher serviteur de
Dieu : il n'avait jamais pensé à
lui-même, tandis que
d'autres, attaquant son


apostolat, cherchaient à s'élever sur ses décombres. Il ne cherchait pas à se défendre et n'avait qu'une pensée : gagner le plus de gens possible à l'Évangile. Quand il avait affaire à des Juifs, il était comme un Juif ; il était devenu toutes choses pour tous, afin d'en sauver quelques-uns (v. 21, 22).

Combien de fois n'entendons-nous pas citer ces paroles pour justifier le mélange des chrétiens avec le monde ! Il ne faut pas, dit-on, s'en retirer ; l'apôtre lui-même se faisait tout à tous, et nous sommes



appelés à faire comme lui pour
gagner le monde à
Christ. La parole de Dieu ne
contient aucune pensée
semblable. L'apôtre était
entièrement séparé du monde,
de tous les avantages qu'il
pouvait lui offrir ; il
les considérait tous comme des
ordures, afin d'attein
dre Christ. S'il s'agissait de
gagner les âmes, il se
faisait tout à tous,
complètement libre à l'égard
des
Juifs, des Grecs et des barbares,
mais s'assujettissant
à tous pour les amener au
Seigneur ; ne se plaçant
pas lui-même sous la loi pour
gagner les Juifs, mais

les prenant sur leur terrain, afin
 de les convaincre
 de péché. C'est ainsi qu'il allait
 de synagogue en
 synagogue, les appelant «
 hommes frères », invo
 quant l'autorité des saintes
 Ecritures de l'Ancien Tes
 tament qu'ils reconnaissaient
 comme la parole de
 Dieu, pour leur annoncer le
 Messie qu'ils atten
 daient, et leur montrer, d'après
 leur loi et leurs pro
 phètes, que ce Messie était le
 Christ. Il était sans loi
 à Athènes, et y prêchait le Dieu
 créateur, afin de les
 amener à Christ, au « dieu
 inconnu » ; il prêchait aux
 Romains la justice, la




tempérance et le jugement à
venir, afin d'atteindre leur
conscience et de les faire
recourir à un Sauveur ; parmi
les chrétiens de Co
rinthe, il était faible, afin de
gagner les faibles à la
croix de Christ.

Certes, nous ne pouvons en
aucune manière nous
associer avec le monde pour
sauver le monde, puis
que nous lui sommes crucifiés ;
mais nous pouvons
le traverser dans l'esprit de
l'apôtre, afin que de toute
manière nous en sauvions
quelques-uns ; faisant tou
tes choses à cause de
l'Évangile, afin que nous

soyons
co-participants avec lui (v. 23).
Paul voyait, pour
ainsi dire, dans l'Évangile, une
personne pour laquelle il
travaillait et souffrait ; il
s'identifiait avec
tout ce qui lui arrivait.

Que Dieu nous donne de
réaliser cela comme
l'apôtre ! Que l'Évangile de
Christ, Christ lui-même,
prenne une telle place dans nos
cœurs, qu'il soit le
mobile de toute notre vie ici-bas
! Nous sommes tous
appelés à être co-participants
avec lui, comme l'apô-
tre le dit au commencement de
l'épître aux Philip-
piens, en les louant beaucoup à



cet égard. Si l'Évan
gile souffre dans ce monde, nos
cœurs lui sont-ils
liés, de manière à ressentir
l'opprobre dont il est
couvert ? Si nous assistons à ses
progrès, nous en ré
jouissons-nous ? Dieu nous y
appelle. Chacun de
nous peut avoir part à cette
Bonne Nouvelle par ses
paroles, ses prières, sa
sympathie, ses services, et en
apprécier l'importance dans ces
« temps difficiles ».

Que Dieu nous donne d'estimer
l'Évangile, beaucoup
plus que nos cœurs, si
facilement légers et mondains,
ne nous le font, hélas, estimer
d'habitude !

X

Chapitre 9, 24-19, 13

Nous avons terminé le premier grand sujet de cette épître, l'ordre qui convient à la maison de Dieu.

Nous trouverons depuis le chap.

10, 14, l'ordre qui

appartient à l'Assemblée

comme corps de Christ,

mais auparavant, le court

passage que nous venons

de lire introduit une chose

intermédiaire, très impor

tante, qui n'est proprement ni la

maison, ni le corps,

mais *la profession chrétienne* qui se

formait jadis, et


remplit aujourd'hui le monde



civilisé.

Remarquez que la division en sujets, que nous venons de mentionner, si simple, si logique, pour ainsi dire, se retrouve fréquemment dans les Ecritures. Citons l'Apocalypse, livre si peu compris dans son ensemble, quoiqu'il soit le plus régulièrement distribué de tous les récits bibliques ; citons aussi le prophète Esaïe, dont l'Esprit a soin de marquer les différentes parties d'une manière si frappante ; citons enfin les Psaumes, groupés et subdivisés de manière à nous éviter d'en fausser l'interprétation. Il en est


de même pour d'autres livres, seulement il faut par fois plus d'attention pour en pénétrer la structure ; mais en l'étudiant, le plan général de la Parole nous devient plus familier. Il ne suffit pas, en effet, de lire la Bible sans l'étudier, car ce serait la traiter irrespectueusement et s'exposer à ne pas comprendre la pensée de Dieu. Il faut apprendre à la « découper justement », comme dit l'apôtre à Timothée. Nous ne pouvons assez recommander cette *étude* de la Parole à ceux qui commencent dans le chemin de la foi,



mais elle doit être faite sous le regard de Dieu, dans la dépendance du Saint Esprit, et avec prière. Ces trois choses nous rendent capables de nous en approcher les trésors. S'en occuper superficiellement est un moyen certain de ne pas la connaître. Sans doute, notre connaissance ne peut être que partielle, mais, en y faisant des progrès, nous marchons vers la perfection, vers le moment où ce qui est en partie aura disparu et où nous connaîtrons le Seigneur, comme nous avons été connus de lui. On a comparé ce progrès à une lampe, placée au


bout d'un long corridor
sombre. A mesure que nous
avançons vers ce foyer
de lumière, nous en recevons
plus de clarté, et,
quand enfin nous l'avons
atteint, nous pouvons le
tenir dans nos mains et le
posséder tout entier. C'est
ainsi que le chrétien marche
vers Christ.

Tout homme qui professe lui
appartenir est res
ponsable de l'atteindre.
L'apôtre, dans le passage
que nous avons lu, parle
d'abord de cette responsa
bilité (9, 24-27), en se donnant
lui-même comme
exemple. Il ne la traitait pas à la
légère. Les Co



rinthiens auraient dû savoir cela, mais ils ne marchaient pas selon cette connaissance. L'apôtre place devant eux la nécessité que la vie chrétienne soit un témoignage réel et public devant le monde. Il y a, en effet, pour le chrétien, une vie intérieure et un témoignage public ; c'est de ce dernier qu'il parle ici. Il prend l'exemple des jeux olympiques, qui consistaient à remporter le prix à la course ou dans la lutte corps à corps — et cela en public, aux yeux de tous. Notre témoignage public devant le monde con


siste, de même, en ces deux choses. Au chap. 3 des Philippiens, l'apôtre dit qu'il court pour le prix de l'appel céleste de Dieu, dans le Christ Jésus. Cet appel est d'être, devant Dieu, saints et irréprochables en amour, comme Christ. « L'espérance de l'appel » est d'atteindre cet état, au moment où nous aurons ce caractère, non seulement *en* Christ, comme nous l'avons maintenant, mais *avec* Christ, quand nous serons dans la même gloire que Lui. Nous avons à courir dans la lice, afin de remporter le prix ; pour l'atteindre et ne pas nous laisser



distancer, il nous
faut courir comme étant *seuls* à
l'obtenir. L'apôtre
rejetait comme des ordures tout
ce qui pouvait l'en
traver dans cette course. Des
ordures ! Considérons-
nous les choses du monde, ses
avantages, ses trésors,
et aussi ses vanités, comme
autant de filets tendus
pour nous enlacer, comme
autant de fardeaux à re
jeter ? Quand le soldat reçoit
l'ordre d'enlever une
position, il laisse son sac au bas
de la pente, peu
soucieux de ne pas le retrouver.
Souvenons-nous que
nous devons courir en présence
de milliers de té


moins. Pour ne pas être couverts de confusion, il nous faut non seulement cet effort que la Parole appelle « la vertu », mais la patience, un cœur libre, des yeux fixés invariablement sur le but à atteindre qui est Christ. Sans doute, un grand nombre l'atteindront. de fait, grâce à Dieu, mais chacun de nous doit se dire qu'il n'y a qu'un prix, et courir comme si une seule personne devait le gagner. Quel zèle une telle pensée doit produire !

Outre la course, il y a la lutte : notre combat est avec les puissances spirituelles.




Ne nous laissons pas
arrêter dans notre course par la
fatigue, le découra
gement, ou par le monde ; ne
nous laissons pas affai
blir, dans le combat, par les
pièges que l'Ennemi nous tend
sans cesse. Une des conditions
préliminai
res de la victoire, c'est de vivre
« de régime en tou
tes choses » ; il faut être *préparé*
pour le combat
avant d'entrer en lice. Le
régime est une chose pé
nible qui exige une attention
soutenue, un renonce
ment continu à nous-mêmes.
A ce prix-là nous
recevrons, comme récompense
du combat, une cou

ronne incorruptible. L'apôtre avait rempli ces conditions d'une manière fidèle et pouvait dire à la fin de sa carrière : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course... désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition». Il se donne ici (v. 26) comme modèle. Son combat était réel, et non pas un simulacre de combat, comme toute sa carrière apostolique nous le prouve. Il luttait, soit qu'il eût affaire à l'hostilité des



hommes, soit qu'il eût
affaire aux tentatives de Satan
pour détourner les
âmes de Christ. Quand la vérité
de l'Évangile était en
question, et que l'Ennemi
cherchait à la détruire en
ramenant les âmes sous la loi ;
ou quand il cherchait
à annuler la croix de Christ en
asservissant les Co
rinthiens aux principes du
monde, il trouvait l'apôtre
sur son chemin. Mais, bien plus,
pour livrer ce com
bat, il vivait de régime : il
mortifiait et asservissait
son corps, ne cédant en rien à la
chair et la domi
nant par l'énergie du Saint


Esprit, car il sentait toute la responsabilité de la *profession chrétienne*. Il ne dit pas : de peur qu'après avoir cru, mais : « de peur qu'après avoir *prêché* à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé », car il s'agit ici de la profession, et non pas de la foi, de la responsabilité, et non pas de la grâce. Il est possible qu'une personne ait reçu des dons remarquables et qu'elle s'en serve ; disons même que, par son moyen, Dieu convertisse des âmes, et après tout cette personne sera elle-même réprouvée. Comme toujours, l'apôtre, quand il parle de la



responsabilité, use de termes
aussi absolus que possible.
Posséder des dons, avoir
un ministère public,
prêcher à d'autres, sans réalité
pour soi-même, sans
jugement ni renoncement de soi
devant Dieu, en un
mot, sans la vie intérieure qui
corresponde à la profession —
n'a aucune valeur.
Ne cherchez pas, comme cela
se fait si souvent, à éluder
la valeur de ce terme : répro-
uvé. Un réprouvé est un homme
rejeté de Dieu, condamné aux
peines éternelles. Cela ne
veut pas dire que l'apôtre
doutât en rien de la perfection
de la grâce, mais il

prenait au sérieux sa course, son combat et son témoignage, et en considérait toute la solennité.


Après s'être donné en exemple par sa profession, il aborde la question de la chrétienté professante. Ici, l'on ne peut assez répéter, contrairement à ce que l'on dit souvent, qu'il n'existe pas deux genres de professions, l'une vraie, l'autre fausse : il n'y en a qu'une, mais, comme dans la parabole des dix vierges, elle peut être ou n'être pas accompagnée de la *vie de Dieu*. Nous allons parler de la non-valeur de



la profession chrétienne sans
vie, mais mon désir est que
nous commençons par faire
comme l'apôtre,
que nous appliquions la réalité
de la profession
chrétienne à nous-mêmes, avant
de l'appliquer à
d'autres.


Au chap. 10, 1-4, il aborde
cette question : Qu'est-
ce que la profession chrétienne,
et quel droit donne-
t-elle au salut éternel ? En
réponse, il prononce le
jugement le plus complet sur la
chrétienté profes-
sante. Prenant l'exemple du
peuple d'Israël, il l'ap-
plique à ce qui est issu du
christianisme. Israël

s'était mis en marche pour
atteindre le pays de Ca
naan, conduit par la nuée qui,
dès les premiers pas,
le protégeait de jour et
l'éclairait de nuit. Le Dieu de
gloire s'y trouvait. Tous ils
avaient passé à travers la
mer Rouge, symbole de la mort
de Christ sous le
jugement de Dieu. Ces deux
choses, la nuée et la
mer, appartiennent aussi bien à
la chrétienté pro
fessante qu'au peuple d'Israël
selon la chair : la pré
sence de Dieu, et la
connaissance du salut qu'on ob
tient par le sang du Sauveur. «
Et que tous ils ont



été baptisés pour Moïse dans la
nuée et dans la
mer » (v. 2). Israël avait une
sorte de baptême que
la Parole assimile au baptême
chrétien. Ils avaient
tous été baptisés pour Moïse,
leur chef, c'est-à-dire
qu'ils avaient porté sur eux,
pour ainsi dire, la livrée
de Moïse, comme le professant
porte la livrée de
Christ. Israël l'avait prise dans
la nuée et dans la
mer ; la profession chrétienne
reconnaît comme *Seigneur*
gnneur un Christ vivant qui la
protège et qui l'éclaire,
un Christ mort, pour lequel elle
est baptisée, car, remarquez-le


bien, le baptême n'est pas autre chose que le signe de la profession chrétienne. — Israël avait eu la manne et l'eau du rocher : spirituellement, ces choses représentent le Fils de Dieu, descendu du ciel pour nourrir le peuple, et le Saint Esprit pour le désaltérer. Ces bénédictions appartiennent aussi à la chrétienté, dont il est dit qu'elle a «goûté du don céleste » et est devenue participante de l'Esprit Saint (Héb. 6). Notez bien qu'il ne parle pas ici des sacrifices juifs, types de la rédemption, ni de manger la chair et de boire le sang de



Christ, ce qui implique
rait la vie éternelle. Or ces
privilèges extérieurs ont-
ils réussi à sauver Israël, ou
sauveront-ils la chré-
tienté professante ? De tous les
hommes adultes sor-
tis d’Egypte, deux hommes de
foi seuls ont traversé
le Jourdain pour entrer dans la
terre promise. Et
qu’est-ce qui avait excité la
colère et le jugement de
Dieu contre ce peuple ? 1° Ils
avaient convoité des
choses mauvaises. 2° Ils avaient
été idolâtres ; et no-
tez qu’il ne cite pas ici le veau
d’or, mais le festin
qui l’avait accompagné, et qui


peut tout aussi bien caractériser les chrétiens professants : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour jouer ». 3° Ils avaient commis fornication avec les filles de Moab, avec les ennemis de Dieu. 4° Ils avaient tenté Christ. 5° Ils avaient murmuré. Tout cela ne s'applique-t-il pas aussi bien à la chrétienté professante, qui sera jugée du même jugement qu'Israël ?

Remarquez cette parole de l'apôtre : Ces choses sont arrivées « comme types de ce qui nous concerne ». Il parle maintenant à




ceux qui ne sont pas
de simples professants, mais qui
ont la vie de Dieu.
Chacun d'eux est appelé à se
demander : Est-ce *mon*
cas ? *Mon* cœur convoite-t-il des
choses mauvaises ?
Est-ce que je trouve ma joie
dans les jouissances ma
térielles ? Est-ce que je doute de
l'amour de Christ ?
Suis-je mécontent de rencontrer
l'épreuve dans ma
carrière ? Prenons-y garde. Le
jugement de Dieu at
teint ceux qui suivent ce
chemin. Toute la question
de notre responsabilité revient
se placer ainsi devant
nous, et si l'apôtre nous a parlé
au chap. 9 de la

sienne, la nôtre est-elle moins grande ? Si la profession chrétienne, si la chrétienté, malgré les bénédictions sans nombre dont Dieu l'a comblée, doit tomber sous le jugement, son sort ne nous servira-t-il pas « d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints ? » Remarquez qu'il en est toujours ainsi. Nous ne sommes pas appelés à prononcer le jugement sur la chrétienté ; c'est l'affaire de Dieu seul ; mais il veut que nous appliquions ces vérités à notre propre état, que nous nous demandions : Est-ce que



toi, possédant la vie divine et
l'Esprit de Dieu qui est
venu faire sa demeure chez toi,
tu te contentes, d'ap
parences, te mettant au même
niveau qu'une profes
sion sans vie? Si nous avons
compris la grâce de
Dieu, nous en finirons
résolument avec toutes ces
choses, comme l'apôtre Paul.
Depuis la mort de
Christ, « les fins des siècles »
nous ont atteints ; c'en
est fait pour nous de la
responsabilité de l'homme pé
cheur, Christ Payant portée à la
croix pour quicon
que a cru en lui, et nous
sommes entrés comme
chrétiens dans une sphère

nouvelle, sphère de béné
dictions célestes, mais nous
avons à réaliser cette po
sition, et notre *responsabilité*
comme chrétiens de
meure tout entière. Combien il
est important pour
nous d'être remplis du sérieux
que comporte notre
vie chrétienne (et Dieu veuille
le produire dans cha
cune de nos âmes), de
comprendre que nous ne pou
vons pas nous borner à une
conduite extérieure, plus
ou moins correcte, comme les
professants sans vie,
mais que notre état intérieur
doit y correspondre. Si
nous sentons combien nous
avons manqué à notre



responsabilité, disons en nous
humiliant devant Dieu:
J'ai péché contre toi !
Cependant il reste une seule
chose sur laquelle nous
puissions compter, c'est que
Dieu est fidèle. Dans sa grâce, il
m'a amené à Lui.
Je devrai faire toute sorte
d'expériences, si, pareil
aux Corinthiens, je n'ai pas
commencé par le juge
ment complet de moi-même à la
croix, mais Sa grâce
ne peut changer ; il est puissant
pour me restaurer ;
je ne puis m'appuyer que sur
Lui. Me fera-t-il dé
faut ? Jamais ! Si j'abandonne
un instant seulement

sa main, je tomberai ; et
combien de chutes honteu
ses et souvent retentissantes
dans la vie du chrétien
sont venues de ce que, se
confiant en lui-même, il a
abandonné le bras puissant et
fidèle qui seul pouvait
le soutenir !

Chapitres *10*, 14-72, 16


La fin du chap. *10* et ceux qui suivent, nous entretiennent d'un nouveau sujet : l'ordre et l'organisme de l'Assemblée comme corps de Christ. Pour le « corps », comme pour la « maison », l'épître aux Corinthiens diffère beaucoup de celle aux Ephésiens. Cette dernière nous montre l'Assemblée croissant pour être un temple saint dans le Seigneur ; elle en parle comme d'une habitation de Dieu par l'Esprit ; elle nous la montre aussi comme un Corps uni avec sa Tête glorifiée dans le ciel.

L'Assemblée est le
corps de Christ selon les
conseils éternels de Dieu.
Enfin, cette même épître aux
Ephésiens parle de
l'Assemblée comme de
l'Epouse de Christ, ne faisant
qu'un avec Lui, les deux n'étant
qu'une seule chair,
quoique cette Epouse lui soit
soumise. C'est l'Epou
se, telle que Christ la voit, mais
il la purifie ici-bas,
afin qu'il se la présente sainte et
sans défaut dans la
gloire.

Par contre, comme nous
l'avons vu, l'épître aux
Corinthiens considère
l'Assemblée comme une mai

son édifiée par l'homme,
responsable des matériaux
qu'il y introduit et de l'ordre qui
doit y régner. Si
nous la considérons au point de
vue du corps de
Christ, cette épître nous
présente aussi tout autre
chose que celle aux Ephésiens.
Nous y voyons le
corps (de même que la maison)
au point de vue de

sa responsabilité, de la manière dont il doit fonctionner pour manifester Christ ici-bas. Cette pensée est développée dans tous les chapitres que nous allons considérer, jusqu'à la fin du chap. 14. Il faut que l'Assemblée manifeste le fonctionnement et l'unité qui appartiennent au corps de Christ. Vous comprendrez aisément l'immense importance pratique de ce point de vue, car, ne fussions-nous que trois ou quatre, nous sommes tenus de représenter l'unité du corps de Christ dans ce monde, et l'ordre qui appartient à cette unité.




C'est pourquoi le rôle assigné à la *Table du Seigneur* est très remarquable dans les vers. 14 à 22 du chap. 10. Il s'agit, en tout premier lieu, d'établir qu'il y a, dans ce monde, une manifestation de l'unité du corps. Cette unité existe ; ce n'est pas à nous à la faire ; il y a, est-il dit dans l'épître aux Ephésiens, un seul corps et un seul Esprit : c'est ce que Dieu a fait. Mais nous sommes ici-bas, et nous avons à manifester cette unité devant le monde. De fait, il n'y a qu'une seule place où elle puisse l'être : c'est la table du Seigneur. Le « seul pain »

que nous avons sur
 cette table et auquel nous
 participons tous, est le
 signe visible que nous sommes
 tous un seul corps.

Que le monde veuille ou ne
 veuille pas le voir, cela
 n'y change rien. Il y a ici-bas un
 témoignage, le seul
 qui puisse être rendu à cette
 unité, un témoignage
 établi de Dieu. Voilà ce qui fait
{en partie, car nous
 ne parlons pas encore ici de la
 Cène comme *mémorial*
rial) la valeur de la Cène du
 Seigneur pour nous.

Nous ne devons jamais
 l'oublier. Si nous ne nous
 réunissons pas autour de la table
 du Seigneur pour




participer à ce *seul pain*, nous
montrons une indif
férence coupable au sujet de la
manifestation de
l'unité, confiée à notre
responsabilité.

Mais, en lisant ces versets,
nous pouvons nous
rendre compte d'un autre fait,
c'est qu'on pourrait
être réunis comme chrétiens
autour de cette table,
sans manifester l'unité du corps.
Je crois que ce fait
est important et parle à nos
consciences. Une assem
blée comme celle des
Corinthiens, moralement divi
sée, en mauvais état spirituel,
pleine de compétitions,
de querelles, sans union

pratique, peut-elle préten-
dre à manifester l'unité à la
table du Seigneur ?


Absolument pas. « Je parle »,
dit l'apôtre, « comme
à des personnes intelligentes :
jugez vous-mêmes de
ce que je dis » (v. 15). Si la
table du Seigneur est
l'expression de l'unité du corps
de Christ, nous
n'avons pas le droit de dire que
nous avons cette
table et manifestons l'unité du
corps, quand prati-
quement nous sommes désunis.
Car, notez-le bien,
toute cette épître traite, non pas
comme celle aux
Ephésiens, de ce qui est dans les



conseils de Dieu,
mais de notre responsabilité et
de la manifestation
pratique de ce que Dieu a établi.
Nous pouvons donc
perdre, par notre faute,
l'immense privilège d'annon
cer la vérité capitale qu'il y a
dans ce monde un
corps de Christ, dont tous les
chrétiens, unis en
semble, font partie. Grâce à
Dieu, ce corps reste un
à ses yeux, mais si nous
sommes infidèles, il ne pourra
plus l'être aux yeux du monde,
et quelle perte en
résultera pour le Seigneur et
pour son témoignage !


Il est dit au v. 16 : « La coupe
de bénédiction que

nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ?» A ce propos, je voudrais faire remarquer que la communion a deux caractères. Dans la première épître de Jean, au chap. J, vous trouvez que, en vertu de ce que nous possédons la vie éternelle, notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. La communion nous y est présentée comme une jouissance et une part commune avec *le Père et le Fils*. Nous jouissons du Fils comme le Père en jouit,



et du Père comme le
Fils en jouit, et nous pouvons
participer à tout ce
qui est leur part. Dans notre
chapitre, la commu-
nion est *la participation des*
croyants, en commun, à
toutes les bénédictions qui nous
ont été apportées
par le sang de Christ. C'est une
notion d'une étendue
moindre que celle de Jean, et
cependant une bénédiction
immense. Vous trouvez
la coupe d'abord et
le pain ensuite, car c'est le sang
de Christ qui nous
introduit dans toutes ces
bénédictions. C'est par son
sang que nous sommes rachetés,

justifiés, sanctifiés,
que nous avons obtenu la paix,
que nous entrons dans
le sanctuaire, que nous sommes
amenés à Dieu, que
nous sommes capables de nous
tenir devant Lui, sans
conscience de péché. En un
mot, le sang de Christ est
toujours la source et le point de
départ de tous nos pri
vilèges. La coupe est une coupe
de bénédiction. Nous avons
communion à ce sang,
c'est-à-dire que nous
avons la jouissance, et cela en
commun, de tout ce que
ce sang nous apporte, et alors,
comment ne pas bénir
cette coupe ? « Le pain que
nous rompons » est la




communion du corps du Christ. Nous avons une participation en commun à ce corps, et nous nous identifions avec lui. Quand le seul pain est posé sur la table et que nous le rompons, nous manifestons en commun que nous faisons, tous ensemble, partie de ce seul corps ; nous manifestons l'unité. Au chap. 11, le sang *et* le corps signifient ensemble la mort (le sang séparé du corps). Quand nous prenons part à la Cène, nous annonçons sa mort, et nous faisons le mémorial de Lui-même et de ses souffrances.

Je n'entrerai pas beaucoup

dans les détails de ce qui suit. L'apôtre met la table du Seigneur en regard de l'autel juif et en opposition avec la table des démons. Il nous montre alors que, si l'idole n'est rien, en elle-même, derrière l'idole, chose grave, se cachent les démons, et il ne veut pas que les chrétiens soient assis à la table des démons. Le païen a communion avec les démons ; le Juif, qui a part aux sacrifices, a communion avec l'autel ; le chrétien, qui a part à la table du Seigneur, a communion avec Christ.

Avons-nous à cœur de



manifester l'unité du corps
de Christ, ou ferons-nous
comme le monde, allant
où bon nous semble ? Soyons
donc intelligents et ne
provoquons pas le Seigneur à
jalousie !

Les versets 23 à 33 nous
exhortent à ne pas re
chercher chacun son propre
intérêt, mais l'intérêt

d'autrui. N'est-ce pas la
 conséquence naturelle du
 fait que nous sommes un seul
 pain, un seul corps ?

L'apôtre termine en disant : «
 Soit donc que vous

mangiez, soit que vous buviez,
 ou *quoi que vous*

fassiez, faites tout pour la gloire
 de Dieu » (v. 31).


Je m'arrête sur ce passage. Un
 chrétien qui a une
 conscience délicate et timorée
 se demande souvent :

Est-ce bien ou mal de faire ceci
 ou cela ? Je ne pour

rais le lui dire, mais il trouve,
 dans la parole de Dieu,


une règle parfaite, s'adaptant à
 toutes les circonstan

ces de sa vie, au manger et au
 boire, au repos ou à



l'activité, à la maison ou au voyage, à une invitation ou à une fête, aux relations avec le monde, à tout enfin, et cette règle, c'est la *gloire de Dieu*. Comment puis-je faire ces choses à la gloire de Dieu ? En imitant le Seigneur dont c'était la mesure. « Soyez mes imitateurs », dit Paul, « comme moi aussi je le suis de Christ » (77, 1). Dès lors tout est simple. Quand je prends la même règle en main, elle me dirige sans hésitation, sans inquiétude de conscience ; elle devient la source de toute la conduite du chrétien dans ce monde. Il est dit

aussi : « *Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes* » (Col. 3, 23). Ce que je fais, est-il bien ou mal ? Est-ce que je le fais pour Lui ? Si, par exemple, j'entre dans telle maison, si je fais telle visite, est-ce pour Christ ? Si, pour faire une visite, je suis obligé de supprimer le Seigneur, pourrai-je y consentir ? Ne ferai-je pas mieux d'y renoncer ? Oui, certes ! Je ne puis laisser mon Seigneur à la porte, comme on laisse son manteau dans le vestiaire. Christ mérite une autre place. S'il a cette place




dans mon cœur, *il faut* que je le porte avec moi.

De cette manière, nos plus simples relations sont absolument réglées. Que Dieu nous donne de répondre à ses pensées à cet égard. S'il en est ainsi, tout ira bien dans notre vie, et Dieu sera glorifié.

Passant de là au chap. 77, vers. 2 à 16, l'apôtre aborde une question qui, à première vue, semble secondaire, et que, peut-être, je le pense, les Corinthiens avaient provoquée. Une femme doit-elle prier la tête couverte ou découverte ? C'est un petit détail, mais auquel Dieu attache


une grande impor-
tance. Sans doute, il avait
besoin d'être connu parmi
les Corinthiens, car l'apôtre dit :
« Je veux que vous
sachiez ». Je me suis souvent
demandé pourquoi ce
détail nous est donné à cette
place ? La réponse est
que, lorsqu'il s'agit de la gloire
de Christ, rien n'est
sans importance aux yeux de
Dieu. Qu'une femme
prie la tête couverte ou
découverte, Dieu s'en en-
quiert. Cela touche, *en type*, aux
rapports de Christ
avec l'Assemblée, de l'Epoux
avec l'Epouse. Nous
retrouvons ici, sous un autre



caractère, la relation
dont parle l'épître aux
Ephésiens, chap. 3, 10: «Afin
que la sagesse si diverse de
Dieu soit maintenant
donnée à connaître *aux
principautés et aux autorités*
dans les lieux célestes, par
l'assemblée»; et ici: «La
femme, *à cause des anges*, doit
avoir sur la tête une
marque de l'autorité à laquelle
elle est soumise »
(v. 10). Ainsi, quand les anges
ont les yeux sur la femme
soumise à son mari, ils voient et
apprennent
à connaître la sagesse si diverse
de Dieu. Dieu a
voulu leur donner, dans le
spectacle de la femme qui

a la tête couverte, un exemple de la soumission de l'Epouse à son Epoux, de l'Eglise à Christ. Telle est la raison, je n'en doute pas, pour laquelle cette question nous est présentée ici, quoiqu'il s'agisse, dans l'espèce, d'un détail particulier de la conduite des femmes dans les assemblées.

L'apôtre donne trois raisons pour que la femme reste couverte. Il trouve la première dans la *création*:
« L'homme ne procède pas de la femme, mais la femme de l'homme ; car aussi l'homme *ria* pas été créé à cause de la femme, mais la femme à cause de




l'homme » (v. 8, 9). La seconde dans la *nature* : « La nature même ne vous enseigne-t-elle pas que, si un homme a une longue chevelure, c'est un déshonneur pour lui ? etc. » (v. 14). La nature est appelée comme témoin, que la femme doit avoir sur la tête le signe de la soumission à son mari. Comme cela s'accorde peu avec les idées féministes d'aujourd'hui! On trouvera toujours des femmes prêtes à discuter, car il leur plaît toujours moins d'être mises dans une place de dépendance. L'apôtre leur donne, pour leur

fermer la bouche, une troisième raison, *la coutume* :

«Si quelqu'un paraît vouloir contester... nous n'avons pas une telle coutume, ni les assemblées de Dieu ».

Un certain ordre, une certaine décence, dépendant de l'habitude, doivent être observés dans les assemblées de Dieu. Il s'agit donc là, non seulement de la place donnée à la femme dans la création et selon la nature, mais il s'agit de l'ordre dans l'Eglise, de ce qui convient à l'Assemblée vis-à-vis de Christ.

L'apôtre ajoute au v. 11 : « Toutefois, ni la femme n'est sans l'homme, ni




l'homme sans la femme,
dans le Seigneur ». Il ramène au
niveau commun la
position respective de l'homme
et de la femme, car,
dans le Seigneur, la femme est au
niveau de l'homme,
et ce dernier ne peut songer à
tyranniser sa compa
gne. Elle est l'aide de l'homme
et celui-ci est son
soutien, mais ils sont unis dans
le Seigneur.

Il y a donc un ordre à
observer dans les rapports
entre époux, afin que Celui qui
est le Seigneur de
tous soit glorifié dans
l'Assemblée.

XII

Chapitre 11, 17-34


En comparant l'épître aux Ephésiens et celle aux Colossiens avec l'épître qui nous occupe, je suis frappé de ce qui les distingue. Il va sans dire que, dans aucune de ces trois épîtres, l'Esprit de Dieu ne sépare l'Assemblée, comme corps, de sa Tête, mais l'épître aux Ephésiens nous présente *la Tête et le corps*, le seul homme nouveau, l'Assemblée, plénitude de Celui qui remplit tout en tous ; tandis que



l'épître aux Colossiens nous
parle de la *Tête du*
corps, et que l'épître aux
Corinthiens met en lumière

le corps de la Tête. Nous avons déjà vu, dans le chap. 10, la manifestation de l'unité du corps de Christ ici-bas. Après avoir montré, au commencement du chap. 11, ce qui convient à la femme, vis-à-vis de l'homme, comme type des rapports de l'Epouse avec son Epoux, car « le chef de tout homme, c'est le Christ » (v. 3), nous passons, au v. 17, au *fonctionnement du corps*, nouveau sujet qui se prolonge jusqu'à la fin du chap. 14.


Quand nous sommes *réunis en assemblée* (vous retrouvez ici le corps), comment



celle-ci a-t-elle à se
comporter ? Cette question est
d'une importance ca
pitale pour nous. Sans doute,
nous ne sommes plus
semblables à l'assemblée de
Corinthe qui se réunis
sait ensemble en un même lieu,
mais, alors que nous
ne serions que deux ou trois
réunis au nom du Sei
gneur, nous avons à manifester
l'ordre qui convient
au corps de Christ ici-bas.
Entrant en plein dans ce
sujet, nous trouvons en premier
lieu ce qu'est la
réunion d'assemblée : « Car
d'abord, quand vous
vous réunissez en assemblée... »
(v. 18). Il y a donc,


dans ce monde, une chose telle
qu'une « réunion de
l'assemblée », du corps de
Christ. En consultant la
Parole, nous trouvons que toute
« réunion d'assem
blée » a un trait commun : le
Seigneur est personnel
lement et spirituellement au
milieu d'elle \ et cela
donne à cette réunion un
caractère de bénédiction
»
que ne connaîtront jamais des
chrétiens réunis pour

i Voir : « Qu'est-ce qu'une réunion
d'assemblée ? par H. R. une
évangélisation ou une
prédication de la Parole.
Outre ce caractère général, la



réunion d'assemblée
en a de particuliers. Nous
trouvons en premier lieu,
la réunion d'assemblée pour le
culte, dont la Cène,
mémorial de la mort du
Seigneur, est le centre. En
second lieu, la réunion
d'assemblée, pour la prière,
dont il n'est pas fait mention ici,
mais en Matt. 18 ;
et, dans ce passage, nous
apprenons que la réunion
d'assemblée est possible même
à deux ou trois réu
nis autour de Jésus comme leur
centre. En troisième
lieu, la réunion d'assemblée
pour l'édification, telle
que le chap. 14 de notre épître
la dépeint.


En abordant ici le sujet de la réunion d'assemblée, l'apôtre commence par un blâme : « Or, en prescrivait ceci, je ne vous loue pas — c'est que vous vous réunissez, non pas pour votre profit, mais à votre détriment » (v. 17). Il leur avait dit, au v. 2 : « Je vous loue... de ce que vous gardez les enseignements, comme je vous les ai donnés » ; mais comment les réalisaient-ils dans la pratique ? Le premier point, déjà mentionné d'une manière générale au chap. 1, mais signalé ici en rapport avec les réunions



d'assemblée, touchait les divisions qui régnaient par mi eux ; et ce blâme est formulé de la manière la plus sérieuse. Quand des chrétiens, réunis en assemblée, étaient mis en mesure de manifester ainsi leur union entre eux et avec Christ, osaient-ils être divisés et former des sectes ? Leurs divisions, comme cela eut lieu plus tard, ne les avaient pas encore matériellement séparés les uns des autres, mais, tout en restant unis extérieurement, les chrétiens rassemblés ne s'entendaient plus. Lorsque l'autorité apostolique ne fut plus là pour les contenir,

et même, en une mesure, avant que la carrière de l'apôtre Jean fût terminée, ces divisions amenèrent des schismes ; et peu à peu l'Eglise se sépara en sectes innombrables. L'apôtre ne les loue pas de ce désordre, bien au contraire ; mais il se trouvait et il se trouve encore au jourd'hui, grâce à Dieu, dans l'Assemblée de Christ, des hommes qui, au lieu de les approuver, s'élèvent avec force contre les sectes, et Dieu dit de ces hommes : « Afin que ceux qui sont approuvés soient manifestes parmi vous » (v. 19).


De ce reproche, l'apôtre



passé à un autre: Quand ils
se réunissaient ensemble, ce
n'était pas manger la
Cène dominicale. Dans ce
temps-là, ils prenaient la
Cène avant ou après l'agape, et
il arrivait que cha-
cun apportait son propre repas,
au lieu de le placer
sur la table pour que tous en
profitassent. Ceux qui
agissaient ainsi gardaient leurs
vivres pour eux-
mêmes, et les uns s'en allaient
repus et mêmes ivres,
chose considérée alors comme
si peu déshonorante
parmi les païens, tandis que
d'autres avaient faim.
Les désordres qui s'étaient

introduits par la confusion de l'agape avec la Cène, donnent occasion à l'apôtre de les séparer, et de leur assigner à chacune sa place, comme il le dit aux vers. 33 et 34, et d'en seigner ce qu'était la cène du Seigneur, sujet qui n'avait pas été *complètement* révélé auparavant par le récit des autres apôtres. C'est, en effet, par révélation que Paul fait connaître la vérité quant à cette institution et montre qu'il avait reçu directement du Seigneur ce qu'il leur avait communiqué (v. 23).


La Cène n'a pas le même aspect que la Table du



Seigneur (chap. 10), où est
manifestée l'unité du corps
de Christ '. Elle est un *mémorial*.
Si nous ne trou
vons la table que là où l'unité
est mise en lumière,
il n'en est pas de même de la
Cène. Elle est chose
connue et maintenue, très
imparfaitement et partiel
lement, il est vrai, dans la
chrétienté. Le pain et la
coupe y sont proclamés comme
un mémorial de la
mort de Christ, et nous pouvons
rendre grâces à Dieu
qu'il en soit ainsi. On ne trouve,
il est vrai, dans les
systèmes ordinaires de la
chrétienté aucune intention
de célébrer la Cène en commun

; car, afin d'excuser
 si possible le mélange de
 chrétiens avec le monde
 qui a crucifié le Sauveur, on
 affirme que c'est un
 acte individuel. Cependant,
 nous ne doutons pas que
 des âmes pieuses y trouvent une
 bénédiction, en se
 souvenant de l'œuvre accomplie
 pour elles.

Nous apprenons ici quatre
 choses au sujet de la
 Cène. Elle est, en premier lieu,
 un mémorial de la
personne du Seigneur. Il a
 répété deux fois à ses dis-
 ciples, en prenant le pain et la
 coupe : « Faites ceci
 en mémoire de *moi* ». Si nous



assistons à ce repas
avec un cœur qui ne soit pas
rempli de Lui-même,
nous ne répondons
qu'imparfaitement à son désir.
En
deuxième lieu, ce repas est un
mémorial de son

1 Voyez: «La Table du Seigneur et la
Cène du Seigneur», par H.R.

œuvre : « Cette coupe, dit-il, est la nouvelle alliance en mon sang ». Nous savons que, dans un temps futur, une alliance nouvelle sera conclue avec le peuple d'Israël et non pas avec nous, car jamais une alliance ancienne n'a été conclue avec l'Église. Mais les chrétiens jouissent déjà actuellement de tout le bénéfice que, dans un jour à venir, cette nouvelle alliance apportera à Israël. Le chap. 8 de l'épître aux Hébreux, citation du prophète Jérémie, nous apprend que cette alliance comprend quatre points. Le premier est : « C'est ici l'alliance

que j'établirai pour la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur : En mettant mes lois dans leur entendement, je les écrirai aussi sur leurs cœurs » (v. 10), chose entièrement opposée à l'alliance de la loi qui s'adressait au cœur naturel du peuple, et que celui-ci n'a jamais pu accomplir. Cette nouvelle alliance ne sera plus comme l'ancienne, une alliance conclue par deux parties, mais dépendra entièrement d'une seule, du Seigneur qui fera Lui-même l'œuvre dans leurs cœurs. En ce qui nous concerne, cette œuvre ne reste plus à faire,

elle est déjà faite. — Voici le second point : « Je leur serai pour Dieu, et ils me seront pour peuple ».

La relation d'Israël avec l'Eternel sera rétablie (Osée I, 10) ; elle est déjà établie pour nous qui pouvons

l'appeler notre Dieu et notre Père. — Quant au

troisième point : « Ils n'enseigneront point chacun son concitoyen et chacun son frère, disant : Connais

le Seigneur ; car ils me connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux » (v. 11) ; cette

connaissance de Dieu, nous l'avons par le fait

que nous avons reçu de

nouveaux cœurs et une nouvelle relation avec Lui, tandis qu'Israël attend encore l'alliance qui les lui apportera. — Le quatrième point est enfin : « Je serai clément à l'égard de leurs injustices, et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités » (v. 12). Israël sera plus tard et pour toujours délivré de ses péchés qui seront bannis de la mémoire de Dieu ; mais nous pouvons déjà le dire aujourd'hui en vertu de l'œuvre de Christ, reçue par la foi. — Nous possédons donc maintenant tout ce que la nouvelle alliance appor


tera à Israël, sans que pour cela cette alliance soit faite avec nous. Ces quatre points constituent les bénédictions chrétiennes ; c'est pourquoi la coupe, symbole du sang de Christ, est appelée la coupe de la nouvelle alliance.

Nous venons de voir que la Cène est, en premier lieu, le mémorial de la mort du Seigneur ; en second lieu, le mémorial de son œuvre. En troisième lieu, nous trouvons ceci : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous *annoncez* la mort du Seigneur ». La

Cène est donc une
proclamation au milieu du
monde de la mort du
Seigneur. Il y a actuellement
une chose telle que
l'Assemblée de Christ réunie
pour annoncer ce grand
fait et pour le faire connaître.
Elle n'a pas besoin
d'élever la voix; le fait même
que les chrétiens pren
nent la Cène tous ensemble
annonce au monde, qu'il

y prenne garde ou non, la valeur
infinie de la croix
de Christ.

Nous trouvons, en quatrième
lieu, dans la Cène,
une chose que nous ne pouvons
en distraire : « Jus
qu'à ce qu'il vienne ». Nous
attendons Sa venue. La
proclamation de sa mort durera
pendant toute la pé-
riode de son absence, et cessera
dès qu'il sera venu.
Alors le monde, laissé à
lui-même, sera privé pour
toujours de ce qu'il a méprisé ;
mais alors aussi, ceux
qui ont annoncé cette mort si
faiblement, qui l'ont
comprise si incomplètement, la
célébreront ensemble




dans la gloire céleste, avec des
louanges infinies, au
tour de l'Agneau immolé !

Au sujet de la Cène, des
choses graves se passaient
parmi les Corinthiens. Plusieurs
la prenaient indigne
ment. Il est nécessaire de
comprendre le sérieux d'un
tel acte et, si l'on a part à un
Christ mort pour nos
péchés, de ne pas manger et
boire sans distinguer le
corps, sinon l'on boit et mange
un jugement contre
soi-même. Combien cela est
sérieux ! Cette manière
indigne de prendre la Cène du
Seigneur, ne la dis
tinguant pas d'un repas

ordinaire, devait amener un jugement sur ces enfants de Dieu à Corinthe, jugement qui les atteignait dans ce monde, puisqu'ils n'étaient plus exposés au jugement éternel. On trouvait donc parmi eux beaucoup de faibles et de malades, et un assez grand nombre avaient été retranchés par la mort. Ce péché était pour plusieurs « un péché à la mort », pour lequel on ne pouvait pas prier.

C'est, pour nous aussi, une chose solennelle à laquelle nous devons bien prendre garde. Il ne nous faut jamais oublier le jugement de nous-mêmes quand




nous prenons la Cène, afin que
le Seigneur ne soit
pas obligé de nous juger pour
notre manque de piété
et de sérieux, quand nous
accomplissons l'acte sym
bolique auquel il nous a
conviés.

XIII

Chapitre 12

Le chapitre que nous venons de
lire est, si j'ose
m'exprimer ainsi, un cours de
physiologie spirituelle.
Comme cette science nous
expose la destination, le
fonctionnement des organes du


corps humain et ce qui les régit, le Saint Esprit nous expose ici la relation des organes du corps de Christ entre eux, le fonctionnement particulier de chacun, le but final auquel tous doivent tendre, et la source unique dont dépend toute l'activité de ce corps. Le chap. 14 nous le présente ensuite dans l'harmonie de son exercice. Si le spectacle de la vie du corps naturel est une chose merveilleuse, combien plus encore doit l'être celui du corps de Christ, mais combien aussi il est nécessaire que tous les membres



soient d'accord,
gardant chacun sa place, chacun
sa fonction, puisant
chacun et tous ensemble leur
force à la source, res
ponsables d'agir ainsi, afin que,
comme il est dit, « il
n'y ait point de division dans le
corps » (v. 25). C'est
ce que les Corinthiens (et nous
tous avec eux) avaient
à apprendre d'une manière
particulière.


Voyons d'abord comment ce
chapitre nous pré
sente le corps. Ce n'est pas —
nous l'avons déjà dit
— comme dans l'épître aux
Ephésiens, le corps de
Christ vu dans son union avec
sa Tcte glorifiée dans

le ciel, mais le corps, dans la place qu'il occupe ici-bas, aux yeux de Celui qui en est le Chef. Ce corps est appelé « *le Christ* » (v. 12). Il est identifié avec Lui, ou plutôt Christ l'identifie avec Lui-même. C'était la première vérité que Saul de Tarse avait apprise sur le chemin de Damas. « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » avait dit le Seigneur à celui qui le persécutait dans ses membres sur la terre. Leur ensemble était Christ ici-bas : un tout, composé de membres divers, indissolublement lié avec Christ par le Saint Esprit ; un tout qui est



appelé le corps de
Christ : « *Vous êtes le corps de
Christ*, et ses mem
bres chacun en particulier » (v.
27). Notez, chose
très importante, que c'est
l'assemblée de Corinthe
qui est appelée ici le corps de
Christ. Ce n'est pas
seulement l'ensemble des
croyants, de tous ceux qui,
en tout lieu, invoquent son nom,
mais la manifesta
tion de ce corps dans une
assemblée locale, à Co
rinthe. Vous objecterez que cette
Assemblée, com
posée comme autrefois de tous
les chrétiens réunis
en un dans une localité, n'existe


plus. En effet, ce que le Seigneur avait institué à Corinthe et en tout lieu a été ruiné par la faute de ceux à la responsabilité desquels cette manifestation avait été confiée. Mais si nous avons perdu ce caractère de l'assemblée locale, et qu'il ne puisse être retrouvé, si tout est ruiné par notre faute, nous ne restons pas sans ressources. Nous apprenons, en Matt. 18, que l'Assemblée peut être représentée par deux ou trois réunis à son nom, sur le principe de l'unité du corps de Christ qui ne peut être détruite. Ainsi notre chapitre



et ceux qui suivent sont aussi obligatoires pour nous, qu'ils l'étaient au temps prospère de l'assemblée de Corinthe. Appliquons-les donc avec confiance à nous-mêmes, et ne nous soustrayons point aux obligations qu'ils nous imposent.

Nous venons de voir la manière dont cette épître envisage le corps. Examinons maintenant l'origine et la source des fonctions de ses divers organes. Cette source est le *Saint Esprit*. Mais, dès le début, l'apôtre met les Corinthiens en garde contre le danger des manifestations spirituelles qui avaient lieu dans le

paganisme dont ils étaient sortis (v. 1-3). Ils auraient pu confondre l'action des mauvais esprits avec celle de l'Esprit de Dieu. Un esprit satanique pouvait faire des miracles comme Jannès, et Jambrès, parler en langues et exprimer des choses extraordinaires pour attirer les âmes après lui. Ces dangers ont-ils disparu dès lors ? Le paganisme a été remplacé par la chrétienté; mais, chose terrible à constater, cette dernière est devenue elle-même le repaire des esprits de ténèbres. Combien de ces manifestations ne voyons-




nous pas se produire
aujourd'hui! Le spiritisme, sous
toutes ses formes, gagne de plus
en plus d'adhérents.

Ne dirait-on pas que la maison
chrétienne a déjà été
envahie, comme le sera plus
tard la maison juive, par
sept esprits plus méchants que
le premier ? — l'apô
tre donne aux Corinthiens un
moyen de discerner ces
esprits ; il leur dit ce que
l'Esprit de Dieu fera tou
jours et les mauvais esprits
jamais. L'Esprit recon
naît l'autorité du Seigneur
Jésus, les mauvais esprits
la nient et même la maudissent.
« Nul homme par
lant par l'Esprit de Dieu, ne dit:

«Anathème à Jésus»;
 et... nul ne peut dire : «
 Seigneur Jésus », si ce n'est
 par l'Esprit Saint » (v. 3).


Le Saint Esprit n'est pas
 multiple, comme les es
 prits du paganisme que les
 Corinthiens avaient quit
 té ; il est *un*. Il n'est pas une
 influence, mais une
 personne : Il distribue à chacun
 en particulier, com
 me il lui plaît (v. 11). Bien plus,
 il est Dieu. Le mê
 me Esprit donne ; au même
 Seigneur reviennent les
 services ; le même Dieu opère
 tout en tous ; et, com
 me Lui, ce même Esprit opère
 toutes choses (v. 5,
 6, 11). L'Esprit distribue les



dons, comme, dans
l'épître aux Ephésiens, le Christ
les donne (Eph. 4, 8).

Mais si nous sommes
baptisés d'un seul Esprit
pour être un seul corps, l'Esprit
lui distribue divers
dons de grâce. Il y a diversité
dans l'unité. « Les
membres sont plusieurs, mais le
corps, un. » « Car
aussi le corps n'est pas un seul
membre, mais plu
sieurs » (v. 14, 20). Chaque
membre a sa place ordon
née dans l'ensemble du corps.
Un organe ne peut
suppléer un autre : « Si tous
étaient un seul membre,
où serait le corps ? » (v. 19). Un

organe ne peut se séparer d'un autre, ni le jalouser. Ce serait de l'orgueil, et l'orgueil nous sépare toujours pratiquement de l'ensemble du corps : « Si le pied disait : Parce que je ne suis pas main, je ne suis pas du corps, est-ce qu'à cause de cela il n'est pas du corps ? » (v. 15). Un organe ne peut usurper la place d'un autre et ne suffit pas pour constituer le corps : « Si le corps tout entier était œil, où serait l'ouïe ? » (v. 17). Un organe ne peut mépriser un autre ou s'en passer : « L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ou bien encore la tête (ce qu'il y




a de plus élevé),
aux pieds (ce qu'il y a de plus
bas) : Je n'ai pas be
soin de vous » (v. 21).

Tout cela a une double
conséquence. D'abord,
nous ne réalisons pas l'unité du
corps de Christ,
quand chaque membre ou
chaque organe n'y prend
pas la place qui lui est assignée
par l'Esprit de Dieu.

Ensuite, on ne peut prétendre à
une place séparée ;
ce serait nous séparer du corps
que Dieu a formé et
où il nous a placés *comme il U a
voulu* (v. 18). La
réalisation de l'unité *exclut la
propre volonté*.

De plus, les membres du


corps sont *solidaires* l'un de l'autre ; et pour éviter toute tendance d'un membre à se parer de ses avantages vis-à-vis des autres, Dieu a eu soin de revêtir ceux qui semblaient les moins honorables pour marquer l'importance qu'il leur attache. C'est ainsi que les organes les plus chers, comme le cœur, les reins, l'estomac, etc., sont les plus revêtus et sans eux, en effet, toute vie serait interrompue dans le corps. Donc les membres sont faits pour s'entraider, et non pour se combattre ou pour se supplanter, « afin qu'il n'y ait point de di



vision dans le corps, mais que
les membres aient un
égal soin les uns des autres » (v.
25).

Quel est *le but* de tout ce
fonctionnement harmo
nique des organes ? *L'utilité* : « A
chacun est don
née la manifestation de l'Esprit
en vue de l'utilité »
(v. 7). Si nous l'avons compris,
nous ne souffrirons
pas d'entrave à notre activité
dans le corps, et, nous
rendant bien compte de notre
fonction, nous cher
cherons à nous en acquitter
fidèlement, en vue du
profit que l'ensemble doit en
tirer. Hélas ! combien
de membres du corps de Christ

répondent par l'inertie à cette exhortation ! Notre paresse spirituelle trouve plus commode que d'autres agissent à notre place, et nous aimons à nous persuader que, dans le corps de Christ, un membre peut suppléer l'autre et prendre la charge de sa fonction. C'est contredire la pensée de l'Esprit Saint. Nous devrions lire et relire ce chapitre en nous demandant : Réponds-tu à ce qu'attend de toi Celui qui distribue à chacun en particulier comme il lui plaît? Nous souffrons facilement qu'un ou deux dons



s'exercent parmi les enfants de Dieu, tandis qu'une quantité d'autres restent comme paralysés ! Est-ce bien l'état normal du corps de Christ ?

Après le fonctionnement des dons, nous passons, au v. 27, à leur *énumération*, car aucun don ne manque dans l'assemblée de Corinthe (7, 7). Il est à remarquer qu'au commencement du chapitre, l'apô

tre nous a parlé de dons qu'on
pourrait appeler *oc*
casionnels : la parole de sagesse,
la parole de con
naissance, la foi, les faisant
suivre des dons auxquels
il assigne une place secondaire :
guérisons, miracles,
prophétie (je crois qu'il s'agit
simplement ici de l'an
nonce de choses futures),
discernement entre les
mauvais esprits et l'Esprit de
Dieu, langues. A la fin
du chapitre (v. 28), il présente
d'abord les dons *per*
manents : apôtres, prophètes,
docteurs, et les fait
suivre, comme dans le premier
cas, de dons auxquels
il assigne cette même place
secondaire : miracles,

guérisons, aides,
gouvernements, langues. Cela
ré

duisait à néant la prétention des
Corinthiens de met

tre ces derniers à la première
place, à cause du relief

personnel qu'ils en retireraient.

Dans les deux cas les

langues occupent la dernière ; et
de plus, ces dons

miraculeux des premiers temps
de l'Assemblée n'ont

pas tardé à disparaître.

L'énumération des dons de
grâce « plus grands »,

c'est-à-dire des apôtres,

prophètes et docteurs, dif

fère de celle de l'épître aux

Ephésiens, qui mention

ne les évangélistes comme

agissant en vue de la formation du corps. L'épître aux Corinthiens les omet, parce qu'elle nous parle du fonctionnement du corps, et non de la manière dont il est formé. Les apôtres représentent l'autorité, les prophètes la révélation, les docteurs l'enseignement. Ces trois dons demeurent, le premier comme ayant posé une fois pour toutes le fondement dans la Parole écrite ; nous verrons, au chap. 14, la signification et le rôle du second, et le troisième ne manque jamais, quand il s'agit de croître par la connaissance de la Parole. Ces trois dons

sont appelés « plus grands »,
mais l'apôtre fait parti-
culièrement allusion aux deux
derniers, quand il re-
commande aux Corinthiens de
les désirer « avec ar-
deur », car le fondement ne
pouvait être posé de
nouveau. Or cet appel à les
désirer s'applique à nous,
ainsi qu'à tous ceux qui
invoquent le nom du Seigneur.

XIV

Chapitres *12*, 31 ; *13* ; *14*, 1


Au dernier verset du chap. *12*,
et au premier du
chap. *14*, l'apôtre exhorte les

saints de Corinthe à
« désirer avec ardeur les dons
spirituels ». J'entends
souvent ces paroles dans la
bouche des chrétiens,
mais je me demande si elles
expriment un désir réel
sortant du fond de nos cœurs et
de nos consciences.
Désirer avec ardeur, n'est pas
un simple désir, mais
un besoin brûlant. Nous
pouvons ne pas manquer de
dons, sous forme de services
divers, mais il s'agit ici
des dons de grâce plus grands.
Que des chrétiens,
habitués à suivre un homme,
institué par les hom
mes, n'aient aucun désir ardent

de dons spirituels
pour eux-mêmes, cela n'a rien
d'étonnant, car ils ont
ce qu'ils souhaitent ; mais ceux
qui possèdent mieux
que cela, et que la grâce a sortis
d'un milieu où les
dons sont méconnus, les
désirent-ils réellement?
Laissons cette pensée agir sur
nos cœurs. Nous
n'obtiendrons les dons plus
grands que si, sor
tant de notre apathie spirituelle,
nous les désirons
avec ardeur. Quels motifs
peuvent nous y engager ?
Nous-mêmes, le relief donné à
notre personnalité, ou
notre propre gloire ? Mais alors,
nous n'aurions rien

compris à ce que le chap. 12 nous a présenté. Le bien de nos frères, l'utilité pour le corps de Christ, la gloire du Seigneur ? Dans ce cas, nous entrons dans un chemin plus excellent. Plût à Dieu, qu'il y eût ce zèle ardent pour Lui et pour l'édification des saints ! C'est ce que l'apôtre nous recommande.

Nous avons vu, au chap. 72, que les dons dif-
fèrent, mais il y en a de plus
grands, l'un d'entre eux
surtout. Le chap. 14 nous dit à
son sujet que celui
qui prophétise est plus grand
que celui qui parle en
langues. Or c'était précisément



ce dernier don que les
Corinthiens estimaient le plus,
car il les faisait valoir
aux yeux des autres. Jamais les
dons qui mettent
l'homme en vue ne sont les plus
grands. Même la
connaissance enfle : un homme
qui a beaucoup été
dié la Parole et qui en a
l'intelligence, est en danger
de se croire quelque chose.
Seule la connaissance de
Christ nous humilie.

Mettant un peu à part les
apôtres, comme revêtus
d'une mission qui n'était pas
confiée à d'autres, il
dit : « En second lieu des
prophètes ». Ce n'est pas

comme en Ephésiens 2, 20, où il parle du don de prophétie comme appartenant aux apôtres ; ici, il sépare d'eux les prophètes, comme en Eph. 4, 11, et

ajoute en troisième lieu des docteurs. Ce sont donc deux classes d'hommes, dont les premiers, les prophètes, étaient appelés à révéler aux autres les pensées de Dieu, et les seconds à leur enseigner la vérité. Mais, quand il s'agit de prophétie, l'apôtre fait une différence entre la *révélation des choses futures* et la *révélation des pensées actuelles de Dieu*. En parlant de la première, il dit au chap. 72, 10 : « A un autre la prophétie » ; et au chap. 13, 2 : « Si j'ai la prophétie ». En parlant de la seconde, il dit au chap. 14, 1 : « Désirez avec ardeur les dons spiri

tuels, mais surtout de prophétiser ». N'avez-vous jamais rencontré ce don-là ? N'avez-vous pas dit, quand il s'est exercé dans l'assemblée : « Cet homme est un prophète ; il nous a révélé les choses de Dieu, et nous a placés en Sa présence d'une manière toute nouvelle et inattendue » ?

Au chap. 12, nous trouvons la *doctrine des dons* du Saint Esprit, et au chap. 14, *ces dons en exercice*, mais le chap. 13 introduit entre ces deux sujets une condition absolument indispensable pour l'exercice des dons : *l'amour*. Sans l'amour, retenons-le bien,

ils sont absolument inutiles. On peut posséder les dons les plus éminents ; ils n'ont aucune valeur, si l'amour ne les met pas en activité. Cela nous juge. Si notre action dans l'assemblée provient du désir de plaire aux hommes, ou de nous faire valoir, elle est moins que nulle, est elle malfaisante et n'a aucun rapport avec le service du Seigneur. « Est-ce », dit l'apôtre, « que je cherche à complaire à des hom

mes ? Si je complaisais encore à des hommes, je ne serais pas esclave de Christ » (Gai. 7, 10).

Le «chemin bien plus excellent» est donc l'amour. Vous verrez, au chap. 14, que tout en découle, quoi que le mot « amour » n'y soit pas prononcé. Dans ce chapitre, l'apôtre revient toujours à *l'édification*, mais il est impossible d'édifier l'assemblée sans l'amour. « La connaissance enfle, mais l'amour édifie » (8, 1). Je pourrais communiquer aux auditeurs des choses très intéressantes, mais si elles attirent les regards sur moi, elles n'auront servi qu'à m'exalter

et à détourner les âmes de Christ.

Notre chapitre commence par montrer qu'on peut posséder tous les avantages spirituels sans aucun résultat : « Si je parle dans les langues » (choses que les Corinthiens recherchaient avant tout) « des hommes et des anges, mais que je n'aie pas l'amour, je suis comme un airain qui résonne ou comme une cymbale retentissante ». Un bruit ! Si l'on frappe sur une cloche d'airain, cela produit un son qui se prolonge un peu, puis tout rentre dans le silence. Le son a pu être très harmonieux ou

retentissant, comme ce
lui de la cymbale, mais n'a pas
produit d'autre effet
que de s'envoler dans les airs. «
Si j'ai la prophétie,
et que je connaisse tous les
mystères et toute con
naissance... » Il parle ici de la
révélation des choses
futures et de la connaissance
des mystères contenus
dans la Parole. « ... Et que j'aie
toute la foi de ma
nière à transporter des
montagnes... » Il fait allusion
à la puissance dont le Seigneur
entretenait ses disciples : « Si
vous avez de la foi et que...
vous disiez
à cette montagne : Ote-toi et
jette-toi dans la mer,


cela se ferait» (Matt. 21, 21). Si je possède cette puissance sans l'amour je ne suis rien. On peut exercer une grande influence, être doué d'une manière spéciale pour accomplir des faits extraordinaires, et cependant être réduit à rien, car ces dons sont le néant pour Dieu. L'apôtre va plus loin encore, au v. 3 : Un homme distribue tout son bien en aliments, se réduit à l'extrême pauvreté, jusqu'à n'avoir plus que son corps... il le livre pour être brûlé ! Je ne pense pas qu'il s'agisse ici des martyrs ; car, lorsque Paul écrivait, les martyrs

n'étaient pas encore livrés
au bûcher, mais il dit cela d'une
manière générale
pour indiquer qu'un tel homme
consent à ce qu'il
ne reste rien de lui après lui. Un
tel homme sera
appelé un héros qui pousse
l'abnégation jusqu'à se
sacrifier lui-même
personnellement, mais s'il n'a
pas
l'amour, cela ne lui profite de
rien.

De telles paroles nous font
mieux comprendre
l'importance de l'amour dans
l'exercice des dons.
S'il est absent de nos cœurs,
cela doit être un sujet

d'humiliation profonde.
Comment, sans l'amour, être
utile à nos frères ? Comment
sans lui, annoncer
l'Évangile au monde ? A cet
égard, l'apôtre disait de
lui-même : « L'amour du Christ
nous étreint ».
L'amour donnait de la puissance
à sa prédication ;
sans lui, les dons les plus
éminents n'avaient pas de
valeur. Il peut arriver d'autre
part qu'un don sans
apparence ni valeur à nos yeux,
produise les résultats
les plus bénis, parce qu'il a
l'amour pour mobile.

Toutes ces choses amènent
l'apôtre à la descrip-
tion de l'amour. Il n'en donne




pas une définition
proprement dite, car l'amour est
l'essence même et
la nature de Dieu, mais plutôt la
description de
l'amour en action, et c'est ce que
nous avons besoin
de savoir. Le chap. 11 de l'épître
aux Hébreux nous
donne, au sujet de la foi, une
description analogue,
en nous présentant *l'activité de la
foi*, tandis que la
foi est proprement la réception
du témoignage que
Dieu nous a donné au sujet de
son Fils.

En considérant l'ensemble
des versets 4 à 7 de
notre chapitre, nous pouvons
nous convaincre qu'un

seul homme, Jésus, a réalisé l'amour d'une manière parfaite. Ces versets sont donc une description de l'activité de l'amour de Christ dans ce monde. Vous trouvez ici, et non sans raison, quatorze caractères de l'amour. Le nombre 7 est celui de la plénitude, le nombre 14 est, pour ainsi dire, la pénitence de la plénitude ; le nombre 7 est parfait, le nombre 14, plus que parfait.


Quand il s'agit de notre propre état, nous pouvons nous demander si, même imparfaitement, nous réalisons l'activité de l'amour, telle



qu'elle nous est présentée dans ce passage. Arrivés au bout de cette liste, nous devons avouer, avec une profonde humiliation, que telle n'a pas été notre conduite. Et, nous arrêtant sur chacun de ses caractères, nous dirons : J'ai manqué d'amour ! Mais par cet examen de nous-mêmes devant un modèle parfait, nous gagnons en expérience, et nous sommes encouragés à montrer plus d'amour dans notre activité chrétienne.

Remarquez, dans ces versets, les diverses qualités de l'amour : Le caractère général de toutes est le


renoncement à soi-même.
L'envie, la vantardise, l'orgueil, sont autant de traits de l'égoïsme humain. Je m'arrête souvent sur le mot : « Il n'agit pas avec inconvenance ». Un chrétien qui manque de tact, pour parler le langage du monde, n'agit certainement pas dans l'amour. Vous trouverez souvent, en conséquence, beaucoup plus de tact chez des chrétiens sans éducation, que chez d'autres qui en ont reçu. Par la seule raison qu'ils agissent en amour, ils ne disent pas une parole, ni ne font un acte inconvenant. —
« Il ne s'irrite pas ; il n'impute



pas le mal ; il ne se
réjouit pas de l'injustice. »
Combien cela nous juge !
Ne sommes-nous pas plus
prompts à faire ressortir
les défauts de nos frères que
leurs qualités et, quand
nous parlons d'eux, le
dénigrement n'est-il pas no
tre première pensée ? L'amour
ne fait rien de sem
blable. — L'amour « se réjouit
avec la vérité ». On
rencontre souvent la vérité sans
l'amour ; alors, au
lieu d'attirer les âmes, elle les
blesse, les détourne et
les repousse. L'apôtre pouvait
ne blesser personne,
parce qu'il avait de l'amour. —

On rencontre souvent aussi l'amour sans la vérité. Dans ce cas, c'est un amour sans objet qui ne mérite pas le nom d'amour, car la vérité, c'est Christ, sa Parole, son Esprit.

Il termine sa nomenclature par ces mots : « Il supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout ». On trouve, dans l'amour, non seulement les caractères négatifs dont nous venons de parler, mais une énergie positive qui nous rend capables de tout *supporter*, travaux, fatigues, souffrances ; de tout *croire*. Tout croire n'est pas la crédulité qui croit des men




songes, mais la promptitude à
accepter le bien chez
d'autres, au lieu de le mettre en
doute. « Tout *espé*
rer », c'est regarder avec
confiance en avant, comp
tant voir pour d'autres la
réalisation du bien, au lieu
de nous défier d'eux, ce qui
n'est pas autre chose
que nous défier de la grâce. «
Tout *endurer* », c'est
traverser, sans se plaindre, la
calomnie, les outrages,
la mauvaise réputation. L'apôtre
termine en disant :
« L'amour ne périt jamais ».

Il montre ensuite que tous
les dons, langues, con
naissances, prophétie, cesseront
pour faire place à ce

qui est parfait. Alors nous en aurons fini avec ce qui appartient à l'enfant. Ce dernier parle (langues), pense (prophétie), raisonne (connaissance), comme un enfant ; mais tout cela aura sa fin, quand nous verrons face à face et connaîtrons comme nous avons été connus.

Trois choses, ajoute l'apôtre, caractérisent le chrétien et demeurent maintenant, au milieu de tant de choses qui ne durent pas : la foi, l'espérance et l'amour. Mais la foi aussi prendra fin et sera remplacée par la vue ; l'espérance



prendra fin pour être
remplacée par la possession de
Christ, son objet. Une
seule ne finira pas, celle dont il
est dit : « L'amour
ne périt jamais ». Elle est plus
grande que les dons
de grâce « plus grands » ; plus
grande encore que la
foi et l'espérance, choses qui
demeurent *maintenant*.
Si l'amour est l'Être même de
Dieu, il est aussi son
activité suprême ; une mer de
délices sur laquelle
nous voguerons éternellement
sans jamais en atteindre
les rivages, car elle n'en a
pas. Nous allons le
voir, comme nous avons été
vus, le connaître com

me nous avons été connus,
l'aimer, enfin, comme il
nous aime, d'un amour
inexprimable. Que cette pen
sée remplisse nos cœurs et en
déborde !

XV

Chapitre 14

Après la doctrine des dons au
chap. 12, et l'amour
nécessaire à leur exercice au
chap. 13, nous trou
vons, au chap. 14, la manière
dont ils doivent s'exer
cer dans l'assemblée.

Ce chapitre se divise en deux
parties. La première

(v. 1-25) parle d'une manière générale de l'exercice des dons dans l'assemblée, et de ce qui a lieu dans une réunion d'assemblée ayant pour but l'édification. La seconde partie (v. 26-40) insiste sur l'ordre qui convient à l'assemblée réunie.

Il est incontestable que, vu la ruine de l'Eglise, cette réunion, dont il est dit :
Quand « l'Assemblée

tout entière se réunit ensemble
 », n'existe plus main
 tenant, et cependant les
 chrétiens sont responsables
 aujourd'hui sur ce point,
 comme si toute l'Assem-
 blée de Christ se réunissait avec
 eux. Lorsque, com
 me nous l'avons dit plus d'une
 fois, ils ne seraient
 que deux ou trois à représenter
 l'Assemblée, selon
 Matt. 18, ils ont à manifester les
 caractères de toute
 l'Assemblée réunie.


L'exercice des dons n'a pas
 d'autre but que *Védi*
fication, car l'édification est la
 pensée dominante de
 ce chapitre. Lorsqu'un don
 quelconque s'exerce sans

ce résultat, il vaudrait beaucoup mieux, comme on le voit ici, qu'il ne s'exerçât pas du tout. Cela nous ramène à la pensée, exprimée dans le chapitre précédent : Si le don produit l'édification de l'assemblée, c'est qu'il est accompagné de l'amour. Beaucoup de frères à Corinthe parlaient en langues étrangères. Si, par exemple, je parlais chinois dans l'assemblée, sans être interprété, ce serait sans doute un don de l'Esprit, mais je m'édifierais moi-même, au lieu d'édifier l'assemblée, et si personne, sauf moi, n'était édifié, ce ne serait pas de l'amour,

mais de l'égotisme, c'est-à-dire le contraire de l'amour. L'apôtre insiste sur ce fait, et montre quelles sont les bénédictions apportées dans l'assemblée par le don de prophétie, en contraste avec le don des langues, car ici, le sujet important est le contraste entre ces deux dons.


Qu'est-ce que la prophétie ? Comme nous l'avons vu au 'chapitre 12, l'apostolat mis à part, nous trouvons deux dons précieux,, plus grands que les autres,

le docteur et le prophète ; mais l'apôtre insiste ici sur les prophètes. Le docteur *enseigne*, communique la connaissance, le prophète *révèle* (y. 5). De tout temps, les prophètes ont révélé les choses cachées de Dieu. Ceux d'Israël faisaient connaître à leur peuple son avenir et les jugements qui fondraient sur lui, et lui révélaient comment Dieu établirait sur la terre le royaume futur du Messie. Les prophètes du Nouveau Testament présentent le jugement qui tombera sur le monde chrétien, l'avènement du Méchant, de F Antichrist, et, après ces jugements, le



royaume céleste et terrestre de
Christ, et la bénédic
tion future des saints célestes.
Toutes ces choses,
mystérieuses et inconnues avant
eux, nous sont révélé
ées par les prophètes.
Aujourd'hui ces révélations
sont terminées ; il ne resté rien à
y ajouter. L'état
présent du chrétien et du monde
et les choses fu
tures, sont connus. —
Cependant le don prophétique
s'exerce encore actuellement, et
nous voyons cela
dans notre chapitre. Le prophète
se sert de la pa
role de Dieu, des saintes
Ecritures, pour en dévelop
per, par la puissance de l'Esprit,

les mystères en vue
de l'édification de F Assemblée.
Ce côté du don pro
phétique persiste depuis que les
Ecritures sont com
plétées. Au commencement du
siècle dernier pas un
chrétien n'attendait la venue du
Seigneur Jésus pour
enlever les saints auprès de Lui,
et cependant presque
tous les livres du Nouveau
Testament nous en parlent.
L'Esprit prophétique a pris cette
vérité, contenue dans
la Parole, pour la remettre en
lumière au temps convenable.
Nous pourrions multiplier ces
exemples. La
parole de Dieu est complète et
immuable ; mais, au




cours des siècles, beaucoup de
ses vérités essentielles
étaient entièrement ignorées et
demeuraient lettre
morte. L'Esprit prophétique les
a mises en lumière
en plaçant les âmes en présence
de la vérité divine.
Une conséquence remarquable
de l'action de cet es
prit prophétique dans tous les
temps, est d'obliger les
âmes à dire: «Dieu est... parmi
vous», dans l'assem
blée. Les âmes incroyables ou
complètement igno
rantes sont mises par le
prophète en rapport direct
avec Dieu : « Si tous
prophétisent, et qu'il entre quel
que incroyant ou quelque
homme simple, il est con

vaincu par tous, et il est jugé par tous : les secrets de son cœur sont rendus manifestes ; et ainsi, tombant sur sa face, il rendra hommage à Dieu, publiant que Dieu est véritablement parmi vous» (v. 24,

25). Tel est l'effet produit par le don prophétique dans une réunion d'assemblée en vue de l'édification.

La conscience de l'incrédule ou de l'ignorant est atteinte, et reconnaît immédiatement la présence de Dieu dans l'assemblée.


Que Dieu nous donne, chers amis, de désirer avec



ardeur ce don-là. Poursuivez
l'amour et désirez le
don de prophétie. Si Dieu nous
fait une telle re
commandation, est-ce pour ne
pas répondre à notre
demande ?

Nous trouvons dans ce
chapitre un mot répété
continuellement : le mot
édification. Il n'y revient
pas moins de sept fois. Pour
décrire, non pas ce qu'est la
prophétie, mais son action sur
les âmes des
chrétiens rassemblés, l'apôtre
dit : « Celui qui pro
phétise parle aux hommes pour
l'édification, et
l'exhortation, et la consolation »
(v. 3). De même

qu'il décrit aux vers. 24 et 25, l'action de ce don sur la conscience des simples et des incrédules, il montre la bénédiction attachée à cette action, quand elle a pour objet l'Assemblée. Remarquez qu'il ne s'agit, dans ces deux cas, *que* de l'Assemblée, non pas de toute autre réunion, et certes, nous devrions tous avoir à cœur de réaliser davantage ce qu'est une réunion d'assemblée pour l'édification, l'assemblée se réunissant dans ce but autour de la personne du Seigneur. Ce chapitre ne nous le présente pas en personne au milieu des siens,



comme lorsqu'il est parlé
du culte ou de la prière, mais il
dit: *Dieu* est vérita-
blement parmi vous¹. Cela tient
simplement à ce qu'il
parle ici du Saint Esprit agissant
dans le corps de
Christ par les dons, et non pas,
comme dans les
Ephésiens, de Christ qui les
donne. Le Saint Esprit
est là, distribuant lui-même les
dons, et présidant à
leur action ; donc Dieu est là.
Quelle grâce pour l'in-
crédule ! Il tombe sur sa face et
dit : Pour la pre-
mière fois de ma vie, je me suis
trouvé en rapport

¹ *En uniuin*, comme en Col. 1, 27.

direct avec Dieu.


Bien-aimés ! nous sommes dans un temps d'extrême faiblesse et d'humiliation au milieu de l'état de ruine que nous, chrétiens, avons provoqué ; mais, d'autre part, soyons bien certains que, si nous cherchons à réaliser la réunion d'assemblée pour l'édification, nous éprouverons que Dieu est parmi nous et nous retrouverons, en dépit de la ruine, des bénédictions que nous n'avions peut-être jamais connues auparavant. Si nous désirons avec ardeur les dons spirituels, je ne doute pas un instant que nous en



voyions les résultats.

Il est encore un point sur lequel je désire attirer votre attention. Ce qui caractérise l'Assemblée, c'est *l'ordre*. Ce chapitre nous en entretient depuis le v. 26. Un grand désordre régnait dans l'assemblée de Corinthe. Deux ou trois personnes se levaient, parlaient en langues sans interprète, et par conséquent sans édification, cherchant avant tout, sans peut-être s'en rendre compte, ce qui les exaltait à leurs propres yeux et à ceux des autres. Des frères parlaient tous ensemble. L'apôtre leur dit que

deux ou trois pou
vaient parler en langues, «
chacun à son tour », mais
avec interprétation de leur
langage. De même, deux
ou trois prophètes (il ne dit pas
ici « tous » les pro
phètes, comme au v. 24)
pouvaient parler. Quand
l'Esprit de Dieu avait donné
quelque chose à un se
cond, le premier devait se taire,
car « les esprits des
prophètes sont assujettis aux
prophètes ». La puis
sance spirituelle, dans le
prophète, lui est soumise,
en sorte qu'il peut s'arrêter et
laisser la place à d'au
tres. De cette manière, l'ordre




selon Dieu est main
tenu dans le corps de Christ.

En dernier lieu, l'apôtre s'adresse aux femmes, et ce n'est pas, comme vous le savez, la première fois dans cette épître. On ne peut être assez humilié de ce qui se produit de nos jours parmi les chrétiens. Les femmes prennent la parole, font des discours, prêchent et prient dans l'assemblée, ou dans ce qui a la prétention de l'être. Ces choses ne conviennent pas au caractère et à la position de la femme, telle que la parole de Dieu nous la dépeint. Mais l'apôtre va plus loin et dit : « Il est honteux pour une femme de

parler dans l'assemblée ». Cela ne suffit-il pas pour régler définitivement la question ? Mais, en outre, c'est affaire d'obéissance à la parole de Dieu : « La parole de Dieu est-elle procédée de vous, ou est-elle parvenue à vous seuls ? Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont le *commandement du Seigneur* ».

Bien des fois nous avons eu l'occasion de présenter ces choses à des sœurs en Christ, mais l'esprit qui souffle actuellement dans le monde chrétien est non pas l'Esprit de Dieu, mais celui



du monde qui nous
entoure. Il conduit les âmes qui
n'y sont pas atten
tives dans un chemin
d'indépendance, partant, de
désobéissance à la Parole. Le
commandement du
Seigneur fera-t-il sortir la
femme de la place que
Dieu lui a assignée ? L'apôtre
ne donne pas souvent
ses recommandations comme
des commandements ;
nous en trouvons à peine deux
ou trois dans les
écrits de l'apôtre Paul ; et
n'est-il pas remarquable
qu'il en parle comme prévoyant
la désobéissance de
la chrétienté, et a soin de revêtir

du caractère de
commandement ce que les
hommes sont tentés de
considérer comme une question
de détail, à laquelle
il leur est loisible de ne pas se
conformer. Devant
cette indifférence coupable et ce
parti pris, nous di
rons avec l'apôtre : « Si
quelqu'un est ignorant, qu'il
soit ignorant ! »

Soyons attentifs à *toute* la
Parole ; elle est obliga
toire pour tous les détails de
notre vie chrétienne,
mais, devant un commandement
positif, la soumis
sion immédiate est nécessaire.
N'oublions pas que
l'ordre dans l'Assemblée de
Dieu est donné en exem

ple aux anges qui y voient la
sagesse si diverse de
Dieu.

XVI

Chapitre 15, 1-17

Si le premier chapitre de
cette épître insiste en
premier lieu sur le fait que la
croix de Christ est la
fin de l'homme selon la chair,
parce que la conduite
des Corinthiens était le fruit
d'une chair non jugée,
le 15^e chapitre nous présente
une notion beaucoup
plus simple de la croix.
Certaines personnes atta

quaient parmi les Corinthiens la doctrine de la résurrection, enseignant « qu'il n'y a pas de résurrection de morts », et ceux-ci les laissaient faire. Cet enseignement détruisait la foi, aussi l'apôtre répète deux ou trois fois que, s'ils l'acceptaient, leur foi était vaine. A cette occasion, il leur rappelle le simple Evangile qu'il leur avait prêché et il n'y a pas, à ma connaissance, de passage dans le Nouveau Testament qui nous le présente d'une manière plus élémentaire.

Avant d'en parler, je désire remarquer que, lors que l'Ennemi s'attaque à la

doctrine de Christ, il a toujours pour but de détourner nos âmes du ciel et de les établir sur la terre. J'en citerai trois exemples. Dans le premier (2 Tim. 2, 18), Hyménée et Philète disaient que la résurrection avait déjà eu lieu, et renversaient la foi de quelques-uns. Parmi les Corinthiens, certaines gens disaient qu'il n'y avait pas de résurrection ; parmi d'autres, qu'elle avait déjà eu lieu. Or, s'il n'y avait pas de résurrection de morts, le ciel nous serait fermé, et nous ne pourrions jamais y entrer avec nos corps glorifiés, car c'est de la ré

surrection *du corps* qu'il s'agit dans tout ce chapitre.

Si, d'autre part, la résurrection avait déjà eu lieu,

nous serions condamnés à demeurer dans ce monde, avec des pensées terrestres et sans espérance céleste.

Pour étayer leur fausse doctrine, ces hommes s'ap

puyaient, sans doute, sur la parole de l'apôtre qui dit

que nous sommes ressuscités avec Christ. Dans un

troisième cas, ces faux docteurs enseignaient (2 Thess.

2, 2) que « le jour du Seigneur était là ». Les Thes-

saloniciens, en proie à la persécution, pouvaient être

tentés de penser que le jour du jugement était arrivé. Mais la venue de Christ précède le jour du Seigneur, et cette fausse doctrine, en la supprimant, déracinait du même coup la venue de Jésus en grâce, espérance des Thessaloniens.


Nous sommes dans les temps fâcheux de la fin, et nous devons prendre garde de ne pas prêter l'oreille à ces doctrines antiscrituraires. Le but de Satan est de nous séparer de Christ, et de nous accommoder au monde, comme si nous devions toujours y rester. Vous comprenez combien il est im

portant pour nous de retenir
dans ces jours-ci la
doctrine de l'Évangile.
J'entends souvent des chré-
tiens me dire : « Pour moi, les
doctrines n'ont pas
beaucoup d'importance ; il me
faut la pratique de la
vie chrétienne ». Ceux qui ont
cette pensée s'expo-
sent à être entraînés par
l'Ennemi loin du Seigneur
et de sa Parole. Toucher à la
doctrine de la résur-
rection et de la venue du
Seigneur, c'est ramener les
âmes dans un milieu où Satan a
toute puissance sur
elles. Il est très important
d'affirmer ces choses dans
les jours dangereux que nous

traversons. La deuxième épître aux Thessaloniens, la deuxième épître à Timothée, la deuxième épître de Pierre et celle de Jude, nous montrent que Satan cherche moins souvent à précipiter les âmes dans la corruption et le mal moral, qu'à les détourner de la simplicité de l'Évangile, car il sait fort bien que, si nous abandonnons l'Évangile, nous sommes à sa merci. Les doctrines blasphématoires de l'incrédulité caractérisent le plus évidemment les temps de la fin. Beaucoup de chrétiens se laissent égarer dans

leur appréciation,
par le fait qu'on voit des
incrédules avérés ayant une
conduite morale, en apparence
irréprochable. Ils oubli-
ent que Dieu tiendra compte,
avant toute autre
chose, de la manière dont les
hommes ont traité son
Fils bien-aimé et ont estimé son
œuvre.


Revenons aux premiers
versets de notre chapitre :
« Car je vous ai communiqué
avant toutes choses ce
que j'ai aussi reçu » (v. 3). Ils
avaient reçu l'Évangile
par le moyen de l'apôtre qui
l'avait reçu lui-même. Il
ne dit pas ici : « reçu du
Seigneur », comme une ré-
vélation spéciale, mais



simplement : « reçu ». « Les Ecritures » lui avaient enseigné ce qu'il leur avait communiqué. Ainsi, pour connaître l'Evangile, nous avons, comme l'apôtre, une source unique : les Ecritures. Les Corinthiens avaient reçu ce simple Evangile et avaient été « sauvés » par lui. En quoi consistait-il ? « Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, et... il a été enseveli, et... il a été ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. »

Nous trouvons dans la croix de Christ un trésor infini de vérités. Si nous la considérons en détail, les

heures de la croix se composent de périodes diverses. Certains faits précèdent la sixième heure, d'autres accompagnent les heures de ténèbres, d'autres enfin suivent la neuvième heure, jusqu'au moment où le Seigneur remet son esprit. La contemplation de chacune de ces périodes est infiniment précieuse ; mais l'apôtre nous présente ici la croix de Christ comme *un tout* : Il « est mort pour nos péchés, selon les Ecritures ». L'âme qui a reçu cet Evangile est *sauvée*. Il ne lui faut pas autre chose. Les Ecritures en rendent




témoignage : l'Ancien
Testament en rem
pli. Toute la loi nous présente
une victime, morte
pour les péchés du peuple. Abel
s'approche de Dieu
avec un sacrifice et reçoit le
témoignage d'être juste.
Les Psaumes nous montrent que
les sacrifices n'ont
de valeur que comme types de
la mort de l'Agneau de
Dieu (Ps. 40, 6, 7). Le premier
des prophètes, Esaïe,
la proclame ; un des derniers
prophètes, Zacharie,
l'affirme : « Epée, réveille-toi
contre mon berger ».
Selon les Ecritures, le
fondement de toute bénédic
tion est que Christ est mort pour

nos péchés. Quelle
puissance dans le simple
Evangile !


Ensuite, « il a été enseveli ».
Toute son œuvre
expiatoire a fini dans le sépulcre
où les péchés qu'il
avait portés ont été ensevelis
avec lui.

Enfin, « il a été ressuscité le
troisième jour, selon
les Ecritures ». Sa résurrection
au troisième jour se
retrouve, comme sa mort, du
commencement à la
fin des Ecritures. Isaac est,
pendant trois jours, sous
la sentence de mort ; Abraham
lui trouve un substi
tut et reçoit le troisième jour son



fil en résurrection.
Jonas reste trois jours au sein de
la mort dans le
ventre du grand poisson; au
bout de trois jours, il est
rejeté sur le sec et revoit la
lumière. A différentes re
prises, le Seigneur fait allusion
à ce fait dans les
Evangiles. Vivant ici-bas, il
annonce constamment ce
troisième jour au peuple et à ses
disciples. Le pro
phète Osée dit : « Dans deux
jours, il nous fera vi
vre ; au troisième jour, il nous
mettra debout ». Mais
n'accumulons pas les passages ;
du commencement à
la fin, les Ecritures témoignent
de ces choses.

Cependant, il fallait encore des témoins oculaires de la résurrection. Nous les trouvons dans les versets qui suivent ; Dieu a eu soin de les multiplier. A part les douze, le Seigneur ressuscité a été vu de plus de 500 frères à la fois, probablement en Galilée. Il était donc impossible, malgré tous les efforts de l'Ennemi pour en étouffer la rumeur, qu'on niât cet événement. S'il n'avait pas eu lieu, que serait-il arrivé ? Nous serions encore dans nos péchés, perdus sans ressource. Ainsi ces deux faits, la mort et la résurrection de Christ, sont inséparables, comme il est dit aussi dans




l'épître aux Romains : Il « a été
livré pour nos fau
tes et a été ressuscité pour notre
justification ». Si
Dieu avait laissé Jésus dans le
sépulcre, il aurait été
prouvé que l'œuvre entreprise
par lui pour notre sa
lut avait misérablement échoué ;
et les disciples au
raient été de faux témoins.

Il y a quelque apparence que
ceux qui prêchaient
aux Corinthiens ces doctrines
subversives, ne niaient
pas la résurrection de *Christ*. Ils
n'en tiraient aucune
conclusion et se bornaient à
nier, comme les saddu-
cées, la résurrection des morts.
C'est l'apôtre qui

conclut que, dans ce cas, l'homme Christ Jésus n'était pas ressuscité non plus. Si les hommes ne ressuscitent pas, Christ n'a pu ressusciter.


Entre tous ces témoins de la résurrection, l'apôtre Paul était son témoin spécial. Jésus avait été vu de lui, comme d'un avorton (d'un enfant né avant terme) n'ayant aucun droit de vivre, mais ayant le privilège de voir le premier, dans la gloire, le Seigneur Jésus ressuscité. Les apôtres l'avaient vu ressuscité au milieu d'eux, puis, les quittant, il avait disparu de devant leurs yeux, mais Paul



avait vu autre chose : le ciel s'était ouvert pour lui ; il s'était trouvé devant cet homme Jésus, le Dieu qui était lumière, et en avait été terrassé ; mais la même personne, pleine de grâce, s'était adressée à lui. Celui qui était lumière était amour. Paul avait rencontré *Dieu* à salut dans cet homme. « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, dit-il, mais, par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. » Il ne s'attribue absolument aucun mérite à lui-même, et devient le plus grand des apôtres. « Et sa grâce envers moi n'a pas été vaine »

(v. 10). Toujours la grâce ! Si Paul a été le moyen de présenter cet Evangile avec une puissance spéciale, c'est uniquement par la grâce de Dieu en Christ.

- Si l'on n'accepte pas l'Evangile de la résurrection, tout s'effondre, l'œuvre du salut, le pardon des péchés, la justification ; le Sauveur lui-même est perdu. Même la chrétienté professante orthodoxe qui affirme la résurrection, est loin de lui donner la valeur qu'elle doit avoir. La résurrection du corps a peu de place dans la prédication. Il semble souvent, à en



tendre ces chrétiens, du reste
très estimables, que
l'état de l'âme après la mort soit
la seule chose qui
occupe leurs pensées.


Que Dieu nous garde de nous
laisser détourner de
l'Evangile enseigné dans les
Ecritures ! Qu'il nous
soit donné, dans ces temps
périlleux, de retenir fer-
mement ce simple Evangile : la
mort de Christ pour
nos péchés, et sa résurrection
qui est à la fois le
sceau de son œuvre et les
prémices de notre propre
résurrection. Satan cherchera
toujours à amoindrir
ces vérités dans nos cœurs, afin
de nous accommo

der aux choses terrestres qui ne
peuvent nous don
ner ni force, ni joie, ni
assurance !

XVII


Chapitre 15, 20-34

«Mais maintenant Christ a
été ressuscité d'entre
les morts, prémices de ceux qui
sont endormis. » No
tez que tout ce chapitre traite de
la résurrection du
chrétien, et ne dit pas un mot de
celle du non-
croyant. S'il y fait une allusion
éloignée, elle serait
contenue dans ces mots : «



Ensuite la fin ». Quant
aux chrétiens, l'apôtre montre
que leur sort est lié
à celui de Christ d'une manière
si intime que, si
Christ est ressuscité d'entre les
morts, nous devons
tous aussi ressusciter de la
même manière. Cette vé
rité est inséparable de toute la
doctrine de l'Eglise,
corps de Christ, que Paul a
présentée aux Corin
thiens. Seulement Christ est
ressuscité d'abord, lui
seul, d'entre les morts, car il
doit avoir le premier
rang en toutes choses. Il est, en
résurrection, le pre
mier fruit, les prémices de la

moisson future. Quiconque est « en Adam » est voué à la mort ; le seul moyen d'y échapper, c'est d'être « en Christ », de faire corps avec Celui qui, après avoir été mort, comme le grain de blé tombé en terre, a porté beaucoup de fruit en résurrection. Si j'appartiens au premier homme, Adam, c'est pour mourir, comme il est dit : « Comme dans l'Adam tous meurent », et encore : « Il est réservé aux hommes de mourir une fois » ; si j'appartiens au second Adam, c'est juste le contraire. Il n'y a plus pour moi aucune *nécessité* de mourir, et même la mort de mon




corps n'est plus
considérée comme la mort, mais
est comparée à un
sommeil dont je puis me
réveiller d'un moment à
l'autre.

Aux prémices, Christ, sont
ajoutés : « ceux qui
sont du Christ, à sa venue ».
Cette *venue* est donc
le signal de la résurrection, le
complément des deux
vérités que l'Évangile nous
présente : la mort et la
résurrection de Christ. Il se peut
qu'il vienne au
jourd'hui, demain, dans une
année, dans un siècle ;
nous l'ignorons, et il ne veut pas
nous l'apprendre,
afin que nous l'attendions ; et

c'est ainsi qu'il nous maintient continuellement dans l'espérance de sa venue. Si nous savions que des événements doivent avoir lieu avant sa venue, nous attendrions les événements et non pas Lui.


C'est donc à ce moment qu'aura lieu la résurrection d'entre les morts. Mais il y a plus que cela : la venue du Seigneur, cet événement *unique*, comprend *deux actes* : sa venue en grâce et sa venue pour établir son royaume. Lors de ces deux actes, *deux compagnies* de saints seront ressuscitées. La première compagnie, ressuscitée au



premier acte, com
prendra *deux catégories* de saints :
d'abord, ceux qui
ont précédé la formation de
l'Eglise, c'est-à-dire tous
les saints de l'Ancien Testament
qui ont réalisé
d'avance, par la foi, l'offrande
de F Agneau de Dieu
— ensuite, l'Eglise, épouse de
Christ ! ² Tous ensem
ble seront enlevés en l'air, à la
rencontre du Sei
gneur, pour être toujours avec
Lui. — Mais la venue
du Seigneur comprend, comme

² Cette dernière est composée de saints endormis, ressuscités, et de saints vivants, transmués, mais l'apôtre réserve la mention de ces derniers pour la fin du chapitre, car c'était un mystère inconnu aux Corinthiens jusqu'alors.

nous l'avons dit, un
second acte. A ce dernier
correspond une nouvelle
compagnie de saints, composée
elle-même de *plu*
sieurs catégories : 1° Au chap. 6,
9, de l'Apocalypse,
vous trouvez une première
catégorie de personnes
qui ont subi le martyre, après
l'enlèvement de l'Egli
se, pendant la période
prophétique qui précède la
dernière demi-semaine de
Daniel. Ces croyants sont
vus à l'état d'âmes sous l'autel
et crient : « Jusques
à quand ! » Il leur est dit qu'ils
doivent attendre en
core un peu de temps. 2° Au
chap. 11 de l'Apoca




lypse, nous trouvons une
seconde catégorie de mar
tyrs, mis à mort à *Jérusalem*
pendant la dernière
demi-semaine de Daniel. 3° Au
chap. 13, 15, une
troisième catégorie de saints
martyrs, d'entre les
Juifs qui ont refusé de rendre
hommage à la Bête.
4° Enfin, au chap. 15, 2-4, une
quatrième catégorie
de martyrs d'entre les nations,
ayant remporté la vic
toire sur la Bête, et sur son
image, et sur le nombre
de son nom. — Comme nous le
voyons, ce ne sont
que les martyrs qui forment la
seconde compagnie
des ressuscités au second acte

de la venue du Seigneur.

Au chap. 20, 4, de l'Apocalypse, les deux compagnies sont *réunies* en résurrection. Elles sont assises sur des trônes et le jugement leur est donné.

Tout ce que nous venons d'exposer est résumé dans le chapitre qui nous occupe, par cette simple parole : « Puis ceux qui sont du Christ à sa venue » (v. 23).


L'apôtre ajoute : « Ensuite la fin ». Ce seul mot comprend le jugement des morts ressuscités, devant le grand trône blanc, après les mille ans du royaume de Christ, et le moment où le Seigneur aura remis ce



royaume à Dieu le Père, tout en gardant éternelle ment son caractère de Chef et d'Epoux de l'Assemblée. Alors Dieu sera tout en tous. Telle est cette importante parenthèse.

Au v. 29, l'apôtre reprend le sujet interrompu au v. 19 : « Autrement, que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, si les morts ne ressuscitent absolument pas ? Pourquoi aussi sont-ils baptisés pour eux ? » Ce verset n'offre pas de difficultés, si vous le rapprochez du v. 18. Quand des chrétiens se sont endormis, d'autres entrent par le

baptême dans la
jouissance des privilèges
chrétiens ici-bas. Les rangs
se sont éclaircis, mais Dieu a
soin de combler les vi
des pour garder son armée
complète dans ce monde.
D'autres prennent la place de
ceux qui se sont en
dormis, afin qu'un témoignage
collectif pour le Sei
gneur se continue. Je suis porté
à croire que « les
morts », comme en Apoc. 14,
13, indiquent les mar
tyrs, mais ce point importe peu.
Il y a un baptême
pour les morts ; ce baptême
introduit de nouveaux
convertis, en lieu et place de
ceux qui ont quitté la



scène de ce monde, afin que
l'armée du Seigneur
continue le combat jusqu'à Sa
venue.

L'apôtre ajoute : Pourquoi, si
les morts ne res
suscitent pas, ai-je moi-même «
combattu contre les
bêtes à Ephèse ? » (expression
allégorique, comme
celle de la « gueule du lion », 2
Tim. 4, 17). A quoi
serviraient toutes mes
tribulations ; à quoi, de mou
rir chaque jour ? Dans ce cas, «
mangeons et buvons,
car demain nous mourrons » ;
jouissons du monde et
de la vie, puisque tout finit avec
elle. Nous pouvons
dire aussi : Dans quel but toutes

nos épreuves, s'il n'y a pas de résurrection des morts ? C'est par les épreuves, comme l'or éprouvé au creuset, que le Seigneur nous prépare pour la gloire. L'apôtre ne reculait pas devant les afflictions et se glorifiait en elles. Il ne voyait pas de sort plus élevé ici-bas que de souffrir pour Christ. C'était plus, pour lui, que toutes les gloires recherchées par les hommes. Aussi exhorte-t-il les Corinthiens à se réveiller pour vivre justement, et à ne pas rechercher, comme ils ne le faisaient que trop, la compagnie



du monde qui cor
rompait leur christianisme et
faisait perdre à plusieurs
d'entre eux la connaissance du
vrai caractère de Dieu.

XVIII

Chapitres 15, 35-58 ; 16


Nous avons vu que la résurrection de nos corps est une vérité de toute importance, car sans elle, la résurrection de Christ n'existerait pas non plus, et nous serions encore dans nos péchés. Il est nécessaire de le signaler, pour ceux qui traitent cette vérité de secondaire. D'autres épîtres parlent de la résurrection de nos âmes : comme chrétiens, nous la possédons déjà maintenant. Nous sommes ressuscités avec Christ, nous possédons en Lui une vie de résur

rection, mais nos corps ne sont pas ressuscités, et c'est d'eux seuls qu'il s'agit dans tout ce chapitre.

Quelques personnes, pour satisfaire leur intelligence, auraient voulu savoir « comment ressuscitent les morts, et avec quel corps viennent-ils ? » L'apôtre ne répond pas directement à cette question, la Parole n'ayant pas pour but de satisfaire la curiosité humaine, mais il dit : « Insensé ! » Cette question, si conforme à l'atmosphère de sagesse humaine que respiraient les Corinthiens, n'était que folie. Il rap

pelle la parole du Seigneur, que
le grain de blé,
tombant en terre, doit mourir
pour ressusciter et por
ter du fruit. Comme il en était
de Christ, il en est de
même des chrétiens quant à la
résurrection. Nous
pouvons donc compter que si
notre corps est porté
en terre, semblables au grain de
blé, nous ressusci
terons comme Lui. En
résurrection, ce sera le même

grain, et pourtant il ne sera pas le même. Mais en ce qui nous concerne, il faut que le grain se corrompe pour ressortir incorruptible de son tombeau. Il n'en est pas de même du Christ qui n'a pas senti la corruption. Vous dites : Ce n'est donc pas le même grain, mais l'apôtre dit : « Quant à ce que tu sèmes, tu ne sèmes pas le corps qui sera, mais le simple grain, de blé, comme il se rencontre, ou de quelqu'une des autres semences ; mais Dieu lui donne un corps comme il a voulu, et à chacune des semences son propre corps ». Il en fournit des exem




ples et montre que, dans la création animale, il y a des chairs différentes. Pour le prouver, il prend les quatre classes de cette création, l'homme, les bêtes, les oiseaux, les poissons, telles que Dieu nous les donne au premier chapitre de la Genèse.

Mais de plus, s'il y a dans la création des corps terrestres, il y en a aussi des célestes, le soleil, la lune, les étoiles. Tous sont glorieux, mais avec des gloires différentes. Si donc l'ancienne création nous enseigne ces différences, il en sera de même, en réurrection, dans la nouvelle

création. Ce qui est se
mé en corruption ressuscitera
incorruptible, mais ja
mais «la corruption... n'hérite...
de l'incorruptibilité».


Le corps animal n'est pas le
même que le corps spi
rituel. Nous avons, dans le
Seigneur ressuscité, qui
en toutes choses occupe le
premier rang, l'exemple
d'un corps spirituel qui peut
traverser la pierre du
sépulcre, entrer, la porte étant
fermée, dans la cham
bre où les disciples sont réunis,
se transporter, en un clin d'œil,
d'Emmaüs à Jérusalem, avec un
corps
très réel, puisqu'il peut manger,
et porter sur lui,



comme il les portera toujours,
les marques de la lance
et des clous. Tel qu'est le
céleste, tels seront les
célestes, avec le même corps
que le Seigneur Jésus,
quand ils seront semblables à
lui — corps que Lui,
les prémices, possède, afin de le
porter éternellement
dans la gloire.


Au v. 51, nous passons à
une vérité de toute im-
portance pour compléter le sujet
traité dans ce cha-
pitre. Cela reporte nos pensées
au chap. 4 de la
première épître aux
Thessaloniens, quoique les
deux diffèrent. Les
Thessaloniens n'avaient pas
be

soin que l'apôtre leur dévoilât
un mystère, car dès
leur conversion ils attendaient le
Seigneur, et le se
cret de la transmutation n'en
était pas un pour eux.
Ils ne connaissaient, sans doute,
qu'imparfaitement
les détails de la venue du
Seigneur, et l'apôtre a soin
de les leur donner. Mais, s'ils
attendaient Jésus qui
devait les enlever vivants auprès
de Lui, ils igno
raient que la résurrection des
saints endormis aurait
lieu à la venue du Seigneur et
que, dans le même ins
tant, les croyants sortiraient de
leurs sépulcres pour




être enlevés, en un clin d'œil,
au-devant de Lui, avec
eux, les vivants, qui n'avaient
pas passé par la mort.
Les Corinthiens, s'ils avaient
besoin d'être affermis
quant à la résurrection des
morts, ne connaissaient
pas encore la transmutation des
vivants, familière
aux Thessaloniens. L'apôtre
leur apprend qu'elle
se liait indissolublement à la
résurrection. Ce changement
des vivants à la venue de Christ
avait une
telle réalité pour l'apôtre qu'il
disait, quand même il
se savait destiné au martyre : «
Nous ne nous endor
mions pas tous, mais *nous*

serons tous changés ». Il n'est pas nécessaire, pour avoir un corps semblable au corps glorieux du Seigneur, d'être ressuscité d'entre les morts, mais on peut être changé. Nous trouvons ici deux expressions : « Il faut que ce corruptible revête *Vincorruptibilité*, et que ce mortel revête *l'immortalité* » (v. 53). La première s'applique aux morts, la seconde aux vivants. Les morts seuls ont vu la corruption, les vivants sont mortels. En vertu de la victoire de Christ, ce corps mortel sera changé en un corps immortel, et



ce corps corruptible
entrera dans l'incorruptibilité. «
La mort a été en
gloutie en victoire. » Le
prophète Esaïe, auquel cette
citation est empruntée, nous dit
: « Il *engloutira* la
mort en victoire » ; maintenant,
par la résurrection
de Christ, « la mort *a été*
engloutie en victoire »,
quoique cette parole ne soit pas
encore accomplie
pour nous. Aussi l'apôtre peut
dire : « Où est, ô
mort, ton aiguillon ? où est, ô
mort, ta victoire ? »
(v. 55). En représentant la mort,
il fait allusion au
scorpion — la mort — avec son
aiguillon — le pé

ché. La mort avait remporté la victoire sur nous et nous dominait, après nous avoir empoisonnés par le péché. Maintenant, nous participons déjà à la victoire de Christ ; c'est pourquoi il ajoute : « Mais grâce à Dieu, qui nous *donne* (non pas donnera) la victoire par notre Seigneur Jésus Christ ». La victoire remportée par Lui a été pour nous ; nous la possédons, elle est nôtre. Depuis la croix, Satan est un ennemi vaincu ; la résurrection en est la preuve. La mort est annulée, le péché est expié et ôté de devant Dieu ! Est-ce que nous




réalisons effectivement
que la victoire est à nous,
qu'elle a été remportée une
fois pour toutes en résurrection,
que la mort ne peut
plus, par le péché, nous pousser
à l'abîme ?

Mais, si la victoire a été
remportée, nous avons
encore, comme l'armée du
Seigneur, à garder nos
positions jusqu'à sa venue.
C'est pourquoi il dit :
« Soyez fermes, inébranlables ».
Les âmes, fondées
sur la victoire de Christ,
possédant la vie du dernier
Adam qui est « un esprit
vivifiant » (v. 45), sont ca-
pables de tenir ferme. Mais
nous avons à y être sti

mulés réciproquement, à abonder « toujours dans l'œuvre du Seigneur », avec la certitude qu'il tient compte de tout ce qui est fait pour Lui et que notre « travail n'est pas vain dans le Seigneur ». Dieu a un livre de mémoire dans lequel il enregistre tout ce qui a été fait pour Christ, tandis qu'il ne restera rien de tout ce qui a été fait pour nous-mêmes !

Au commencement du chap. 16, nous voyons que ces choses peuvent être réalisées. Paul en donnait l'exemple, et d'autres avec lui. Il abondait dans l'œu



vre du Seigneur ; Timothée de
la même manière

(v. 10) ; Stéphane aussi, et
toute sa maison (v. 15,

16). Ces exemples ne sont-ils
pas encourageants ?

Chacun de nous est appelé à
travailler à l'œuvre du

Seigneur, à y abonder, soutenu
par l'assurance de la victoire

remportée par Christ. Mais il est
une chose

qui frappe souvent notre travail
de stérilité : c'est le

manque d'amour. Vous trouvez
cela aux v. 13, 14


de notre chapitre : « Veillez »,
est-il dit, « tenez fer

me dans la foi ; soyez hommes,
affermissiez-vous.

Que toutes choses parmi vous se

fassent dans U amour».

C'est le ressort de notre activité
extérieure — com
me il est, au chap. 13, le ressort
de notre activité
dans l'assemblée — le ressort
d'une vie chrétienne,
productive pour Christ et pour
Dieu. L'amour a
Christ pour objet : « Si
quelqu'un n'aime pas le sei
gneur Jésus Christ, qu'il soit
anathème, Maran-
atha ! » (v. 22). « Le Seigneur
vient », et jugera
toute œuvre qui n'aura pas eu
pour mobile l'amour
pour Lui. Livrés à notre
responsabilité, de quelle ma
nière misérable nous réalisons
cela ! Mais nous ne



sommes pas sans ressource : Si
la grâce est avec
nous, tout ira bien.

Il nous faut la grâce de Dieu
pour pouvoir ac
complir l'œuvre du Seigneur,
pour tenir ferme, pour
faire toutes choses dans
l'amour. Nous ne pouvons
compter que sur elle. Cette
grâce ne nous fera ja
mais défaut, si nous en appelons
à elle, et non à no
tre bonne volonté ou à notre
énergie naturelle.

L'apôtre termine par ces mots
: « Mon amour est
avec vous tous dans le christ
Jésus ». L'amour, dans
le cœur large de l'apôtre, était

avec eux tous. En
cela aussi, il leur servait
d'exemple. Son amour était
indistinctement avec tous les
saints, car il connais
sait la grandeur de l'amour de
Christ pour lui-même.

« Amen ! »

TABLE DES MATIÈRES

I	Chapitres	7	-2,	5
				5
II	Chapitres	7-2,	5	(suite) 14
III	Chapitre	2,		6-16
		24		
IV	Chapitre			3
		30		
V	Chapitre			4
		38		
VI	Chapitre			5
		46		
VII	Chapitre			6
		54		

VIII	Chapitre 61	7
IX	Chapitres 69	8-9, 23
X	Chapitres .. 76	9, 24-70, 13 ..
XI	Chapitres 86	10, 14 - 77, 16
XII	Chapitre 94	77, 17-34
XIII	Chapitre 102	72
XIV	Chapitres 14, 1 .. 109	72, 31 ; 13 ;
XV	Chapitre 117	14

XVI Chapitre 75, 1-17
124

XVII Chapitre 75, 20-34
_____ .131

XVIII Chapitres 75, 35-58 ; 16
..... 136